DE

LA VIE DE JÉSUS

PAR LE DOCTEUR STRAUSS.

Pourquoi chercher à m'en défendre? C'est comme malgré moi qu'après un long retard je suis conduit à traiter ici du sujet contenu dans ce titre. Plus j'y pense, plus me pèse l'engagement d'exposer fugitivement dans ce recueil les questions récemment soulevées par la théologie allemande. Comment resserrer dans quelques pages incohérentes ce qui devrait être l'examen de toute une vie? Pourquoi offrir à l'amusement d'un public dédaigneux les problèmes jusqu'ici renfermés dans l'enceinte des écoles? Est-il possible, en un si grand débat, de présenter, avec la même lumière, les objections et les réponses? Et si l'on manque à cette première condition, n'est-ce pas attirer sur soi le plus grand des reproches? Car, enfin, je ne puis l'oublier; il ne s'agit pas ici d'un démêlé littéraire, mais bien du livre qui, pour le plus grand nombre, est la nourriture, la force, l'espérance, et, pour tout dire, la vie même. Je ne suis point de ceux qu'une formule métaphysique console de toutes les ruines; et, quand il n'y aurait parmi mes lecteurs qu'une seule ame sincèrement croyante, je la tiendrais pour plus respectable à ce titre que cette foule sans figure et sans nom, qui, ne vivant ni dans la religion, ni

dans la philosophie, ni même dans la poésie, ne subsiste véritablement que dans le vide.

D'autre part, lorsqu'une question fondamentale saisit, agite, absorbe tous les esprits choisis d'un pays voisin, philosophes, historiens, linguistes, naturalistes, théologiens; que ce débat a enfanté une multitude de travaux plus ou moins remarquables, et qu'une société entière s'y est trouvée mêlée, est-il permis de s'en tenir, sur des faits aussi graves, à la politique du silence? Serait-il même à désirer que tout ce bruit fût étouffé, de peur d'ajouter le doute au doute? Ou plutôt n'est-ce pas le moment où, la guerre intestine ayant éclaté dans l'intelligence d'un peuple, il est nécessaire que le sujet du débat devienne de plus en plus notoire, afin que l'opinion de tous intervienne peu à peu dans le démêlé? Que serait-ce s'il s'agissait du procès même du christianisme? Ne faudrait-il pas, en définitive, qu'il fût jugé par la conscience du monde chrétien (1)?

Dans cette alternative, le temps et l'espace me manquant également, que me reste-t-il à faire ici, lorsqu'à grand'peine un volume entier suffirait à la tâche? Établir l'état de la question, appeler de ce côté l'attention des hommes sincères de toutes les croyances; sans prétendre imposer mon opinion au lecteur, le laisser à même de juger, sinon du fond de ces débats, au moins de l'esprit général qui les domine; concilier le respect de la tradition avec la recherche de la vérité: tel est le problème qu'il faudrait résoudre dans quelques pages.

On m'accordera volontiers, en commençant, que l'habitude de déprécier l'influence du protestantisme est devenue un des lieux communs de la rhétorique de notre époque. Du haut de notre grandeur orthodoxe ou sceptique, nous voyons avec pitié ramper à nos pieds cette petite et mesquine réforme. « Quel outrage au passé, selon les uns! Quel oubli du présent, selon les autres! Et, dans l'opinion de tous, quelle pauvreté de génie! quelle impuissance! quelle inconséquence! Quoi! toujours à genoux devant la règle de Luther ou de

(1) Pendant que la réformation est en proie à une crise prodigieuse, n'est-il pas incroyable que nous n'ayons pas à Paris une faculté de théologie protestante qui nous représente ce mouvement dans une discussion sévère? Se peut-il que nous soyons réduits là-dessus à des articles de revue? Les immenses débats de la critique moderne, touchant les Écritures et l'histoire de l'église, se consommeront-ils sans que la France, qui a fondé l'exégèse sous Louis XIV, ait aujourd'hui un mot à dire sur ces questions? Si c'est notre orthodoxie qui nous retient, ne voit-on pas que l'application de l'intelligence aux matières de religion est mille fois préférable à l'indifférence, et qu'il est des temps où, pour vivre, il faut combattre? Si c'est le dédain philosophique, je n'ai plus rien à dire. A ce mal je ne sais point de remède.

Calvin! Quel esclavage, grand Dieu! N'oser être ni dans la foi, ni dans le raisonnement, ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'église, ni dans l'école! Est-ce là vivre? » J'ose espérer que ceux qui liront avec attention les pages suivantes concevront une autre idée de la situation réelle de la réforme, que du moins l'accusation d'inconséquence disparaîtra pour eux. Peut-être même reconnaîtront-ils, dans le travail de la théologie moderne, une des faces les plus profondes et les plus originales de l'esprit de leur temps. Quant à ceux qui ne cherchent dans ces sujets qu'une matière d'amusement ou d'imagination, ils feront bien pour eux-mêmes, aujourd'hui, de laisser là cette lecture.

Si l'ouvrage que j'ai à examiner se bornait à nier la partie surnaturelle de la révélation, il rentrerait dans l'école anglaise du XVIIIe siècle. Ces doctrines ayant été suffisamment répandues et controversées en France, il est probable que je n'aurais point à m'occuper d'un système qui manquerait pour nous de toute nouveauté; mais le scepticisme des écoles allemandes se rattache à un ordre de pensées si différentes de celles-là, que même elles n'ont point d'expression exacte et correcte dans notre langue (1); en sorte que la première difficulté que je rencontre est de définir clairement l'objet de la question. Je ne puis même y réussir qu'en montrant comment elle est née.

On a souvent demandé d'où peut venir l'immense retentissement de l'ouvrage du docteur Strauss. Cette cause n'est point dans le style de l'écrivain. Ce langage triste, nu, géométrique, qui, pendant quinze cents pages, ne se déride pas un moment, ce n'est point là la manière d'un amateur de scandales. Quant à ses doctrines, il n'est pas, je crois, une de ses propositions les plus audacieuses qui n'ait été avancée, soutenue, débattue avant lui. Comment donc expliquer le prodigieux éclat d'un ouvrage qui semble fait de la dépouille de tous? Je réponds que cet éclat vient précisément de ce que le système nouveau s'appuie sur tout ce qui l'a précédé, et que son manque d'originalité dans les détails est ce qui fait la puissance de l'ensemble. Si cet ouvrage eût paru être la pensée d'un seul

(1) Nous n'avons aucun mot simple pour exprimer *sagen*, traditions orales, populaires. Mythe, ce mot sur lequel toute la question repose, n'appartient à la langue française ni du XVIIe ni du XVIIIe siècle. Celui de *figure*, tel qu'il était employé par Fénelon, en matière de religion, est peut-être celui qui en approche le plus, surtout si l'on y joint l'idée d'une fiction irréfléchie, formée du concours de l'imagination de tous, et que ceux-là même qui l'ont conçue ont prise pour une réalité. Qui dit allégorie, au contraire, dit œuvre d'artifice. Ces nuances sont indispensables pour l'intelligence de ce qui suit.

homme, tant d'esprits ne s'en seraient pas alarmés à la fois. Mais, lorsqu'on vit qu'il était comme la conséquence mathématique de presque tous les travaux accomplis au-delà du Rhin depuis cinquante ans, et que chacun avait apporté une pierre à ce triste sépulcre, l'Allemagne savante tressaillit et recula devant son œuvre. C'est là ce qui se passe dans ce pays depuis trois ans.

En effet, si l'on y suit pour un moment l'esprit qui a régné dans la philosophie, dans la critique et dans l'histoire, on s'étonne seulement que cette conséquence ait tardé si long-temps à paraître. On ne peut manquer de voir que le docteur Strauss a eu des précurseurs dans chacun des chefs d'école qui ont brillé depuis un demi-siècle, et qu'il était impossible qu'un système tant de fois prophétisé n'achevât pas de se montrer.

Lorsque la philosophie allemande remplaça dans le monde celle du XVIIIe siècle, on put croire que ce qui avait été détruit par Voltaire, allait être rétabli par Kant et par Gœthe. Le spiritualisme des uns pouvait-il aboutir au même résultat que le sensualisme de l'autre? Non, sans doute. Celui qui eût osé assurer le contraire eût passé pour insensé. Combien de gens se berçaient de cette idée que le christianisme allait trouver une restauration complète dans la métaphysique nouvelle! Il semble même que la philosophie partagea cette illusion et qu'elle crut fermement avoir fait sa paix avec la religion positive. La vérité est qu'elle se borna à changer les armes émoussées du dernier siècle et à porter la querelle sur un autre terrain. C'est ce qui parut d'une manière manifeste dans l'ouvrage de Kant sur la religion, lequel sert encore de fond à presque toutes les innovations de nos jours. Que sont les Écritures sacrées pour le philosophe de Kœnigsberg? Une suite d'allégories morales, une sorte de commentaire populaire de la loi du devoir. Le Christ lui-même n'est plus qu'un idéal qui plane solitairement dans la conscience de l'humanité. D'ailleurs, la résurrection étant retranchée de ce prétendu christianisme, il ne restait, à vrai dire, qu'une religion de mort, un évangile de la raison pure, un Jésus abstrait, sans la crèche et le sépulcre. Depuis l'apparition de cet ouvrage, il ne fut plus permis de se tromper sur l'espèce d'alliance de la philosophie nouvelle avec la foi évangélique. Dans ce traité de paix, la critique, le raisonnement, le scepticisme, se réservaient tous leurs droits; ils se couronnaient eux-mêmes; s'ils laissaient subsister la religion, c'était comme une province conquise dont ils marquaient à leur gré les limites (1). Plus tard, le

(1) Le titre le disait assez clairement : *De la Religion dans les limites de la raison.* Il est

panthéisme, étant entré à grands flots dans la métaphysique allemande, ne fit que miner de plus en plus les vieux rivages de l'orthodoxie. Selon l'école moitié mystique, moitié sceptique, de Schelling, la révélation de l'Évangile ne fut plus qu'un des accidens de l'éternelle révélation de Dieu dans la nature et dans l'histoire; et, un peu après, l'abstraction croissant toujours, Hegel ne vit plus dans le christianisme qu'une idée dont la valeur religieuse est indépendante des témoignages de la tradition, ce qui revient à dire que le principe moral de l'Évangile est divin, lors même que l'histoire est incertaine. Or, qu'est-ce que cela, sinon aboutir, dans le fait, à la profession de foi du vicaire savoyard? Ainsi, de déductions en déductions, de formules en formules, la philosophie du XVIIIe siècle et celle du XIXe, après s'être long-temps combattues et niées l'une l'autre, finissaient par se réconcilier et s'embrasser sur les ruines de la même croyance.

Au reste, il ne suffit pas d'indiquer les rapports de la métaphysique et de la théologie de nos jours; il faut montrer d'une manière plus explicite comment, dans la critique des livres sacrés, on a suivi des méthodes diamétralement opposées en France et en Allemagne; car les différences infinies qui séparent ces deux pays n'ont paru nulle part mieux que dans la voie qu'ils ont embrassée, chacun pour arriver au scepticisme. Celui de la France va droit au but, sans déguisement ni circonlocution. Il est d'origine païenne; il emprunte ses argumens à Celse, à Porphyre, à l'empereur Julien. Je ne crois pas qu'il y ait une seule objection de Voltaire qui n'ait été d'abord présentée par ces derniers apologistes des dieux olympiens. Dans l'esprit de ce système, la partie miraculeuse des Écritures ne révèle que la fraude des uns et l'aveuglement des autres; ce ne sont partout qu'imputations d'artifice et de dol. Il semble que le paganisme lui-même se plaigne, dans sa langue, que l'Évangile lui a enlevé le monde par surprise. Le ressentiment de la vieille société perce encore dans ces accusations, et il y a comme une réminiscence classique des dieux de Rome et d'Athènes dans tout ce système qui fut celui de l'école anglaise aussi bien que des encyclopédistes.

Ce genre d'attaque ne se montra guère en Allemagne, excepté dans Lessing, qui encore le transforma avec une autorité suprême. Par ses lettres et sa défense des *Fragmens d'un inconnu* (1), il sembla

curieux de voir dans cet ouvrage Kant s'appuyer de l'autorité du même Bolingbroke, qui avait déjà fourni tant d'armes à Voltaire.

(1) L'auteur est Reimarus. Lessing les a d'abord publiés sous ce titre: *Fragmens d'un Inconnu*, tirés de la bibliothèque de Wolfenbüttel.

quelque temps faire pencher son pays vers les doctrines étrangères. Mais ce ne fut là qu'un essai qui ne s'adressait pas à l'esprit véritable de l'Allemagne. Elle devait chanceler par un autre côté. Ces fragmens restèrent épars comme les pensées d'un Pascal incrédule, et le monument du doute ne fut pas plus achevé que ne l'avait été le monument de la foi.

L'homme qui de nos jours a fait faire le plus grand pas à l'Allemagne, ce n'est ni Kant, ni Lessing, ni le grand Frédéric; c'est Benedict Spinosa. Voilà l'esprit que l'on rencontre au fond de sa poésie, de sa critique, de sa philosophie, de sa théologie, comme le grand tentateur sous l'arbre touffu de la science. Gœthe (1), Schelling, Hegel, Schleiermacher, pour s'en tenir aux maîtres, sont le fruit de ses œuvres. Si l'on relisait en particulier son traité de théologie et ses étonnantes lettres à Oldembourg, on y trouverait le germe de toutes les propositions soutenues depuis peu dans l'exégèse allemande. C'est de lui surtout qu'est née l'interprétation de la Bible par les phénomènes naturels. Il avait dit quelque part : « Tout ce qui est raconté dans les livres révélés s'est passé conformément aux lois établies dans l'univers. » Une école s'empara avidement de ce principe. A ceux qui voulaient s'arrêter suspendus dans le scepticisme, il offrait l'immense avantage de conserver toute la doctrine de la révélation, au moyen d'une réticence ou d'une explication préliminaire. L'Évangile ne laissait pas d'être un code de morale divine; on n'accusait la bonne foi de personne. L'histoire sacrée planait au-dessus de toute controverse. Quoi de plus? Il s'agissait seulement de reconnaître une fois pour toutes que ce qui nous est présenté aujourd'hui par la tradition comme un phénomène surnaturel, un miracle, n'a été, dans la réalité, qu'un fait très simple, grossi à l'origine par la surprise des sens, tantôt une erreur dans le texte, tantôt un signe de copiste, le plus souvent un prodige qui n'a jamais existé hormis dans les secrets de la grammaire ou de la rhétorique orientale. On ne se figure pas quels efforts ont été faits pour rabaisser ainsi l'Évangile aux proportions d'une chronique morale. On le dépouillait de son auréole, pour le sauver sous l'apparence de la médiocrité. Ce qu'il y avait

(1) Si l'on veut avoir une idée de la croyance de l'auteur de *Faust*, on peut en juger par les paroles suivantes, déjà citées par M. Tholück dans la préface de sa *Défense de la foi chrétienne*. C'est là que je les emprunte : « Tu considères, écrivait Gœthe à Lavater, l'Évangile comme la vérité la plus divine. Pour moi, une voix sortie du ciel même ne me persuaderait pas que l'eau brûle, que le feu gèle, ou que les morts ressuscitent. Je regarde bien plutôt tout cela comme un blasphème contre le grand Dieu et contre sa révélation dans la nature. » (*Correspondance de Lavater*, 178.)

d'étroit dans ce système devenait facilement ridicule dans l'application; car il est plus facile de nier l'Évangile que de le faire redescendre à la hauteur d'un manuel de philosophie pratique. La plume qui écrivit les *Provinciales* serait nécessaire pour montrer à nu les étranges conséquences de cette théologie. Suivant elle, l'arbre du bien et du ma n'est rien qu'une plante vénéneuse, probablement un mancenilier sous lequel se sont endormis les premiers hommes. Quant à la figure rayonnante de Moïse sur les flancs du mont Sinaï, c'était un produit naturel de l'électricité. La vision de Zacharie était l'effet de la fumée des candelabres du temple; les rois mages, avec leurs offrandes de myrrhe, d'or, d'encens, trois marchands forains qui apportaient quelque quincaillerie à l'enfant de Bethléem; l'étoile qui marchait devant eux, un domestique porteur d'un flambeau; les anges dans la scène de la tentation, une caravane qui passait dans le désert chargée de vivres; les deux jeunes hommes vêtus de blanc dans le sépulcre, l'illusion d'un manteau de lin; la transfiguration, un orage. Ce système conservait fidèlement, comme on le voit, le corps entier de la tradition; il n'en supprimait que l'ame. C'était l'application de la théologie de Spinosa dans le sens le plus borné, à la manière de ceux qui ne voient dans sa métaphysique que l'apothéose de la matière brute. Il restait du christianisme un squelette informe, et la philosophie démontrait doctement, en présence de ce mort, comment rien n'est plus facile à concevoir que la vie, et qu'avec un peu de bonne volonté elle en ferait autant. Le genre humain aurait-il été, en effet, depuis deux mille ans, la dupe d'un effet d'optique, d'un météore, d'un feu follet, ou de la conjonction de Saturne et de Jupiter dans le signe du poisson? Il fallait bien l'admettre. Quoi qu'il en soit, cette interprétation, tout évidente qu'on la faisait, n'était point encore celle qui allait naturellement au génie de l'Allemagne. Ce pays pouvait l'adopter quelque temps à cause de la bonne foi qui en faisait le fond, mais ce n'était point là l'espèce d'incrédulité qui était faite pour lui.

Pour convertir l'Allemagne au doute, il fallait un système qui, cachant le scepticisme sous la foi, prenant un long détour avant d'arriver à son objet, appuyé sur l'imagination, sur la poésie, sur la spiritualité, parût transfigurer ce qu'il rejetait dans l'ombre, édifier ce qu'il détruisait, affirmer ce qu'il niait en effet. Or, tous ces caractères se trouvent dans le système de l'interprétation allégorique des Écritures, ou, pour parler avec le XVIIe siècle, dans la substitution du sens mystique au sens littéral; car ce qui a été, dans l'origine, le

principe caché de la réforme est précisément ce qui éclate au grand jour dans les débats de la théologie d'outre-Rhin.

Ce système, qui dans le fond est le seul vraiment dangereux pour la croyance en Allemagne, remonte principalement à Origène. Ce grand homme admit un des premiers un double sens dans les faits racontés par le Nouveau Testament. Il reconnaissait la vérité historique de la plupart (1) des évènemens contenus dans les livres saints. Mais, selon lui, ces mêmes évènemens renfermaient, d'ailleurs, un sens mystique; en sorte que ces deux vérités, l'une historique, l'autre morale, subsistaient à la fois. Tout le moyen-âge entra dans cette voie : les faits de l'histoire évangélique furent interprétés par les scolastiques, comme des espèces de paraboles, sans que pour cela on cessât de les tenir pour certains. Il n'en est pas moins vrai qu'un danger imminent couvait dans cette doctrine, puisque, après avoir spéculé sur des évènemens comme sur des figures, il n'y avait qu'un pas à faire pour s'attacher exclusivement au sens idéal, et que l'allégorie était toujours près d'absorber l'histoire. La lettre tue, mais l'esprit vivifie, voilà le principe d'Origène. Mais qui ne voit qu'à son tour l'esprit en grandissant peut tuer et remplacer la lettre? Ceci est l'histoire de toute la philosophie idéaliste dans ses rapports avec la foi positive.

Si l'on fait attention à la théologie de Pascal, on découvre qu'elle penchait de ce côté, et que c'était le véritable abîme qui s'ouvrait devant lui. Dans le volume de ses *Pensées*, l'Ancien Testament n'est que figures. La loi, les sacrifices, les royaumes, voilà des emblèmes, non des réalités; la vérité même, chez les Juifs, n'est qu'ombre ou peinture. Les Babyloniens sont les péchés, l'Égypte l'iniquité. Quand je relis ces pages, il me semble toujours voir un homme miner les fondemens de son palais pour s'y mieux établir; car n'est-il pas certain qu'en transformant ainsi l'Ancien Testament, on est tout près d'altérer le nouveau? et, si le mosaïsme n'est la vraie religion qu'en figure, qui m'empêche d'en dire autant du christianisme? Otez à l'Évangile son fondement réel qui est dans l'ancienne loi, que reste-t-il? Un symbole suspendu dans le vide. Assurément, les conséquences de cette théologie qui fut aussi, à certains égards, celle de Fénelon, n'eussent pas tardé à paraître en France (2); mais elles fu-

(1) Voyez surtout les chapitres XVIII, XIX, XX, livre IV, de son ouvrage *des Principes*, et son traité contre Celse.

(2) Il ne faut pas oublier que c'est dans les plus belles années de Louis XIV que la critique des saintes Écritures a été fondée par un Français, Richard Simon, père de l'Oratoire. Il fut

rent violemment tranchées par le XVIIIe siècle, qui, changeant les principes de la philosophie, changea aussi les formes du scepticisme.

Ces conséquences ne furent pleinement déduites que par l'Allemagne, qui, de ce côté, du moins, se rattache à Pascal. Le système de l'explication mystique une fois adopté, il est facile de pressentir ce qui a dû arriver. L'histoire sacrée a de plus en plus perdu le terrain, à mesure que s'est accru l'empire de l'allégorie. On pourrait marquer ces progrès continus, comme ceux d'un flot qui finit par tout envahir. D'abord, en 1790, Eichorn n'admet comme emblématique que le premier chapitre de la Genèse. Il se contente d'établir la dualité des Elohim et de Jéhovah, et de montrer dans le Dieu de Moïse une sorte de Janus hébraïque au double visage. Quelques années à peine sont passées, on voit paraître, en 1803, la mythologie de la Bible par Bauer. D'ailleurs, cette méthode de résoudre les faits en idées morales, d'abord contenue dans les bornes de l'Ancien Testament, franchit bientôt ces limites, et, comme il était naturel, elle s'attacha au nouveau. En 1806, le vénérable conseiller ecclésiastique Daub (1) disait dans ses *Théorèmes de Théologie :* « Si vous exceptez tout ce qui se rapporte aux anges, aux démons, aux miracles, il n'y a presque point de mythologie dans l'Évangile. » En ce temps-là, les

récompensé de son génie par la persécution de tout son siècle. Le désespoir le conduisit à brûler lui-même en secret ce qui lui restait de manuscrits; il survécut peu de temps à ce sacrifice. Après tous les travaux des écoles allemandes qui l'ont réhabilité et le proclament justement leur précurseur, ses ouvrages sont encore des chefs-d'œuvre. — Voyez ses *Histoires critiques de l'Ancien et du Nouveau Testament*, ses *Lettres choisies*, etc... Voyez aussi *Credner*, introduction au Nouveau Testament, pag. 31.

(1) Après avoir joui de l'amitié de cet homme célèbre dans son pays, je ne puis prononcer ici son nom sans payer à sa mémoire l'hommage qui lui est dû, sauf à y revenir plus convenablement ailleurs. M. Daub, professeur de théologie à l'université de Heidelberg, l'un des premiers hommes de l'Allemagne, était un philosophe dans le sens le plus grave, le plus hardi, le plus austère du mot. L'accord de la religion et de la science a été la question de toute sa vie. Son esprit, toujours en progrès, a cherché à la résoudre, suivant les temps, par le système de Kant, de Fichte, de Schelling, puis de Hegel, dans la foi duquel il est mort. Ses ouvrages descendent à une profondeur où bien peu d'esprits en Europe peuvent le suivre; mais ce même homme, d'une obscurité sibylline lorsqu'il écrivait, devenait subitement la clarté même dès qu'il commençait à parler; d'ailleurs très original, très vif, très saisissant. Il avait par excellence le génie du monologue philosophique, qui devenait chez lui un véritable drame. Que de fois, seul avec lui pendant de longues heures, j'ai admiré cette éloquence étrange du désert, pensant que nul ne pouvait mieux que lui donner l'idée d'un Faust sexagénaire encore appliqué à l'évocation de la science divine! Ses derniers momens ont répondu à ce caractère. La mort l'a trouvé dans sa chaire, et l'y a achevé au milieu même d'une de ses leçons de philosophie. Ses auditeurs, qui recueillaient l'instant d'avant ses paroles encore vibrantes, le virent tout d'un coup s'arrêter; la mort l'avait interrompu; ils l'emportèrent eux-mêmes dans leurs bras. Les improvisations choisies de ses cours se publient par souscription, et formeront douze volumes posthumes; celui de l'*Anthropologie*, que l'on doit aux soins de M. Marheinecke, a paru déjà avec le plus grand succès.

récits de l'enfance du Christ étaient presque seuls atteints par le système des symboles. Un peu après, les trente premières années de la vie de Jésus sont également converties en paraboles; la naissance et l'ascension, c'est-à-dire le commencement et la fin, étaient seules conservées dans le sens littéral; tout le reste du corps de la tradition avait plus ou moins été sacrifié; encore ces derniers débris de l'histoire sainte ne tardèrent-ils pas eux-mêmes à être travestis en fables. Au reste, chacun apportait dans cette métamorphose le caractère de son esprit. Selon l'école à laquelle on appartenait, on substituait à la lettre des évangélistes une mythologie métaphysique ou morale, ou juridique, ou seulement étymologique; les intelligences les plus abstraites ne voyaient guère sur le crucifix que l'infini suspendu dans le fini, ou l'idéal crucifié dans le réel. Ceux qui s'étaient attachés surtout à la contemplation du beau dans la religion, après avoir éloquemment affirmé, répété, établi, que le christianisme est, par excellence, le poème de l'humanité, finirent par ne plus reconnaître dans les livres saints qu'une suite de fragmens ou de rapsodies de l'éternelle épopée. Tel fut Herder vers la fin de sa vie. C'est dans ses derniers ouvrages (car les premiers ont un caractère tout différent) que l'on peut voir à nu comment, soit la poésie, soit la philosophie, dénaturent insensiblement les vérités religieuses; comment, sans changer le nom des choses, on y donne des acceptions nouvelles, si bien qu'à la fin le fidèle qui croit posséder un dogme ne possède plus, en réalité, qu'un dithyrambe, une idylle, une tirade morale, ou une abstraction scolastique, de quelque beau mot qu'on les pare. L'influence de Spinosa se retrouve encore ici. C'est lui qui avait dit : « J'accepte, selon la lettre, la passion, la mort, la sépulture du Christ, mais sa résurrection comme une allégorie. *Cæterùm Christi passionem, mortem et sepulturam tecum litteraliter accipio, ejus autem resurrectionem allegoricè* (1). » Cette idée ayant été promptement relevée, il ne resta plus un seul moment de la vie du Christ qui n'eût été métamorphosé en symbole, en emblème, en figures, en mythes, par quelque théologien. Neander lui-même, le plus croyant de tous, étendit ce genre d'interprétation à la vision de saint Paul dans les *Actes des Apôtres*. On se faisait d'autant moins de scrupule d'en user ainsi, que chacun pensait que le point dont il s'occupait était le seul qui prêtait à ce genre de critique; et d'ailleurs, si l'on conservait quelque inquiétude à cet égard, elle s'effaçait par cette unique con-

(1) Epistola xxv.

sidération, qu'après tout, on ne sacrifiait que les parties mortelles et pour ainsi dire le corps du christianisme, mais qu'au moyen de l'explication figurée, on en sauvait le sens, c'est-à-dire l'ame et la partie éternelle. C'est là ce que, dans ses leçons sur la religion, Hegel appelait : *analyser le fils* (1). Ainsi, avec la plus grande tranquillité de conscience, les défenseurs naturels du dogme travaillaient de toutes parts au changement de la croyance établie; car il faut remarquer que cette œuvre n'était pas accomplie comme elle l'avait été chez nous par les gens du monde et par les philosophes de profession. Au contraire, cette révolution s'achevait presque entièrement par le concours des théologiens. C'est dans le cœur même de l'église qu'elle puisait toute sa force.

Au sein de cette destruction toujours croissante, ce que je ne puis me lasser d'admirer, c'est la quiétude de tous ces hommes qui semblent ne pas s'apercevoir de leurs œuvres, et qui, effaçant chaque jour un mot de la Bible, ne sont pas moins tranquilles sur l'avenir de leur croyance. On dirait qu'ils vivent paisiblement dans le scepticisme comme dans leur condition naturelle. Il en est un pourtant qui a eu de loin le pressentiment et, comme il le dit lui-même, la certitude d'une crise imminente. C'est aussi le plus grand de tous, Schleiermacher, fait pour régner dans ce trouble universel, si l'anarchie des intelligences eût consenti à recevoir un maître; noble esprit, éloquent prédicateur, grand écrivain : ce qui le caractérise, c'est qu'il a été, à un degré presque égal, théologien et philosophe. Aucun homme n'a fait de plus grands efforts pour concilier la croyance ancienne avec la science nouvelle. Les concessions auxquelles il a été entraîné sont incroyables. Comme un homme battu par un violent orage, il a sacrifié les mâts et la voilure pour sauver le corps du vaisseau. D'abord il renonce à la tradition et à l'appui de l'Ancien Testament; c'est ce qu'il appelait rompre avec l'ancienne alliance. Pour satisfaire l'esprit cosmopolite, il plaçait, à quelques égards, le mosaïsme au-dessous du mahométisme. Plus tard, s'étant fait un Ancien Testament sans prophéties, il se fit un Évangile sans miracles. Encore arrivait-il à ce débris de révélation, non plus par les Écritures, mais par une espèce de ravissement de conscience, ou plutôt par un miracle de la parole intérieure. Pourtant même, dans ce christianisme ainsi dépouillé, la philosophie ne le laissa guère en repos, en sorte que, toujours pressé par elle et ne voulant renoncer ni à la croyance

(1) *Den Sohn analysiren.*

ni au doute, il ne lui restait qu'à se métamorphoser sans cesse et à s'ensevelir, pour en finir, les yeux fermés, dans le spinosisme. Cet état, que l'on ne croirait pas supportable, est dépeint avec beaucoup de vérité dans une lettre à l'un de ses amis qui est aussi son disciple. Cette lettre jette un jour si étonnant sur l'état des esprits, que je ne puis m'abstenir d'en citer quelques passages. Je ne crois pas que l'on ait jamais considéré l'abîme avec un plus tranquille désespoir.

« Si vous envisagez, mon ami, l'état présent des sciences et leur développement imprévu, que pressentez-vous de l'avenir, je ne dis pas seulement de la théologie, mais du christianisme lui-même, tel que la réforme l'a fait? Quant au christianisme ultramontain, il est ici hors de cause; car, si l'on veut trancher du glaive de l'autorité le nœud de la science et de la raison humaine, si l'on se sert de sa puissance pour se soustraire à tout examen, il est visible que l'on est dispensé de s'inquiéter de ce qui passe au dehors; mais c'est ce que nous ne pouvons ni ne voulons faire : au contraire, nous acceptons les temps tels qu'ils sont, et de là je pressens qu'il faudra bientôt nous passer de ce que plusieurs croient encore être le fond et l'ame même du christianisme. Je ne parle pas ici de l'œuvre des sept jours, mais bien de l'*idée même de la création*, telle qu'elle est en général adoptée, et même indépendamment de la chronologie de Moïse. Malgré le travail et les explications des commentateurs, combien de temps cette idée prévaudra-t-elle encore contre la force des théories fondées sur des combinaisons scientifiques auxquelles nul ne peut échapper dans un temps où les résultats généraux deviennent si promptement la propriété de tous? Et nos miracles de l'Évangile (car je ne dirai rien de ceux de l'Ancien Testament), combien de temps se passera-t-il jusqu'à ce qu'ils tombent de nouveau, à leur tour, par des raisons plus respectables et mieux fondées que celles des encyclopédistes français? Car ils tomberont sous ce dilemme : ou l'histoire entière à laquelle ils appartiennent est une fable dans laquelle il est impossible de discerner le vrai du faux, et, dans ce cas, le christianisme paraît sortir, non plus de Dieu, mais du néant lui-même; ou bien, si ces miracles sont des faits réels, nous devrons accorder que, puisqu'ils ont été produits dans la nature, ils ont encore des analogues dans la nature, et c'est l'idée même du miracle qui sera renversée. Qu'arrivera-t-il alors, mon cher ami? Je ne vivrai plus dans ce temps; alors je reposerai tranquillement endormi. Mais vous, mon ami, et ceux qui sont de votre âge, et tant d'autres qui ont les mêmes sentimens que nous, que prétendez-vous

faire? Voulez-vous aussi vous réduire à ces retranchemens, et vous y laisser bloquer par la science? Je compte pour rien les feux croisés de l'ironie qui se renouvelleront de temps en temps; car elle vous fera peu de mal, si vous savez l'endurer. Mais l'isolement! mais la famine de l'intelligence! mais la science qui, abandonnée par vous, livrée par vous, devra arborer les couleurs de l'incrédulité! L'histoire sera-t-elle divisée en deux parts, d'un côté le christianisme avec la barbarie, de l'autre la science avec l'impiété? Ce serait, je le sais, l'opinion d'un grand nombre; et du sol ébranlé sous nos pas sortent déjà des fantômes d'orthodoxie pour lesquels tout examen qui dépasse la lettre vieillie est un conseil de Satan; mais, Dieu merci! nous ne choisirons pas ces larves pour les gardiens du saint sépulcre, et ni vous, ni moi, ni nos amis communs, ni nos disciples, ni leurs successeurs, nous ne leur appartiendrons jamais (1). »

Cette lettre véritablement extraordinaire, quand on songe qu'elle a pour auteur le prince de la théologie allemande, a été publiée par lui-même dans un journal ecclésiastique, en 1829. Ce n'est plus ici la raillerie subtile du XVIIIe siècle. Vous reconnaissez à ces paroles l'inextinguible curiosité de l'esprit de l'homme penché au bord du vide; l'abîme, en murmurant, l'attire à soi, comme un enchanteur. Il ne s'agit plus de détruire, mais de savoir; passion bien autrement profonde que la première, et qui ne s'arrêtera plus avant d'avoir touché le fond du mystère. Depuis ce temps, en effet, la crise annoncée s'approche chaque jour. Je n'en indiquerai que les phases principales, soit qu'elles touchent au moment auquel je suis parvenu, soit qu'elles remontent un peu plus haut.

Au système d'Origène s'étaient jointes d'abord les habitudes de critique que l'on avait puisées dans l'étude de l'antiquité profane. On avait tant de fois exalté la sagesse du paganisme, que, pour couronnement, il ne restait qu'à la confondre avec la sagesse de l'Évangile. Si la mythologie des anciens est un christianisme commencé, il faut conclure que le christianisme est une mythologie perfectionnée.

(1) Schleiermacher, mort en 1834, un de ces esprits essentiellement multiples, qui sont présens partout à la fois dans l'empire des idées, et qu'il faudrait bien se garder de juger ici d'après une page. J'espère présenter plus tard un examen de ses œuvres principales et de son influence sur l'esprit de la réforme. Ce sera le lieu d'indiquer la variété infinie et les nuances diverses des écoles religieuses de notre temps, la mysticité la plus sainte dans M. Neander, l'orthodoxie inflexible du vieux luthéranisme dans M. Hengstemberg, un éclectisme savant dans M. Ullmann, un théisme évangélique dans M. Paulus, un catholicisme renouvelé dans M. Gunther de Vienne, etc., etc. On comprendra qu'aujourd'hui je ne puis m'attacher qu'à la ligne droite. Sans cela, voulant tout dire à la fois, comment échapperais-je à la confusion?

D'autre part, les idées que Wolf avait appliquées à l'Iliade, Niebuhr à l'histoire romaine (1), ne pouvaient manquer d'être transportées plus tard dans la critique des saintes Écritures; c'est ce qui arriva bientôt, en effet, et le même genre de recherches et d'esprit, qui avait conduit à nier la personne d'Homère, conduisit à diminuer celle de Moïse. M. de Wette, l'un des plus célèbres théologiens de ce temps-ci, entra le premier dans ce système. Les cinq premiers livres de la Bible sont, à ses yeux, l'épopée de la théocratie hébraïque; ils ne renferment pas, selon lui, plus de vérité que l'épopée des Grecs. De la même manière que l'Iliade et l'Odyssée sont l'ouvrage héréditaire des rapsodes, ainsi le Pentateuque (2) est, à l'exception du Décalogue, l'œuvre continue et anonyme du sacerdoce. Abraham et Isaac valent, pour la fable, Ulysse et Agamemnon, roi des hommes. Quant aux voyages de Jacob, aux fiançailles de Rebecca, « un Homère de Canaan, dit l'auteur, n'eût rien inventé de mieux. » Le départ d'Égypte, les quarante années dans le désert, les soixante-six vieillards sur les trônes des tribus, les plaintes d'Aaron, enfin la législation même du Sinaï, ne sont rien qu'une série incohérente de poèmes libres et de mythes. Le caractère seul de ces fictions change avec chaque livre, poétiques dans la Génèse, juridiques dans l'Éxode, sacerdotales dans le Lévitique, politiques dans les Nombres, étymologiques, diplomatiques, généalogiques, mais presque jamais historiques dans le Deutéronome. Les ouvrages dans lesquels M. de Wette a développé ce système ont, comme tous les siens, le mérite d'une netteté qu'on ne peut trop apprécier, surtout dans son pays. Les résultats de ses recherches ne sont jamais déguisés sous des leurres métaphysiques : un disciple du XVIIIe siècle n'écrirait pas avec une précision plus vive. L'auteur pressent que sa critique doit finir par être appliquée au Nouveau Testament; mais, loin de s'émouvoir de cette idée, comme on pourrait s'y attendre, il conclut avec le même repos que Schleiermacher : « Heureux, dit-il, après avoir lacéré page à page l'ancienne loi, heureux nos ancêtres qui, encore inexpérimentés dans l'art de l'exégèse, croyaient simplement, loyale-

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1836 : *Homère*, et 15 août : *de l'Épopée latine*.

(2) « En ce qui touche le Pentateuque, nous pouvons admettre, comme reconnu et établi par toutes les recherches de notre temps, que les livres de Moïse sont un recueil de fragmens épars, originairement étrangers les uns aux autres, et l'œuvre de différens auteurs. » (De Wette, professeur de théologie à Bâle.) — Les premiers résultats de sa critique ont paru sous les auspices et avec une introduction du conseiller ecclésiastique Griesbach, en 1806, sous le titre d'*Introduction à l'Ancien Testament*. Voyez surtout tom. II, pag. 94, 198, 216, 247.

ment, tout ce qu'ils enseignaient! L'histoire y perdait, la religion y gagnait. Je n'ai point inventé la critique; mais, puisqu'elle a commencé son œuvre, il convient qu'elle l'achève. Il n'y a de bien que ce qui est conduit au terme. Le génie de l'humanité veille sur elle. Il ne lui arrachera pas ce qu'elle a de plus précieux. Que chacun donc agisse conformément à son devoir et à sa conscience, et qu'il abandonne le reste à la fortune! »

La fortune répondit à l'auteur en lui suscitant bientôt des successeurs plus audacieux que lui, et contre lesquels aujourd'hui il cherche vainement à réagir. Il semblait qu'il avait épuisé le doute au moins à l'égard de l'Ancien Testament; les professeurs de théologie (1) de Vatke, de Bohlen et Lengerke lui ont bien montré le contraire. Suivant l'esprit de cette théologie nouvelle, Moïse n'est plus un fondateur d'empire. Ce législateur n'a point fait de loi; on lui conteste, non-seulement le Décalogue, mais l'idée même de l'unité de Dieu. Encore cela admis, que d'opinions divergentes (2) sur l'origine du grand corps de tradition, auquel il a laissé son nom! M. de Bohlen (3), dont j'emprunte ici les expressions littérales, trouve une *grande pauvreté d'invention* dans les premiers chapitres de la Genèse, qui, d'ailleurs, n'a été composée que depuis le retour de la captivité. Selon ce théologien, l'histoire de Joseph et de ses frères n'a été inventée qu'après Salomon par un membre de la dixième tribu. D'autres placent le Deutéronome à l'époque de Jérémie, ou même le lui attribuent. D'ailleurs, le Dieu même de Moïse décroît dans l'opinion de la critique en même temps que le législateur. Après avoir mis Jacob au-dessous d'Ulysse, comment se défendre de la comparaison de Ju-

(1) M. de Bohlen, professeur à Kœnigsberg, *la Genèse* (1835). — M. César de Lengerke, *le Livre de Daniel*, Kœnigsberg, 1835. — M. de Vatke, *la Religion de l'Ancien Testament*, Berlin, 1835. — Il est digne de remarque que ces trois ouvrages ont paru dans la même année que celui du docteur Strauss.

(2) Je ne puis trop répéter que ce serait une erreur grave de prendre chacune des opinions que je cite comme étant universellement approuvée. Ce qui montre, au contraire, combien les études religieuses sont abondantes, combien ce sol est vivace, c'est qu'aucun système n'est véritablement sacrifié ni abandonné. Ainsi, l'école de critique de M. de Wette a provoqué l'ouvrage aussi orthodoxe que savant de M. Hengstemberg sur les *Rapports de l'Ancien Testament avec le christianisme*, Berlin, 1829 (*Christologie des Alten Testaments*). Il est dans la nature de mon sujet de mettre surtout en lumière les devanciers de M. Strauss. Ce serait l'objet d'un second examen de s'occuper des travaux d'une critique plus tempérée, et en général des ouvrages d'exégèse, indépendamment de leur direction religieuse. Je ne puis m'empêcher de citer à cet égard, dès aujourd'hui, les travaux de M. Gesenius et de M. Hitzig sur Esaïe, ceux de M. Ewald sur les Psaumes, ceux de M. Umbreit sur Job et les Proverbes. Ce dernier, auquel je dois plus d'un éclaircissement précieux, poursuit la belle tradition de l'école de Herder.

(3) Voyez *la Genèse*, par M. de Bohlen, *Introduction*, pag. 98, 141, 189, 197, etc.

piter et de Jéhovah? La pente ne pouvait plus être évitée. Écoutez là-dessus le précurseur immédiat du docteur Strauss, je veux dire le professeur Vatke dans sa *Théologie biblique!* Si vous acceptez sa doctrine, Jéhovah, long-temps confondu avec Baal dans l'esprit du peuple, après avoir langui obscurément et peut-être sans nom dans une longue enfance, n'aurait achevé de se développer qu'à Babylone; là, il serait devenu je ne sais quel mélange de l'Hercule de Tyr, du Chronos des Syriens, et du culte du soleil, en sorte que sa grandeur lui serait venue dans l'exil. Son nom même ne serait entré dans les rites religieux que vers le temps de David; l'un le fait sortir de Chaldée, l'autre d'Égypte. Sur le même principe, on croit reconnaître les autres parties de la tradition que le mosaïsme a empruntée des nations étrangères. Vers le temps de sa captivité, le peuple juif aurait pris aux Babyloniens les fictions de la tour de Babel, des patriarches, du débrouillement du chaos par les Élohim, à la religion des Persans les images de Satan, du paradis, de la résurrection des morts, du jugement dernier; et les Hébreux auraient ainsi dérobé une seconde fois les vases sacrés de leurs hôtes. Au reste, Moïse et Jéhovah détruits, il était naturel que Samuel et David fussent dépouillés à leur tour. « Cette seconde opération, dit un théologien de Berlin, s'appuie sur la première. » Ni l'un ni l'autre ne sont plus les réformateurs de la théocratie, laquelle ne s'est formée que long-temps après eux. Le génie religieux manquait surtout à David. Son culte grossier et presque sauvage n'était pas fort éloigné du fétichisme. En effet, le tabernacle n'est plus qu'une simple caisse d'acacia; et, au lieu du saint des saints, il renfermait une pierre (1). Comment, direz-vous, accorder l'inspiration des psaumes (2) avec une aussi grossière idolâtrie? L'accord se fait en niant qu'aucun des psaumes, sous leur forme actuelle, soit l'œuvre de David; le prophète-roi ne conserverait plus ainsi que la triste gloire d'avoir été le fondateur d'un despotisme privé du concours du sacerdoce; car les promesses faites à sa maison, dans le livre de Samuel et ailleurs, n'auraient été forgées que d'après l'évènement, *ex eventu*. Dans cette

(1) De Vatke, *Théologie biblique*, voyez page 334, 347, 521, 553, etc.

(2) M. de Wette avait déjà dit dans l'introduction de ses *Commentaires sur les Psaumes*, pag. 43 : « L'authenticité de tous les psaumes de David est devenue pour moi problématique. La plupart de ceux qui sont attribués à David sont des prières ou des plaintes, et ceux-là ont, il est vrai, peu de valeur poétique. » M. Ewald admet trois époques principales dans le recueil des psaumes : — la première comprend jusqu'au huitième siècle avant le Christ ; — la seconde s'étend depuis David jusqu'à la fin de l'exil ; — la troisième comprend les chants qui ont suivi la captivité.

même école, le livre de Josué n'est plus qu'un recueil de fragmens, composé après l'exil, selon l'esprit de la mythologie des lévites; celui des Rois (1), un poème didactique; celui d'Esther, une fiction romanesque, un conte imaginé sous les Séleucides. A l'égard des prophètes, la seconde partie d'Isaïe, depuis le chapitre XL, serait apocryphe, selon M. Gesenius lui-même (2). D'après un critique non moins célèbre et que j'ai déjà cité, Ézéchiel, descendu de la poésie du passé à une prose lâche et traînante (3), aurait perdu le sens des symboles qu'il emploie; dans ses prophéties, il ne faudrait voir que des amplifications littéraires. Le plus controversé de tous, Daniel est définitivement relégué par M. Lengerke dans l'époque des Machabées. Il y avait long-temps que l'on avait disputé à Salomon le livre des Proverbes et de l'Ecclésiaste; par compensation, quelques-uns lui attribuent le livre de Job, que presque tous rejettent dans la dernière époque de la poésie hébraïque.

Ce court tableau, qu'il serait facile d'augmenter, suffit pour montrer comment chacun travaille isolément à détruire dans la tradition la partie qui le touche de plus près, sans s'apercevoir que toutes ces ruines se répondent. Au milieu même de cette universelle négation, l'on se donne le plaisir de se contredire mutuellement. Tel conseiller ecclésiastique qui nie l'authenticité de la Genèse, est réfuté par tel autre qui nie l'authenticité des prophètes. D'ailleurs, toute hypothèse se donne fièrement pour une vérité *acquise à la science* jusqu'à ce que l'hypothèse du lendemain renverse avec éclat celle de la veille. On dirait que, pour gage d'impartialité, chaque théologien se croit obligé, pour sa part, de jeter dans le gouffre une feuille des Écritures. Dans cette étrange ardeur des hommes d'église à sacrifier eux-mêmes le corps et la lettre de leur croyance, n'y a-t-il pas quelque chose qui rappelle cette nuit de la Constituante où chacun venait brûler ses lettres de noblesse?

Au reste, si tel a été le trouble apporté par la critique allemande dans les livres de l'Ancien Testament, on peut facilement penser

(1) De Wette, introduction, *Der Levitische Geist der Mythologie*, pag. 219. *Lehrgedicht*, pag. 233.

(2) Il regarde aussi comme apocryphes, dans la première partie d'Isaïe, les chap. 13, 14, 21, 24-27, 34, 35. Ces fragmens sont, suivant lui, postérieurs à la mort du prophète, et appartiennent aux derniers temps de la captivité. Voyez Gesenius, *Commentaire sur Esaïe*, pag. 16, et tom. II, *passim*.

(3) De Wette, *Introduction à l'histoire et à la critique des livres canoniques et apocryphes de l'Ancien Testament* (1833), pag. 283. *Niedrigen, matten prosa.* — Voyez aussi Gesenius, *Introduction à Isaïe*, pag. 7, *Vision prosaïque* d'Ézéchiel.

qu'elle ne s'est point arrêtée devant le nouveau. Pour expliquer les concordances littérales (1) des trois premiers évangiles, chacun a été donné successivement pour le primitif. Lessing les tenait pour des traductions libres d'un original perdu que l'on s'est figuré tour à tour hébraïque, araméen, chaldaïque ou syriaque, grec même, et qu'enfin on a supposé n'avoir jamais été écrit; c'est ce que l'on nommait un évangile oral. Pour trancher la difficulté, Schleiermacher s'attachait de préférence à saint Luc, le compagnon et le confident de saint Paul; mais il dépréciait saint Matthieu à cause de sa tendance judaïque, et saint Marc, que l'on a appelé, je ne sais trop pourquoi, le patron des matérialistes. A travers tant de critiques qui se heurtent et se détruisent l'une l'autre, ce qui demeure constant, c'est que les théologiens allemands tendent de plus en plus à considérer les trois premiers évangiles, non plus comme des témoignages oculaires, mais comme des expressions plus ou moins vagues de la tradition. Tout le débat paraît se concentrer peu à peu sur l'authenticité de saint Jean. « C'est désormais pour nous la grande question, » me disait, ces jours-ci, le docteur Strauss, après une longue conversation sur ces matières.

D'après ce qui précède, on peut juger quelle était la pente des choses lorsqu'en 1835 parut obscurément, avec le *privilége royal*, l'*Histoire de la vie de Jésus*, par le docteur Strauss, *répétiteur au séminaire évangélique et théologique* de Tubingue. Quoique, certes, les esprits dussent être préparés à ce dénouement, l'effet en fut si prompt, si électrique, si inoui, que, contrairement à tous les usages reçus en pareille matière, le gouvernement prussien consulta le clergé protestant pour savoir s'il ne serait pas opportun de prohiber cet ouvrage dans ses états. Le célèbre Neander, l'une des ames les plus élevées et les plus convaincues de l'église réformée, fut chargé de faire la réponse. Il déclara que l'ouvrage déféré à son examen attentait, il est vrai, à toutes ses croyances; qu'il demandait nonobstant que la liberté ne fût point suspendue pour son adversaire, et que la discussion fût seule juge de la vérité et de l'erreur. Réponse digne de cet homme doublement vénérable, et qui ouvrait, d'une manière glorieuse pour l'église, l'immense débat qui allait en résulter.

Quel était donc ce livre qui, dans le pays des nouveautés théolo-

(1) Voyez Gieseler, *sur l'Origine des Évangiles*, 1815. — Schleiermacher, *De l'Évangile selon saint Luc*. — De Wette, Credner, *Introduction au Nouveau Testament*, — Voyez aussi *Histoire critique du texte du Nouveau Testament*, par Richard Simon, prêtre, 1689, Rotterdam, etc.

giques, déconcertait les plus audacieux? Comme je l'ai déjà fait entendre, c'était la conséquence des prémisses posées depuis un demi siècle. L'auteur mettait pour la première fois en contact les doctrines les plus contradictoires, les écoles de Bolingbroke, de Voltaire, de Lessing, de Kant, de M. de Maistre, sous quelques noms qu'elles se soient transformées et déguisées, matérialisme, spiritualisme, mysticisme, amateurs de symboles, d'explications naturelles ou figurées ou dogmatiques, de visions, de magnétisme animal, d'allégories, d'étymologies; et les interprétant, les embarrassant, les brisant les unes par les autres, au moyen d'une dialectique infatigable, il leur arrachait à toutes la même conclusion. En un mot, il concentrait tous les doutes en un seul et formait un même faisceau des traits épars du scepticisme. Ajoutez à cela qu'en déchirant le voile métaphysique qui palliait ces doctrines, il ramenait la question aux termes les plus simples; que, par là, on voyait à découvert, et pour la première fois, quel travail de destruction on avait accompli. Il soulevait comme Antoine la robe de César. Chacun pouvait reconnaître dans ce grand corps les coups qu'il avait portés dans l'ombre.

Au panthéisme des écoles modernes, l'auteur avait emprunté l'art de déprécier, de diminuer, d'exténuer les personnages historiques; car il y a un idéalisme naturellement briseur d'images. Toute existence personnelle le gêne et lui déplaît comme une usurpation. Les héros sont pour lui ce que les statues de bois ou d'airain sont pour le mahométisme. Il faut qu'il les renverse. Un peu plus, il regarderait la vie de l'oiseau qui passe, de l'insecte qui murmure, comme un vol fait à l'absolu. Il ne serait content que s'il pouvait réduire l'univers et l'histoire à un parfait silence pour y jouir en paix de l'harmonie de ses propres idées.

Ce n'est pas cependant que le docteur Strauss niât absolument l'existence de Jésus. Il en conserve, au contraire, une ombre, à savoir, que Jésus a été baptisé par saint Jean, qu'il a rassemblé des disciples, qu'à la fin il a succombé à la haine des pharisiens. Voilà, si l'on y joint quelques détails, le fond de vérité auquel l'imagination humaine aurait ajouté toutes les merveilles de la vie du Christ. La suite des évènemens racontés par les évangélistes ne serait rien en réalité qu'une succession d'idées revêtues d'une forme poétique par la tradition, c'est-à-dire, une mythologie.

La manière dont l'auteur conçoit que cette œuvre d'imagination a été accomplie, mérite surtout d'être remarquée. Il pense que, frappés de l'attente du Messie, les peuples de Palestine ont peu à peu

ajouté à la figure véritable de Jésus tous les traits de l'Ancien Testament qui pouvaient s'y rapporter. La tradition populaire aurait accepté comme réelles les actions imaginaires que l'ancienne loi attribuait au Christ de l'avenir, modelant ainsi, façonnant, agrandissant, corrigeant, divinisant le personnage de Jésus de Nazareth, d'après le type imaginaire conçu d'abord par les prophètes. Sur ce principe, le Nouveau Testament ne serait guère, dans le vrai, qu'une imitation vulgaire et irréfléchie de l'ancien. De la même manière que le dieu de Platon formait l'univers d'après une idée préconçue, les peuples de Palestine auraient eux-mêmes formé le Christ d'après l'idéal que leur fournissait l'ancienne loi. On voit que, dans cette doctrine, ce ne serait pas le Christ qui aurait établi l'église, mais bien l'église qui aurait inventé et établi le Christ. Des prophéties politiques, religieuses, mystiques, voilà le thème que le sentiment des peuples aurait peu à peu converti en évènemens. Le genre humain n'aurait pas été la dupe d'une illusion des sens; il l'eût été de sa propre création, et l'humanité, depuis deux mille ans, serait à genoux, non pas devant une imposture, comme disait le XVIIIe siècle, mais devant un idéal paré à tort des insignes de la réalité.

Voici d'ailleurs la méthode presque constante que l'auteur emploie pour arriver à ces résultats. Avec un grand nombre de critiques, il admet un intervalle de trente ans entre la mort de Jésus-Christ et la rédaction du premier de nos évangiles. Cet espace lui semble suffisant pour que les imaginations populaires aient eu le temps de se substituer aux faits. Sa critique s'attache successivement à chaque moment de la vie de Jésus. D'après l'école anglaise résumée par Voltaire, d'après les *Fragmens d'un inconnu*, et un grand nombre d'autres prédécesseurs, il fait ressortir les contradictions des évangélistes entre eux; il affirme que, si l'orthodoxie n'a pu satisfaire la raison à cet égard, les explications tirées du cours naturel des choses ne sont pas moins fautives. Ces deux genres d'interprétations étant écartés, il ne reste qu'à nier la réalité du fait en lui-même, et à le convertir en allégorie, en légende ou en mythe. C'est la conséquence uniforme par laquelle l'auteur termine chaque discussion; au reste, pas une parole de douleur, pas un regret sur ces figures dont il ne conserve que l'auréole. L'impression du vide immense que laisserait l'absence du Christ dans la mémoire du genre humain ne lui coûte pas un soupir. Sans colère, sans passion, sans haine, il continue tranquillement, géométriquement la solution de son problème. Est-ce à dire qu'il n'ait pas le sentiment de son œuvre, et que, sapant

l'édifice par la base, il ignore ce qu'il fait? Non, sans doute. Mais c'est une chose propre à l'Allemagne que ce genre d'impassibilité. Les savans y ont tellement peur de toute apparence de déclamation qui pourrait déranger l'assiette de leurs systèmes, qu'ils tombent à cet égard dans un défaut tout opposé. Ce que la rhétorique est pour nous en France, les formules le sont pour les Allemands, une prétention qui, changée en habitude, finit par devenir naturelle. Ils prennent volontiers dans leurs livres la figure inexorable de la fatalité sur son siége d'airain. A la lecture de tel ouvrage, vous prendriez l'auteur pour une ame de bronze que rien d'humain ne peut atteindre. Telle était même, je l'avoue, mon illusion sur M. Strauss lui-même, jusqu'à ce que, l'ayant connu de plus près, j'aie trouvé en lui, sous ce masque du destin, un jeune homme plein de candeur, de douceur, de modestie, et une ame presque mystique et comme attristée du bruit qu'elle a causé.

Ce n'est point assurément là l'homme de l'ouvrage que je vais analyser. Pendant quinze cents pages, et de la même manière que s'il s'agissait d'une interpolation d'Homère ou de Pindare, l'auteur dispute au Christ son berceau et son sépulcre; il ne lui laisse que la croix. Les circonstances de la naissance du fils de Marie lui semblent fabuleusement imitées de la naissance d'Abraham et de Moïse. Nemrod, Pharaon, voilà les modèles d'après lesquels la tradition a imaginé les massacres d'Hérode. Quant à la crèche, elle n'a été supposée dans Bethléem, de préférence à tout autre lieu, que pour se conformer au verset d'un prophète. L'étoile qui conduit les bergers n'est que le souvenir de l'étoile promise à Jacob dans la prophétie de Balaam. Les rois mages eux-mêmes n'auraient eu d'existence que dans un passage d'Esaïe et dans le psaume 72. De la présentation au temple, on fait une légende inventée pour glorifier l'homme dans l'enfant; de la scène de Jésus expliquant la Bible à l'âge de douze ans, une copie des vies de Moïse, de Samuel, de Salomon, qui, à ce même âge, donnent des preuves d'une sagesse toute divine. Les relations du Christ et de saint Jean-Baptiste amènent des interprétations non moins audacieuses. Dans ce système, les évangélistes ont attribué à saint Jean des idées qu'il lui eût été impossible de concevoir. Son point de vue plus étroit, sa tendance moins libérale, son génie plus rude le rendaient incapable de comprendre, encore moins de prophétiser la venue de Jésus. D'ailleurs, selon l'auteur, si Jésus s'est soumis à recevoir le baptême, c'est là une preuve qu'il ne croyait point encore être le Messie. Tout au plus, il a suivi dans la foule l'enseignement

de saint Jean, et il y a puisé quelques maximes de la secte des Esséniens. On a fait à cet égard (1) une observation pleine de justesse, lorsqu'on a dit que, s'il est ici un personnage fabuleux, ce n'est pas celui dont la vie se passe au milieu des peuples qui le touchent, le voient, l'entendent, mais bien plutôt le solitaire qui, vêtu de poil de chèvre, errant loin des villes, se dérobe à ses propres disciples, et ne laisse de trace que sur le sable du désert; que, par conséquent, le mythe ici devrait être saint Jean, et Jésus-Christ l'histoire.

Je poursuis. Jésus se proposait-il un règne temporel ou céleste? L'auteur répond : Le Christ espérait reconquérir le sceptre temporel de David, mais par des moyens tout divins. Les légions des anges, les morts ressuscités devaient placer ses disciples sur les douze trônes d'Israël. D'ailleurs, en ce qui regarde l'ancienne loi, il ne rejetait que le rituel, la forme extérieure, les abus du culte. Il en acceptait l'esprit, en sorte que sa mission n'a guère été que négative, et qu'il a été pour le mosaïsme à peu près ce que Luther a été pour le catholicisme. Parlons encore plus clairement; il ne songeait point à étendre sa réforme au-delà du peuple juif, dont il partageait la répugnance pour les nations étrangères. A l'égard de sa doctrine proprement dite, les Écritures n'en garderaient qu'une image bien infidèle, puisque ses discours, selon les trois premiers évangélistes, ne seraient rien que des fragmens incohérens, espèce de travail de mosaïque dans lequel saint Matthieu surpasserait seulement les deux autres. On avait disputé à Moïse le Décalogue; il était naturel que l'on en vînt à disputer à Jésus-Christ le sermon de la montagne et la prière dominicale qui ne sont plus qu'une compilation de formules hébraïques. Saint Jean nous reste encore; tout repose sur ce dernier fondement. Que va-t-on décider? La conclusion ne se fait pas attendre; la voici : les discours que saint Jean rapporte sont beaucoup plus contestables que les précédens. Il faut les regarder comme des *compositions libres*, mêlées de réminiscences des écoles d'Alexandrie. Ainsi, pour presser

(1) J'emprunte cette idée au professeur Ullmann, dans son excellent ouvrage sur le docteur Strauss. Cette réfutation a paru d'abord dans le recueil qu'il a fondé avec M. Umbreit, et qui a acquis beaucoup d'autorité : *Études et Critiques de théologie*. Sous ce titre modeste, il faut se représenter une sorte d'encyclopédie où les questions les plus vitales de philosophie et d'histoire religieuse, d'exégèse orientale et grecque, sont traitées par les juges les plus compétens avec un large éclectisme qui me semble remonter à Schleiermacher lui-même. Je ne crois pas qu'aucun exemplaire des *Études* soit entré dans Paris, et cependant c'est certainement là une des lectures les plus instructives que l'on puisse entreprendre de nos jours. Au lieu de se débattre éternellement contre le fantôme évanoui du XVIIIe siècle, pourquoi notre théologie en France ne s'adresse-t-elle pas à ces nouveaux lutteurs, quel que soit le nom qu'ils portent? Là où est le combat, là est la vie.

la question, d'une part on aurait des maximes hébraïques, de l'autre des sentences de la philosophie grecque. Mais la doctrine de Jésus, à dire vrai, aurait disparu aussi bien que sa personne. Nulle certitude historique, nulle authenticité, sinon dans quelque débris de la polémique soutenue contre les pharisiens. L'auteur veut bien reconnaître, dans ces démêlés, le ton et l'accent de la dialectique des rabbins.

La dernière partie de l'ouvrage où convergent tous les rayons du scepticisme moderne entame des questions qu'en France nous sommes plus accoutumés à voir controversées. Le modèle de ce genre de polémique se trouve dans la fameuse lettre de Rousseau sur les miracles ; mais ici la science est beaucoup plus grande, et le système tout différent. Les miracles de l'Évangile sont ou des paraboles prises plus tard pour des histoires réelles, ou des légendes, ou des copies de ceux de l'Ancien Testament. La multiplication des pains rappelle la manne dans le désert, et les vingt pains dont Élisée nourrit le peuple. L'eau changée en vin est une réminiscence de l'eau saumâtre convertie par le prophète en une eau vive. Quelquefois le Nouveau Testament se copierait lui-même, comme dans le signe du figuier frappé de stérilité; ce prodige serait la contre-partie d'une parabole racontée plus haut. Pour achever, qu'est-ce que la transfiguration du Christ sur le mont Thabor? — Un reflet, une copie de celle de Moïse sur le mont Sinaï. — Mais l'apparition de Jésus au milieu de Moïse et d'Élie n'implique-t-elle rien en soi de particulier? — Un pur emblème pour signifier que Jésus est venu accorder la loi personnifiée dans l'un et les prophètes représentés par l'autre. — Il ne s'agit donc pas ici, comme je le croyais, de la transfiguration du Christ? — Non, assurément, mais de la transfiguration d'une idée chrétienne. Reste à savoir maintenant où s'arrêterait un catéchisme continué dans ces termes.

J'arrive à la passion. A véritablement parler, l'auteur n'admet ici rien d'historique, excepté le crucifix qui encore lui rappelle le serpent d'airain suspendu à l'arbre de Moïse. Pour parler son langage, les scènes qui précèdent l'emprisonnement sont des mythes du second degré dans l'Évangile selon saint Jean, des mythes du troisième degré dans les Évangiles selon saint Matthieu, saint Marc et saint Luc. Il part de ce principe que l'ancienne loi n'annonce nulle part un Messie souffrant, que les figures que l'on a tirées d'Ésaïe s'appliquent au corps des prophètes, non à la personne du Christ dont l'Ancien Testament, au contraire, a toujours annoncé et exalté le triomphe temporel. L'esprit tout rempli de la présence de leur maître bien-aimé,

les apôtres le voyaient en traits flamboyans sous chacun des emblèmes de la Bible; naturellement et invinciblement, ils lui appliquaient toutes les paroles qui pouvaient se détourner du sens littéral; ils s'abusaient eux-mêmes. Par suite d'une illusion semblable, on supposa, après l'évènement, puis on se persuada que le Christ avait dû annoncer par avance sa mort, sa résurrection, sa réapparition. De là, les prophéties qui lui furent attribuées par les évangélistes. La scène du jardin des Oliviers, la sueur de sang, l'angoisse de la croix; quoi encore? le calice apporté par l'ange de la passion; que va-t-on faire de cette douleur infinie? Un plagiat tiré des Lamentations de Jérémie. Ce pressentiment profond, qui saisit chaque créature, et même la plus vile, au moment de périr, va manquer à Jésus-Christ. Les deux larrons appartiendraient à Ésaïe; la tunique partagée, les pieds et les mains cloués, le coup de lance dans le côté, l'absinthe et le vinaigre, même la soif sur la croix, tout cela, ainsi que la dernière parole de Jésus en expirant: *Eli lamma sabachthani*, serait, mot pour mot, tiré du psaume 69 et du 22e (1), que le docteur Strauss déclare classique pour tout ce qui regarde la passion. A quoi il ajoute qu'un seul des évangélistes fait mention de la présence de la mère du Christ au pied de la croix, et que cette circonstance, si elle était véritable, n'eût pas été négligée par les autres. Ici, je l'avoue, je ne puis ni tolérer, ni concevoir que l'auteur s'arrête au milieu de ces scènes pour dire en parlant de la passion selon saint Jean: « L'exposition de la scène fait honneur à la manière ingénieuse et animée du rapporteur. » A ce mot, ne vous semble-t-il pas voir se dresser et applaudir le spectre de Voltaire, ou plutôt, une telle cruauté ne l'eût-elle pas étonné lui-même? Quoi qu'il en soit, le sang-froid de l'auteur ne se dément plus dans les scènes qui suivent. Il n'y a certes qu'un érudit allemand qui pût rechercher avec cette impassibilité, où l'ironie moderne et l'hyssope du Golgotha sont indissolublement mêlés, si Judas, comme un théologien l'a prétendu, a été un honnête homme méconnu; si le Christ a été cloué à la fois aux pieds et aux mains; combien de fois il a eu soif; combien d'heures il est resté en croix; jusqu'où s'est enfoncée dans le côté la lance du soldat; si le sang et l'eau ont pu couler de sa plaie vive; supposé que Jésus, après un long évanouissement, soit sorti du sépulcre, en quel lieu s'abritait ce Dieu moribond; si, comme le prétend sérieusement

(1) M. Ewald place ce psaume 22 un peu avant l'exil, au temps de Jérémie. Pag. 162 des livres poétiques de l'Ancien Testament, seconde partie.

le célèbre professeur de théologie dogmatique Paulus, le Christ, échappé du tombeau, est mort d'une fièvre lente, causée par les stigmates de la croix, ou s'il a encore vécu, après la passion, vingt-sept ans travaillant dans la solitude au bien de l'humanité, comme le dit M. Brennesche dans sa dissertation; et enfin, sur quelle couche écartée a achevé de vivre, loin des regards de ses ennemis et de ses disciples, le Dieu fait homme. Cette partie de l'ouvrage a l'odieuse précision d'une instruction judiciaire. En cet endroit, M. Strauss semble dévier de son système des mythes, et faire une concession à une école adversaire, lorsqu'il admet que l'idée de la résurrection a pour origine une vision des disciples, toute semblable à celle de saint Paul sur le chemin de Damas; il pense d'ailleurs que cette idée n'a pu se développer pleinement qu'en Galilée, loin du sépulcre et des restes mortels du Christ. L'ascension lui rappelle celle d'Énoch, les chevaux flamboyans d'Élie, lesquels, dit-il, pour se conformer à la nature plus douce de Jésus, durent être transformés en nuages, l'apothéose d'Hercule, de Romulus... etc. Voilà ce livre dans ses élémens et son affreuse nudité; si l'analyse était à recommencer, le cœur me manquerait pour la refaire.

Ce n'est pas tout cependant; l'auteur, en terminant, recherche quel sera le résultat de sa doctrine, supposé qu'elle soit généralement adoptée par le clergé. Que doit faire le prêtre convaincu que l'Évangile est une mythologie? Le *prédicateur spéculatif*, c'est le nom qu'il donne à cet étrange personnage, a, répond-il, quatre voies ouvertes devant lui. Premièrement, il peut garder sa doctrine pour lui seul et continuer d'instruire le peuple conformément à la lettre de l'Écriture. Secondement, il peut, en racontant l'histoire sacrée, sous-entendre, en lui-même et par une traduction tacite, les abstractions et le système des mythes; par exemple, pendant qu'il parle de la résurrection du Golgotha, il doit penser secrètement à l'universelle palingénésie des idées, ou encore, en prêchant *tout haut* sur la Vierge Marie, songer *tout bas* à la nature, vierge visible, mère éternelle de toutes choses. Mais cette méthode subtile court le risque de rappeler celle des réticences mentales du père Bauny, et, malgré le détour d'intention, elle rentre dans le premier cas. Troisièmement, l'orateur sacré peut travailler ouvertement à ruiner la croyance populaire, et à la transformer en spéculation. Quatrièmement (car le moyen qui précède n'est pas lui-même sans difficultés), il ne reste, en définitive, au *prédicateur spéculatif*, qu'à descendre de la chaire et à sortir de l'église; ce sont aussi là les dernières paroles de l'auteur.

Si maintenant l'on demande quel effet doit produire cet ouvrage sur l'esprit d'un homme impartial, en admettant qu'il y en ait de tels dans ces matières, je répondrai là-dessus sans détour. Prétendre que ce livre peut être jugé en dernier ressort par l'analyse que je viens d'en présenter, ce serait abuser déloyalement de ce qu'il n'a point été traduit dans notre langue. L'esprit d'une œuvre quelconque, de philosophie, d'art ou de critique, ne se reproduit pas ainsi en quelques lignes; il y faut bien plus de circonspection qu'on ne se le figure en général. Combien ces difficultés ne s'augmentent-elles pas s'il s'agit d'un étranger! Occupé tout entier à présenter dans leur crudité les résultats de l'auteur, j'ai dû négliger les nuances, les tempéramens, les préparations, et surtout le cortége de preuves qui ne le quittent jamais. Malgré moi, je me serai attaché aux parties les plus saillantes qui dénoncent le mieux l'esprit général d'une école, au risque de laisser dans l'ombre quelques-uns des traits particuliers de l'écrivain. Sa pénétration dans le monde des détails, son amour sincère de la vérité, le succès même de son explication en mainte rencontre, le stoïcisme d'un langage vrai, net, qui, dégagé du jargon des écoles, va droit au but, et que quelques-uns de ses adversaires ont comparé à celui de Lessing, sa fermeté, son indépendance d'esprit, sa dureté même, qui le fait entrer comme un fer aigu dans les entrailles des choses, quand d'autres s'arrêtent mollement aux surfaces, enfin son érudition rare et profonde, voilà ce que personne de sensé ne lui contestera. Il a rendu l'affreux service de sonder, de palper, d'élargir la plaie vivante de notre temps avec plus de vigueur, de logique et d'intrépidité que personne, si bien que l'indifférence même en a tressailli et s'est relevée en criant sur sa couche; et, lorsqu'on prend ce livre, si triste, si glacé, si tranchant, il faut redire le mot de cette femme en se poignardant: « Cela ne fait point de mal. »

Avec le même désir de rester dans la vérité, je reconnaîtrai que, dès l'ouverture de cette histoire, on voit clairement que le système est conçu par avance; qu'il ne naît pas nécessairement des faits; qu'au contraire l'auteur, avec la ferme volonté de tout y ramener, ne s'en démettra devant aucun obstacle; que, par là, il est entraîné à une intolérance logique qui ressemble à une sorte de fanatisme, et rappelle, avec plus de sang-froid et de maturité, l'esprit exterminateur de Dupuis et de Volney. J'ai même quelque sérieuse raison de croire que, revenu de la première fougue de la discussion, il ne serait pas éloigné de reconnaître la justesse de cette critique.

Un second reproche que je ferai à cet ouvrage, parce que la cri-

tique allemande n'y a pas assez insisté, c'est que l'intelligence et la connaissance, il est vrai, prodigieuse des livres, y semblent étouffer le sentiment de toute réalité. Au milieu de cette négation absolue de toute vie, vous êtes vous-même tenté de vous interroger, pour savoir si vos impressions les plus personnelles, si votre souffle et votre ame ne sont pas aussi, par hasard, une copie d'un texte égaré du livre de la fatalité, et si votre propre existence ne va pas soudainement vous être contestée comme un plagiat d'une histoire inconnue. Dès que l'auteur rencontre un récit qui sort de la condition des choses les plus ordinaires, il déclare que cette narration ne renferme aucune vérité historique, et qu'elle ne peut être qu'un mythe. Or, n'est-ce pas appauvrir et ruiner la nature et la pensée, que de les mettre ainsi tout ensemble sur ce lit de Procuste? N'accepter pour légitimes que les impressions conformes au génie d'une société inerte à la manière de la société présente, n'est-ce pas borner étrangement le cœur de l'homme? Sommes-nous donc si assurés d'être en tout la mesure du possible? O docteur! que de miracles se passent dans les ames, et que la connaissance des livres ne nous enseignera pas! Que l'enthousiasme et l'amour et les révolutions sont là-dessus nos grands maîtres! Qu'ils savent de choses que toutes les bibliothèques du monde ne nous enseigneront jamais! Je sens que j'ai besoin d'éclaircir cela par un exemple, le voici :

Il est tiré de la première rencontre du Christ et des disciples, au bord du lac de Galilée. M. Strauss, voyant avec quelle promptitude Jésus captive, d'un mot, les apôtres, fait cette réflexion fort judicieuse en apparence : qu'il est étrange que le Christ n'ait pas voulu éprouver ces hommes avant de les choisir; qu'il est plus incroyable encore que ceux-ci, sans avoir établi de longues relations avec lui, sans avoir appris à le connaître par expérience, aient quitté leurs maisons, leur pays, leur état, leurs familles, pour le suivre dans sa prédication; que, d'ailleurs, on découvre une contradiction manifeste entre cette facile obéissance et le doute qui les saisit plus tard. De ce raisonnement et de quelques autres, il conclut que cette rencontre prétendue des apôtres et du Christ n'est rien qu'une allégorie, une figure forgée trente ans plus tard à l'imitation de la rencontre du prophète Élie et de son serviteur Élisée.

A mon tour, je le demande, pourquoi mettre sur le compte de l'imitation et de l'érudition pharisienne, ce qui s'explique si pleinement, si naturellement, dans le récit de l'évangéliste? Qui ne voit d'un côté l'autorité de Jésus, la puissance attachée à ses traits, à sa voix,

à son geste, à sa parole mystérieuse, et, de l'autre, des pêcheurs saisis par cette parole, entraînés, subjugués, fascinés par cette grandeur qui apparaît au milieu d'eux? Est-ce donc autrement que l'enthousiasme saisit les ames, et que les hommes se donnent les uns aux autres? Est-ce, comme le docteur allemand le suppose, par une lente et successive expérience de la supériorité du maître, ou bien par un ravissement soudain, par un emportement irréfléchi, par un abandon entier de soi à la volonté, aux regards, à la pensée d'un autre? Qui n'a connu des exemples de ce genre, je ne dis pas seulement dans la vie publique, mais aussi dans la vie privée, même la plus obscure, laquelle se passe rarement sans être éclairée, un jour, une heure au moins, par l'une de ces prodigieuses illuminations? Et les miracles d'amitié, d'héroïsme, est-ce l'expérience, est-ce la temporisation qui les fait? N'est-ce pas plutôt l'affaire d'un instant suprême dans lequel tout est perdu ou gagné. « Les disciples ont douté l'instant d'après, » dites-vous? Preuve nouvelle que vous êtes ici dans la vérité, dans la réalité, dans l'histoire. Quoi de plus naturel que l'abattement après l'excès de l'enthousiasme? Ce sont là de ces traits que n'inventent ni la tradition poétique ni la mythologie. Ce sont bien là des hommes, non des mythes. Pour moi, je l'avoue, tel que le siècle m'a fait, je ne puis encore relire ce début de l'Évangile, sans entendre, comme les pêcheurs de Galilée, l'écho de cette voix bien réelle qui vous dit : « Lève-toi et marche, et cours au bout du monde; » tant il y a là d'enthousiasme avéré et senti! C'est là le *fiat lux* dans la genèse du christianisme; c'est le mouvement duquel s'engendrent tous les autres. Vous entendez à ce mot les disciples se lever, et pousser devant eux l'ancienne société, l'empire romain qui se dresse à son tour sur son siége, et qui suit l'impulsion, puis l'église, puis les conciles, puis la papauté, puis la réforme, et ce mouvement propagé de siècle en siècle, de génération en génération, arriver à la fin, et sans discontinuité, jusqu'à vous.

Autre exemple. Je le choisis parce qu'il fournit en soi un excellent abrégé de la manière accoutumée de l'auteur. C'est la scène de la tentation du Christ dans le désert. M. Strauss commence par montrer les difficultés, les invraisemblances, les fictions qui se rencontrent dans les évangélistes : un jeûne de quarante jours, l'apparition du démon sous une forme palpable, Jésus transporté d'abord sur le faîte du temple, puis sur une montagne d'où l'on découvre tous les royaumes, la légion des anges qui lui apportent du ciel sa nourriture. Il combat avec avantage les explications naturelles que l'on a jus-

qu'ici données de ces circonstances; il prouve que cette scène n'est ni une vision, ni un songe, ni une parabole. Surtout il n'a pas de peine à démontrer que Satan n'était point un pharisien déguisé et envoyé pour proposer à Jésus d'entrer dans une conspiration contre les Romains. Cette réfutation accomplie, il ouvre l'Ancien Testament. Il y trouve tous les traits de la scène racontée par le nouveau. Moïse, Élie, jeûnent dans le désert pendant quarante jours; Satan, pendant quarante années, y tente le peuple d'Israël. Ce nombre de quarante ainsi répété, cette tentation du peuple qui s'appelait aussi le fils de Dieu, enfin les anges qui préparent la nourriture d'Élisée, ne sont-ce pas là les traits principaux ou les modèles du récit calqué plus tard par la tradition chrétienne sur les livres de l'ancienne loi? Donc cette scène n'a en soi rien de réel et nul fond historique. Elle ne répond à aucun moment véritable de la vie de Jésus.

Cette analyse semble complète. Il y manque, à mon avis, une partie importante, qui est un examen plus profond de la vie intérieure du Christ. Jésus vient de recevoir le baptême. Il publie pour la première fois sa mission. Au moment d'achever de se révéler, il se recueille dans le désert. Qui peut savoir les angoisses, les combats, les ennemis intérieurs qui ont assailli dans la solitude ce nouveau Jacob, aux prises avec l'ange inconnu? Avant de déclarer la guerre à toute la nature visible, avant de jeter l'humanité dans l'avenir, comme un monde dans une orbite nouvelle, qui sait si le révélateur n'a pas hésité dans son cœur, si le passé tout entier ne s'est pas dressé devant lui comme une embûche, si l'univers muet, revêtu de sa splendeur empruntée, ne lui a pas dit par cent voix de se prosterner et de l'adorer, au lieu de le combattre; si ses pensées ne l'ont pas ravi sur leurs ailes, au faîte du temple et de la montagne sacrée; si de là il n'a pas vu à ses pieds, d'un côté les royaumes temporels, avec leurs peuples inclinés et soumis, de l'autre l'empire incommensurable des pensées avec l'éternelle passion et la croix au lieu du sceptre de Juda? Qui sait si, en ce moment, il n'a pas connu par avance la sueur de sang de Gethsamanné, et si, de ce faîte de douleurs, il ne s'est pas écrié déjà, à la vue de la terre soulevée contre lui : « Mon père! mon père! pourquoi m'as-tu abandonné? » Or, si le doute a pu approcher de lui, assurément ce fut là le noir Satan sur le trône des ténèbres. Cette histoire ne serait donc point aussi illusoire qu'on le prétend. Au contraire, elle toucherait à ce qu'il y a de plus intime, c'est-à-dire de plus réel, dans la vie de Jésus. Relevé de cet abattement mortel, la lumière intérieure reparaît pour lui. Les cieux se rouvrent. En ce

moment le Christ reprend la possession de lui-même jusqu'au Calvaire. Les légions des anges immaculés descendent dans son cœur. Ils achèvent de fortifier d'une nourriture céleste cet esprit lassé dans le combat. Dans tout cela, où est l'impossible? où est l'imitation? où est la fable? et comment se faire une idée de l'Évangile, si l'on n'y voit une continuelle transfiguration de l'histoire intérieure et des pensées du Christ? Je m'arrête ici, car ce point seul m'entraînerait trop loin.

D'autres fois l'auteur substitue à la simplicité des Écritures une abstraction qui me semble répugner étrangement à leur génie. Ainsi la rencontre de Jésus et de la Samaritaine auprès d'un puits le renvoie naturellement à celles d'Élieser et de Rebecca, de Jacob et de Rachel, de Moïse et de Séphora. Ces ressemblances, fortifiées, il est vrai, de plusieurs circonstances tirées du dialogue, le conduisent à sa conclusion ordinaire, que ce récit n'est rien autre chose qu'un mythe. Je le veux bien. Mais, ceci admis, la difficulté augmente. Cette courte narration, qui portait un tel cachet de simplicité, que va-t-elle devenir? Une formule de la philosophie de l'histoire. La Samaritaine au bord du puits est l'emblème d'un peuple impur qui a rompu l'alliance avec Jéhovah. Le dialogue tout entier n'est que la figure des relations des premiers chrétiens avec les Samaritains. Mais, comme l'auteur nie que ces relations aient jamais existé en effet, il ne nous reste plus que le symbole d'un symbole, la figure d'un rêve, l'ombre d'une ombre; ici le sol manque sous les pas. De bonne foi ces abstractions, rédigées en légendes, ne sont-elles pas tout le contraire de l'esprit des Évangiles? L'auteur est ici dans les théories modernes, dans la synthèse de Hegel. Il est dans le XIXe siècle; il n'est plus dans le premier.

Ailleurs, je regrette qu'après s'être enseveli dans la littérature des rabbins et du Talmud, il n'ait pas eu recours plus souvent aux voyages modernes qui peignent la vie de l'Orient. Je suis convaincu qu'il aurait trouvé, dans le spectacle des peuples du Levant, quelques traits qui auraient éclairé son sujet. Il eût fait plus; il eût tempéré par là sa tendance, évidemment trop constante, à tout réduire en abstractions. S'il eût un peu plus approché de ces rivages des apôtres, les scènes du lac de Galilée, le Christ endormi dans l'orage, les flots apaisés par ses paroles, ne lui eussent plus, j'imagine, paru seulement des fictions sans corps, imitations érudites du passage de la mer Rouge, ou figures de la vertu embarquée sur un océan orageux. A cet égard, quel que soit le mépris de la théologie et de la

philosophie envers toutes les observations qui ne sont pas recueillies d'un vieux livre, me sera-t-il permis de citer ici, entre mille, un de ces faits dont j'ai été le témoin? Il m'a trop donné à penser, lorsqu'il arriva, pour que je puisse facilement l'oublier. C'était à l'entrée de la nuit, sur les côtes de Malte. J'étais avec quatre matelots d'Ipsara, dans un canot sans voile et loin de tout refuge, car un peu auparavant on nous avait repoussés de l'île. La tempête était très forte, la nuit très noire; les rameurs, déconcertés, avaient quitté leurs rames; nous étions près de sombrer. En ce moment de détresse, le capitaine, qui tenait l'aviron, se leva subitement. C'était un des plus hardis compagnons de Canaris. Inspiré par le danger, il souffla mystérieusement sur les eaux et s'écria en montrant du doigt les vagues refoulées : *Enfans, voyez, voyez les démons qui s'envolent!* Les rameurs regardèrent avec stupéfaction autour d'eux; puis ils recommencèrent à lutter contre le vent. Un peu après, le vaisseau que nous poursuivions se fit voir près de nous dans les ténèbres, comme une apparition. Nous étions sauvés. N'est-il pas évident que, du fond d'une bibliothèque, rien ne serait plus facile que de convertir ce récit en un mythe emprunté aux Actes des apôtres? Le lieu de la scène est le même que celui du naufrage de saint Paul. Les démons qui s'envolent appartiennent à la mythologie des pharisiens, qui eux-mêmes l'ont empruntée à la religion des mages. Il est impossible que le principe du mal ait apparu sous une forme personnelle. Les démons ont-ils des ailes? Habitent-ils dans les mers? Que de questions insolubles par la raison! Il est bien plus facile d'admettre que le tout a été instinctivement imité du récit de saint Luc. D'autre part, il est probable que les rameurs, en arrivant chez eux, auront raconté qu'ils ont vu des démons marins aux ailes couleur des flots. Lequel croire du philosophe ou de l'homme du peuple? Et la science toute seule toucherait-elle de si près à l'ignorance? Cela pourrait bien être.

Sans entrer dans plus de détails, combien de questions me resteraient encore à examiner : si l'époque du Christ était propre à l'invention d'une mythologie? en quoi la science d'Alexandrie pouvait contrôler les imaginations de Jérusalem; ce qui conduirait à l'examen de l'esprit de critique dans le monde romain? si trente ans ont dû suffire à l'établissement d'une tradition toute fabuleuse; si le ton des évangiles apocryphes n'est pas fort distinct de celui des livres canoniques; si les *Actes des apôtres*, tenus pour avérés (1), ne présentent pas des récits

(1) Ils ne le sont plus. Le professeur de théologie Bauer vient d'y appliquer le système des mythes. Ainsi, on peut dire qu'aujourd'hui les Épîtres de saint Paul aux Corinthiens et aux

analogues à ceux des évangélistes; si les paraboles dans les monumens primitifs ne sont pas expressément séparés du récit, et si par conséquent la démarcation de l'histoire et de l'allégorie n'a pas été observée par les écrivains eux-mêmes? La préface de l'Évangile selon saint Luc, si raisonnée, si méthodique, si philosophique, est-ce bien là l'introduction d'un recueil de mythes? Les épîtres de saint Paul ne portent-elles pas une telle empreinte de réalité que ce témoignage rejaillit sur l'époque précédente? et cet homme, si semblable à nous, si voisin de nous que nous le touchons de nos mains, ne plaide-t-il pas pour la vérité, pour l'intégrité historique des personnages que nous n'atteignons que par son intermédiaire? Voilà autant de points qu'il faudrait examiner de près. A l'égard de la comparaison des évangiles et des poèmes d'origine populaire, je l'accepte, et je dis : Charlemagne a été transfiguré par les imaginations du moyen-âge; mais sous la fable était cachée l'histoire; sous la fiction des douze paladins il y a l'auteur des Capitulaires, le conquérant des Saxons, le législateur et le guerrier. Comment, sous la tradition des apôtres, n'y aurait-il qu'une ombre? Il me suffira aujourd'hui de livrer ces questions aux réflexions des lecteurs qui m'auront suivi jusqu'ici.

Ce qui ne peut manquer de frapper ceux qui entreront plus avant dans cet examen, c'est qu'au point de vue de l'auteur (1) le christianisme serait un effet sans cause. Comment cette figure dépouillée du Christ, ombre dont il ne reste aucun vestige appréciable, larve errante dans la tradition, aurait-elle dominé tous les temps qui ont suivi? Je vois l'univers moral ébranlé, mais le premier moteur m'échappe. Si, dans le Nouveau Testament, il n'y a point de spontanéité, d'où est sortie la vie? Le monde civil serait-il né d'un plagiat? Si la nouvelle loi n'est rien autre chose que la reproduction de l'ancienne, si l'esprit de création n'a éclaté nulle part, si le miracle du renouvellement du monde ne s'est point accompli, que faisons-nous ici et que ne sommes-nous dans les murailles de l'ancienne cité? Ce qui démontre, en effet, la grandeur personnelle du Christ, ce n'est pas tant l'Évangile que le mouvement et l'esprit des temps qui lui ont succédé. Je ne saurais rien des Écritures, et le nom même de Jésus serait effacé

Romains sont les seuls monumens du christianisme primitif qui aient été laissés intacts par la critique.

(1) Je me sers, en général, de la première édition du livre du docteur Strauss. Dans la dernière, il a fait quelques concessions. Je m'attache ici au système en lui-même, plutôt qu'à suivre les fluctuations de l'auteur.

de la terre, qu'il me faudrait toujours supposer quelque part une impulsion toute-puissante vers le temps des empereurs romains. Lorsque M. Strauss dit à cet égard : « Nous regardons l'invention de l'horloge marine et des vaisseaux à vapeur comme au-dessus de la guérison de quelques malades de Galilée, » il est visible qu'il est la dupe de son propre raisonnement; car enfin il sait bien, comme moi, que le miracle du christianisme n'est pas dans cette guérison, mais bien plutôt dans le prodige de l'humanité étendue sur son grabat, puis guérie du mal de l'esclavage, de la lèpre des castes, de l'aveuglement de la sensualité païenne, et qui, subitement, se lève et marche loin du seuil du vieux monde. Il sait bien que le prodige n'est pas tout entier dans l'eau changée en vin aux noces de Cana, mais plutôt dans le changement du monde par une seule pensée, dans la transfiguration soudaine de l'ancienne loi, dans le dépouillement du vieil homme, dans l'empire des Césars frappé de stupeur comme les soldats du sépulcre, dans les barbares dominés par le dogme qu'ils ont vaincu, dans la réforme qui le discute, dans la philosophie qui le nie, dans la révolution française qui croit le tuer et ne sert qu'à le réaliser. Voilà les miracles qu'il fallait comparer à ceux de l'astrolabe et de l'aiguille aimantée.

Quoi ! cette incomparable originalité du Christ ne serait rien qu'une perpétuelle imitation du passé, et le personnage le plus neuf de l'histoire aurait été perpétuellement occupé à se former, ou, comme quelques personnes le disent aujourd'hui, à se poser d'après les figures des anciens prophètes ! On a beau objecter que les évangélistes se contredisent fréquemment les uns les autres, il faut avouer, à la fin, que ces contradictions ne portent que sur des circonstances accessoires, et que ces mêmes écrivains s'accordent en tout sur le caractère même de Jésus-Christ. Je sais bien un moyen sans réplique pour prouver que cette figure n'est qu'une invention incohérente de l'esprit de l'homme. Il consisterait à montrer que celui qui est chaste et humble de cœur selon saint Jean, est impudique et colère selon saint Luc; que ses promesses, qui sont spirituelles selon saint Matthieu, sont temporelles selon saint Marc. Mais c'est là ce que l'on n'a point encore tenté de faire, et l'unité de cette vie est la seule chose que l'on n'ait pas disputée. Sans nous arrêter à cette observation, accepterons-nous, pour tout expliquer, la tradition populaire, c'est-à-dire le mélange le plus confus que l'histoire ait jamais laissé paraître, un chaos d'Hébreux, de Grecs, de Syriens, d'Égyptiens, de Romains, de grammairiens d'Alexandrie, de scribes de Jérusalem, d'Esséniens, de

Sadducéens, de thérapeutes, d'adorateurs de Jéhovah, de Mithra, de Sérapis? Dirons-nous que cette vague multitude, oubliant les différences d'origines, de croyances, d'institutions, s'est soudainement réunie en un seul esprit, pour inventer le même idéal, pour créer de rien et rendre palpable à tout le genre humain le caractère qui tranche le mieux avec tout le passé, et dans lequel on découvre l'unité la plus manifeste? On avouera au moins que voilà le plus étrange miracle dont jamais on ait entendu parler, et que l'eau changée en vin n'est rien auprès de celui-là! Cette première difficulté en entraîne une seconde; car, loin que la plèbe de la Palestine ait elle-même inventé l'idéal du Christ, quelle peine ces intelligences endurcies n'avaient-elles pas à comprendre le nouvel enseignement? Ce qui demeure de la lecture de l'Évangile, si on la fait sans système conçu par avance, sans raffinemens, sans subtilité, n'est-ce pas que la foule et les disciples eux-mêmes sont toujours disposés à saisir les paroles du Christ dans le sens de l'ancienne loi, c'est-à-dire dans le sens matériel? N'y a-t-il pas une contradiction perpétuelle entre le règne tout spirituel annoncé par le maître, et le règne temporel attendu par le peuple? La plupart des paraboles ne finissent-elles pas par ces mots ou d'autres équivalens : « A la vérité, il parlait ainsi, mais eux ne l'entendaient pas? » Preuve manifeste, preuve irréfragable que l'initiative, l'enseignement, c'est-à-dire l'idéal, ne venaient pas de la foule, mais qu'ils appartenaient à la personne, à l'autorité du maître, et que la révolution religieuse, avant d'être acceptée par le plus grand nombre, a été conçue et imposée par un législateur suprême.

Si quelque chose distingue le christianisme des religions qui l'ont précédé, c'est qu'il est l'apothéose non plus de la nature en général, mais de la personnalité même. Voilà son caractère dans son commencement et dans sa fin, dans ses monumens et dans ses dogmes. Comment ce caractère manquerait-il à son histoire? S'il n'eût dominé exclusivement dans l'institution nouvelle, celle-ci n'eût été qu'une secte de la grande mythologie de l'antiquité. Au contraire, le genre humain l'en a profondément distinguée, parce qu'elle s'est en effet établie sur un fondement nouveau. Le règne intérieur d'une ame qui se trouve plus grande que l'univers visible, voilà le miracle permanent de l'Évangile. Or, ce prodige n'est pas une illusion, ni une allégorie, c'est une réalité. De la même manière que, dans le paganisme, la nature palpable, la mer, la nuit primitive, le chaos sans rive, ont servi de base véritable aux inventions des peuples, de même ici l'ame infinie du Christ a servi de fondemens à toute la théo-

gonie chrétienne ; car, qu'est-ce que l'Évangile, sinon la révélation du monde intérieur ?

En cet endroit, je rencontre un étrange raisonnement. On dit : Le premier terme d'une série ne peut être plus grand que celui qui la termine, ce serait là un effet contraire à la loi de tout développement ; d'où l'on infère que Jésus, étant le premier dans la progression des idées chrétiennes, a dû nécessairement rester au-dessous de la pensée et des types des générations suivantes. De cette proposition, il résulterait également que Jésus céderait la place à saint Paul, saint Paul à saint Augustin, saint Augustin à Grégoire VII, Grégoire VII à Luther; et sur ce terrain mobile, chacun se détruisant l'un l'autre, et n'y ayant plus rien de fixe dans la conception du saint, du juste, du beau, du vrai, qui sait si nous ne nous trouverions pas, en définitive, être le terme ascendant de cette échelle de sainteté? Car nous aussi nous sommes à l'extrémité d'une série. On prouverait tout aussi bien par là qu'entre Homère et Virgile c'est le second qui fut le maître. Mais depuis quand l'inspiration de la beauté, de la justice, de la vérité, est-elle une progression arithmétique ou géométrique? On voit qu'il ne s'agit plus du Christ seul, mais bien du principe même de toute personnalité, et que cela va à nier la vie même. Pour moi, je reste persuadé que la personne du Christ fait tellement partie de l'édifice de l'histoire depuis dix-huit cents ans, que, si vous la retranchez, toute autre doit être niée par la même raison et au même titre; et, sans se déconcerter aucunement, il faut admettre comme conséquence inévitable une humanité sans peuples, ou plutôt des peuples sans individus; générations d'idées sans formes, qui meurent, renaissent pour mourir encore au pied de l'invisible croix, où reste éternellement suspendu le Christ impersonnel du panthéisme.

L'auteur exprime d'ailleurs cette conclusion aussi nettement qu'on peut le désirer, lorsqu'il résume sa doctrine dans cette sorte de litanie métaphysique : « Le Christ, dit-il, n'est pas un individu, mais une idée, ou plutôt un genre, à savoir l'humanité. Le genre humain, voilà le dieu fait homme; voilà l'enfant de la vierge visible et du père invisible, c'est-à-dire de la matière et de l'esprit; voilà le sauveur, le rédempteur, l'impeccable; voilà celui qui meurt, qui ressuscite, qui monte au ciel. En croyant à ce Christ, à sa mort, à sa résurrection, l'homme se justifie devant Dieu. » Je cite ces paroles non-seulement parce qu'elles résument tout le système de l'auteur, mais aussi parce qu'elles sont l'expression la plus claire de cette apothéose du

genre humain à laquelle nous avons tous plus ou moins concouru depuis quelques années.

Dépouiller l'individu pour enrichir l'espèce, diminuer l'homme pour accroître l'humanité, voilà la pente. On met sur le compte de tous ce que l'on n'oserait dire de soi. L'amour-propre est en même temps abattu et déifié. Cette idée a une certaine grandeur titanique qui nous enchante tous. Cette grandeur est-elle réelle, et ne nous abusons-nous pas étrangement les uns les autres? Voilà la question. Si l'individu ne peut pas lui-même être le juste, le saint par excellence, s'il n'est pas *un même esprit avec Dieu*, s'il est incapable de s'élever au suprême idéal de la vertu, de la beauté, de la liberté, de l'amour, qu'est-ce à dire? Et comment ces attributs deviendront-ils ceux de l'espèce? Dites-moi combien il faut d'hommes pour faire l'humanité? Deux, trois individus atteindront-ils cet idéal? Si ceux-là ne suffisent pas, trois mille, trois cent mille, trois millions, qu'importe le nombre, y réussiront-ils davantage? Entassons tant que nous le voudrons ces unités vides, le résultat sera-t-il moins vide qu'elles? Ne voyons-nous pas que nous faisons là un travail insensé; que si la personne humaine n'est qu'un néant aliéné de Dieu, comme nous le décidons, les peuples aussi de leur côté ne sont que des collections de néant, et qu'en ajoutant les nations aux nations, les empires aux empires, quelque beaux noms que nous leur donnions, Inde, Assyrie, Grèce, Rome, empires d'Alexandre, de Charlemagne, de Napoléon, nous avons beau multiplier les zéros, nous n'enfantons que le rien, et que, toujours prétendant à l'infini, nous ne faisons en réalité qu'embrasser dans l'humanité un plus parfait néant, puisqu'il est le composé de tous ces néants ensemble? Si cela est vrai, il en résulte que toute vie, toute grandeur, comme toute misère, relèvent de l'individu. Supposé donc que nous voulions nous exalter avec tout le genre humain, il ne faut pas renier la dignité de la personne; tout le génie même du christianisme est de l'avoir consacrée d'une manière absolue; car, si la vie du Dieu fait homme a un sens compréhensible pour tous, irrécusable pour tous, c'est qu'elle montre que dans l'intérieur de chaque conscience habite l'infini, aussi bien que dans l'ame du genre humain, et que la pensée de chaque homme peut se répandre et se dilater jusqu'à embrasser et pénétrer tout l'univers moral.

Au reste, je me persuade qu'un homme qui n'aurait étudié d'autre livre de théologie moderne que celui de M. Strauss serait bien étonné

de l'entendre conclure de tout ce qui précède, qu'après tout, son livre ne viole en rien la croyance de l'église chrétienne; que plutôt il la confirme; que tout ce qu'il a détruit par la critique, il va le rétablir *dogmatiquement;* que la naissance du Dieu fait homme, ses miracles, sa résurrection, son ascension, ne laissent pas d'être d'éternelles et irréfutables vérités; qu'il rentre ainsi dans l'orthodoxie par une voie qu'il appelle, il est vrai, *détournée.* Mais c'est une des maximes des casuistes modernes, qu'il n'est point nécessaire de savoir si l'Évangile repose sur une vérité historique. La philosophie considère le christianisme en lui-même comme une abstraction. Si elle juge ses dogmes raisonnables, elle déclare qu'il a en soi la réalité éternelle, auprès de laquelle toute autre n'est qu'une ombre; d'où il suit qu'il ne faut plus s'inquiéter de son origine dans le temps. Dès ce moment, la foi est abritée dans la métaphysique comme dans l'arche d'alliance. Le tabernacle se referme; toutes les objections tombent. C'est ce que l'on appelle *le procédé de la théologie spéculative.*

Spinosa fournit encore ici le remède après avoir fait la blessure. Ce moyen est contenu dans les paroles suivantes de l'une de ses lettres : « Pour vous ouvrir entièrement mon esprit, je vous dirai qu'il n'est point indispensable pour le salut de croire au Christ selon la chair, mais bien à ce fils éternel de Dieu, c'est-à-dire à l'éternelle sagesse qui se manifeste en toutes choses, principalement dans l'esprit de l'homme, mais plus encore qu'en tout le reste, en Jésus-Christ. » Dans cette métaphysique est caché l'abîme où se recèle la théologie allemande, toutes les fois qu'elle veut se dérober à ses propres conséquences. C'est le nuage où se retire, au milieu de la mêlée, le dieu poursuivi par Ajax.

Du mélange de la métaphysique et de la théologie s'est formée, en Allemagne, une langue savante qui n'a aucun analogue dans les peuples modernes. Pour trouver un idiome semblable, il faut remonter aux scolastiques ou aux alexandrins. La parole couvre la pensée de l'écrivain comme le bois sacré enveloppait la demeure de l'oracle. Au sein de ces magnifiques ténèbres, séparés du monde et de la nature entière, sans témoins, sans écho, l'audace des théologiens s'accroît de leur isolement. Cachés dans cette enceinte, ils s'excitent les uns les autres à des hardiesses de pensées que difficilement ils se permettraient au grand jour. Voilà un des avantages du mystère. Voyons-en les inconvéniens. J'en aperçois deux principaux. D'abord, tout est mis en question dans le sanctuaire, quand tout paraît en sûreté au dehors; par où l'on voit que le résultat de cette

situation prolongée serait d'établir une double doctrine, l'une secrète, l'autre publique; celle-là pour le prêtre, celle-ci pour le peuple; distinction qui répugne à une époque où le secret est impossible, où, les castes disparaissant, le sacerdoce véritable tend de plus en plus à se confondre avec le genre humain lui-même, et l'église avec l'état. En second lieu, au moyen de l'étrange logomachie dans laquelle on se déguise, il arrive presque nécessairement qu'après le combat personne ne sait plus sur quel terrain il demeure, s'il est dans la croyance ou dans le doute; les questions se compliquent à l'infini, sans se résoudre jamais. Dans cette obscurité pleine d'embûches naissent ce que Bacon appelait la philosophie fantasque et la foi hérétique. Chacun s'enveloppe d'une formule, comme les acteurs antiques se couvraient d'un masque monstrueux. Mais l'affaire est ici trop sérieuse pour que personne puisse rester en ces termes. Qui a gagné, qui a perdu à ce terrible jeu où il va de tout? Est-ce la philosophie? est-ce la religion? Il serait bien temps d'en être clairement informé.

En général, je crois sentir que les rapports de la religion et de la philosophie, changés, intervertis par les temps, ont été de trois sortes. D'abord la première a dominé la seconde et l'a traitée en vassale; c'est par là que toute foi commence. Les pères de l'église s'emparaient des théories de Platon comme du domaine naturel de la révélation; ils les convertissaient en hymnes, en litanies, en légendes, en symboles canoniques. A véritablement parler, il y avait alors au sein du christianisme un dogme et point de philosophie. Un peu après, la foi et le raisonnement parurent mêlés et indissolublement confondus dans la scolastique. Ce fut là le court moment où ils s'accordèrent l'un l'autre, quoique déjà cette paix fût plus apparente que réelle. Plus tard, la philosophie, sortie de son berceau vers le temps de Descartes et de Mallebranche, commença involontairement à mordre sa nourrice. Dans le siècle suivant, c'est-à-dire dans le XVIIIe, la lutte fut acharnée; l'alliance parut pour jamais rompue. De nos jours, la philosophie tout-à-fait victorieuse fait la magnanime : elle comprend, elle admet, elle relève, elle réhabilite la foi. Au commencement, c'était la religion qui transformait la philosophie; de nos jours, c'est la philosophie qui transforme la religion. Par ce peu de mots, il est facile de voir quel chemin on a fait.

Ces réflexions suffisent aussi pour expliquer d'où naît le fond de quiétude que j'ai remarqué plus haut dans le scepticisme des Allemands. Ils n'entrent point sans guides dans ce labyrinthe, comme la philosophie du dernier siècle. Au sein même du doute, ils conservent

un simulacre de tradition qui suffit pour les sauver du vertige. C'est ce qu'ils appellent garder l'idée en sacrifiant la lettre. Tout impalpable qu'il est, ce fil imaginaire les empêche de se croire entièrement égarés; et, bien que leur critique soit souvent plus meurtrière et plus hardie que celle de Voltaire, ils ne laissent pas de dire comme Polyeucte : « Je suis chrétien! » L'accord de la science et de la croyance est le premier problème que se posent toutes les écoles; chacune estime l'avoir résolu à la satisfaction générale. Seulement, de transformations en transformations, il arrive souvent que l'institution chrétienne devient précisément *ce qui n'a plus de nom dans aucune langue*. Qui ne voit, par exemple, combien complaisantes sont les formules de l'absolu? Est-il un culte, une idole, auxquels on ne puisse les appliquer sans effort, et se peut-il que, sur une aussi faible apparence, des esprits se croient véritablement échappés au naufrage?

Je vois tous les jours des hommes qui, ayant commencé par rejeter la Genèse, ont été conduits plus tard à rejeter les prophètes, puis les apôtres avec les évangélistes, puis les saints pères, puis les conciles, puis l'église, puis la suite entière de l'histoire sacrée, si bien qu'à la fin toute leur tradition s'est bornée à eux-mêmes. Mais, dans ce dénuement, ils n'ont point perdu leur assurance; ils ont rencontré dans une école de métaphysique un certain nombre de formules faciles à retenir, telles que : le non-moi se révèle dans le moi, l'infini dans le fini; ils murmurent éternellement en eux-mêmes ces formules sacrées; et la vertu occulte en est, en effet, si grande, qu'ils sont sincèrement convaincus, non pas seulement qu'ils sont les plus religieux de la terre, mais qu'ils sont les plus orthodoxes de la chrétienté. Non contens de le penser en secret, ils le publient hautement à la face du genre humain; et bien plus, ils composent dans cet esprit des homélies, des instructions dogmatiques, de pieux mandemens pour l'édification des néophytes. De tout ce que j'ai vu jusqu'ici, rien ne m'a causé d'abord un plus grand étonnement. Il y a aussi des somnambules qui bercent sur leur sein des pierres du cimetière, pensant que c'est là leur enfant endormi!

Au milieu du silence des écoles stupéfaites, il est assurément facile de s'écrier : « Le scepticisme et le dogme, le raisonnement et la foi, vivront à l'avenir dans une paix profonde. Leur discorde n'était qu'un malentendu qui a duré quatre mille ans; depuis hier, la paix est faite, et notre petit système en est l'éternel garant. » L'affaire est un peu plus malaisée dans la pratique. Si l'on veut dire, en effet, que dans la tradition il est des parties qu'aucun pyrrhonisme ne

pourra renverser, qu'il est des parties qu'aucune autorité ne saura sauver, chacun l'avoue hautement. Mais qui marquera ces limites? qui distinguera la portion périssable de l'immortelle? qui tracera sur la carte de l'intelligence ces frontières nouvelles de la foi et de la raison? Sera-ce l'une? sera-ce l'autre? Voilà le débat qui commence.

Je n'ignore pas qu'aujourd'hui la philosophie se réconcilie solennellement avec le christianisme, en ce sens qu'elle veut l'absorber dans son sein, le convertir en sa propre substance, ou plutôt l'envahir comme une partie légitime de son empire. Elle ne le nie plus, elle ne le combat plus; elle fait pis, elle le protége; elle s'empare de chacun de ses dogmes pour en faire un théorème. Mais véritablement qui sera la dupe de l'embûche? Si le christianisme consent à se laisser transformer, changer, manier, agrandir, atténuer comme une argile ductile, au gré de la spéculation, nul doute que l'alliance puisse durer. La philosophie n'a qu'à gagner à ce traité de paix. Hier elle prenait la terre par le droit du plus fort; aujourd'hui, elle s'attribue le ciel, *parce que je m'appelle lion*, *quia nominor leo*.

La métaphysique de Hegel, de plus en plus maîtresse du siècle, est celle qui s'est aussi le plus vantée de cette conformité absolue de doctrine avec la religion positive. A la croire, elle n'était rien que le catéchisme transfiguré, l'identité même de la science et de la révélation évangélique, ou plutôt la bible de l'absolu. Comme elle se donnait pour le dernier mot de la raison, il était naturel qu'elle regardât le christianisme comme la dernière expression de la foi. Après des explications si franches, si claires, si satisfaisantes, qu'a-t-on trouvé en allant au fond de cette orthodoxie? Une tradition sans évangile, un dogme sans immortalité, un christianisme sans Christ. Est-ce bien là ce qu'attendait l'église?

Un jour aussi, dit la légende, on vit un pieux scolastique frapper à la porte d'un couvent des Ardennes; il portait la barbe touffue d'un anachorète. A sa ceinture pendait la Somme de saint Thomas d'Aquin, qu'il murmurait chemin faisant. « Ouvrez, dit-il, j'arrive du désert. » Les portes s'ouvrent, on s'empresse autour de lui. Mais sous le froc, qui vit-on paraître? L'éternel tentateur qui débuta par dire : « Et moi aussi, mes frères, je suis logicien. »

En cherchant l'identité de la science et de la croyance, la philosophie de notre temps s'est posé une question qui ne peut être résolue que par une perpétuelle approximation, jamais dans la réalité. C'est ce que les mathématiciens appellent une incommensurable, avec cette différence qu'ici la moindre fraction qu'on néglige est un monde.

Dans le vrai, ni la philosophie, ni la religion, ne s'absorberont l'une l'autre. Elles s'alimentent mutuellement; elles renaissent éternellement l'une de l'autre, sans jamais pouvoir ni se convertir l'une dans l'autre, ni se superposer comme des identités. Si l'homme n'avait pour lui que le raisonnement, il tomberait, de négation en négation, dans le dernier cercle du néant. Si l'homme n'avait que la foi, il serait emporté sans retour, par-delà toute réalité, aux plus extrêmes limites de l'infini. Mais du conflit de ces deux forces opposées se compose le mouvement régulier de l'humanité, comme des deux forces qui se disputent chaque étoile se compose l'orbite qu'elle parcourt dans ses révolutions annuelles. Si cette guerre apparente venait à cesser, tout ordre, comme tout mouvement, serait détruit; d'où il faut induire que ni ceux qui veulent tout ramener au raisonnement, ni ceux qui veulent tout ramener à la foi, ne possèdent la vérité.

Pour que la paix fût solidement établie entre l'une et l'autre, que faudrait-il? Deux choses: que la philosophie, dans un moment donné, absorbant chacun des principes de la religion positive, n'en renfermât pas d'autres. Or, c'est ce que le monde n'a point encore trouvé; et quoique l'homme tende, par une approximation éternelle, vers cette unité, elle ne sera pourtant atteinte que par-delà toute progression, je veux dire en Dieu même. Chez les anciens, le système des alexandrins renfermait, il est vrai, en substance les doctrines du sacerdoce païen, et la métaphysique, s'infatuant de l'orthodoxie des temps passés, la réhabilita sous le nom d'Orphée. Mais ce paganisme prétendu touchait déjà par mille points à l'Évangile; saint Jean y puisa sans scrupule. Plotin, Proclus, Platon avant eux, dépassaient de tous côtés l'horizon des croyances établies, et l'Aréopage le fit assez voir à leur maître Socrate. De même, aujourd'hui, la philosophie possède ou croit posséder en héritage ce qu'il y a de permanent dans l'institution du christianisme. Au lieu d'Orphée, elle réhabilite le moyen-âge avec la scolastique; ce qui ne l'empêche pas de s'ouvrir, en même temps, à des idées qui contredisent, non pas seulement la lettre et l'histoire, mais le génie même de la religion chrétienne.

Si l'on insiste pour savoir en quoi consiste cette mésintelligence, je dirai clairement que le panthéisme (1) tente aujourd'hui de se substituer en Allemagne à l'esprit de l'Évangile, et que c'est à cela

(1) Je lis dans un journal allemand : « Les Français tombent dans le panthéisme, auquel nous avons prudemment échappé par une adroite dialectique. » N'est-ce pas là voir la paille dans l'œil de son voisin, et ne pas voir dans le sien la poutre de cent coudées?

que se réduit tout le débat. Jusqu'à quel point l'institution chrétienne est-elle assez souple pour que cette seconde réformation puisse s'achever sans rupture? Le Dieu tout personnel du crucifix peut-il devenir le Dieu-Substance, sans que les peuples s'aperçoivent de ce changement, tant les gradations seront menagées et insensibles? Tout est contenu dans ces paroles. Le Christ, sur le calvaire de la théologie moderne, endure aujourd'hui une passion plus cruelle que la passion du Golgotha. Ni les pharisiens, ni les scribes de Jérusalèm, ne lui ont présenté une boisson plus amère que celle que lui versent abondamment les docteurs de nos jours. Chacun l'attire à soi par la violence; chacun veut le receler dans son système comme dans un sépulcre blanchi. Quelle transfiguration va-t-il subir? Le Dieu de Jacob et de saint Paul deviendra-t-il le Dieu de Parménide, de Descartes et de son disciple Spinosa? Nous vivons tous à notre insu dans l'attente de cette grande, de cette unique affaire.

Ceux qui veulent extirper le principe du christianisme, n'y réussiront pas, car il a fondé la grandeur et l'indépendance de la personne. Ceux qui veulent rejeter la philosophie n'y parviendront pas, car elle a révélé les lois nécessaires du genre humain. L'individu et la société, l'homme et l'humanité, ces deux puissances, pour la première fois également développées, également agrandies, sont partout en présence, dans la théologie, dans la philosophie, comme dans la politique; qui saura les accorder? Il n'est pas rare de trouver des gens qui demandent sur toutes ces choses une solution prompte et définitive. Je n'en connais qu'une seule de ce genre, et qui encore n'est qu'une transformation de la question; c'est la mort. Que si, au contraire, vous voulez demeurer dans la vie, il faut consentir à demeurer avec nous dans la poursuite de l'éternel problème.

Il en est qui estiment que tout le mal est contenu dans l'école de M. Hegel ou dans le livre du docteur Strauss. Si ces deux noms étaient effacés, la paix rentrerait dans le monde. Ils ne voient pas ce que j'ai cherché à établir plus haut, qu'ils ont eux-mêmes concouru à l'œuvre qu'ils renient, et que, pour renverser seulement l'école de Hegel, il faut détruire du même coup Descartes, puis la réforme, puis les scolastiques et les alexandrins, et ne pas même laisser subsister Aristote. Dans cette terreur panique, où s'arrêter? Pour sauver le présent, allons-nous destituer tout le passé?

D'autres avertissent nettement, loyalement (1), que d'un côté est

(1) Une partie de l'école de Hegel. Les travaux par lesquels MM. Reynaud et Leroux trans-

la tradition, de l'autre leur système, et qu'entre eux et le Christ il faut choisir. Mais ceux qui parlent si clairement sont les plus braves, et un petit nombre les suit sans terreur, car le monde n'est pas si hardi qu'il se vante de l'être. Il n'aime pas à brûler ses vaisseaux ni à braver l'abîme d'une vue si assurée; il y veut plus de détours et de manége; puis, le droit d'être leurré, trompé, abusé, lui semble la marque des puissans. Il n'est pas près de s'en départir.

Enfin, quelques-uns ont trouvé, chez nous, une dernière issue. Ils ont conseillé à tous les cultes, à toutes les idées, catholicisme, protestantisme, matérialisme, spiritualisme, de vivre chacun en paix à côté l'un de l'autre. Chacun reconnaîtrait les droits et la liberté individuelle de son voisin, comme dans un état constitutionnel sagement pondéré. On se défendrait de toute ambition, de tout empiétement, de tout mouvement hors de ses foyers. La foi et le doute, se respectant profondément l'un l'autre, s'assureraient par une sainte alliance contre tout projet d'usurpation. Cet accord est sans doute fort louable, il est fâcheux que ce soit la sagesse des morts.

Si l'homme, en effet, avait perdu l'espoir d'influer sur l'intelligence de l'homme; si, rompant toute société de pensée, nous étions arrivés à ce point de nous être fait à chacun de nous un cœur de pierre, où rien ne pourrait pénétrer du cœur d'autrui; si, gonflés de nous-mêmes, nous nous étions chacun bâti par avance notre petit système, avec la ferme volonté d'y passer l'éternité, sans y rien laisser s'insinuer des idées, des sentimens, des doctrines, des affections de nos frères, ce ne seraient pas seulement la religion et la philosophie qui seraient dans le sépulcre, mais bien l'ame humaine affamée et murée dans la tour d'Ugolin. Loin de nous cette pacification du tombeau! nous aimons mieux la guerre. Au lieu de nous atténuer les uns par les autres, il s'agit donc plutôt de nous attirer les uns vers les autres, de penser, de lutter, d'être en commun, c'est-à-dire d'être le plus possible. La réforme fait parler d'elle. Que le catholicisme, à son tour, ne se tienne pas dans le silence. Lorsque tant d'ennemis, tant de sectes contraires, surgissent autour de lui, ce n'est pas le moment du silence, mais celui du combat. Les barbares affluent de tous les côtés de l'horizon, avec des dieux étranges; ils sont près d'investir la Rome sacerdotale. Comme autrefois Léon au-devant d'Attila, il est temps que la papauté sorte vêtue de sa pourpre, et renvoie d'un geste, si elle le peut, cette nuée de destructeurs, jusque dans le dé-

forment chez nous la tradition du XVIIIe siècle, sont de ceux qui devraient le plus attirer l'attention de cette école.

sert moral où ils font leur demeure. Quant à la philosophie, il ne sert de rien qu'elle nous dissimule, sous une fausse quiétude, le péril des questions; à la fin le rideau se déchire, et l'on se trouve sans défense dans le désespoir. Au contraire, de la collision des écoles et des cultes opposés jaillit l'éclair de bon augure. Que chacun donc plaide sans se lasser pour sa foi! L'humanité est le juge dans l'aréopage, et peu à peu le Dieu de tous apparaît sur l'autel inconnu.

Ne voyons-nous pas qu'un instinct naturel pousse les peuples douteurs à se rapprocher non pas seulement par la communication des corps, mais par la lutte et l'étreinte des esprits? Quand l'aigle des Alpes quitte ses petits pour aller chercher au loin leur nourriture, ceux-ci, au lieu de se tenir séparés, se réchauffent mutuellement de leur duvet, et, luttant entre eux, ils se raniment jusqu'à ce qu'ils reçoivent leur pâture. Ainsi, les peuples, aujourd'hui privés de Dieu, s'efforcent de se pénétrer, de se connaître, de se réchauffer intimement les uns les autres; ils sentent qu'en l'absence du père commun, s'ils restaient divisés, le froid arriverait jusqu'à l'ame; et c'est leur cœur même qui périrait, et l'Éternel, en reparaissant au milieu d'eux, ne pourrait pas ranimer ces morts sous son aile.

L'humanité, il est vrai, pourrait bien trancher toutes ces difficultés en s'adorant elle-même. Assez de gens l'y convient, et chaque jour elle y incline davantage. Placé au plus haut degré de l'échelle des êtres terrestres, comme sur un trône inaccessible, le genre humain, ce prétendu roi de la nature, est à son tour, comme Saül, saisi de vertige. Toutes les créatures visibles lui forment son cortége; ce qui n'est pas son courtisan est son esclave. Dans cette perpétuelle ivresse, comment ne s'écrierait-il pas : Je sens que je deviens Dieu! Il le dit, en effet, par mille bouches dorées. Mais, malgré tout ce concert, ses titres sont encore en litige, et, pour moi, j'hésite à courber les genoux devant lui; car, enfin, il fut un temps où l'homme manquait au monde; et le monde, sans s'apercevoir de ce dénuement, poursuivait tranquillement sa carrière. Si c'est par droit d'ancienneté que l'homme se croit l'Éternel, le roseau est ici depuis plus long-temps que lui. Si c'est par le nombre, le sable de la mer a là-dessus l'avantage; si c'est par droit de possession, le ver de terre lui conteste l'empire. Si c'est par le droit du plus fort, l'heure présente lui appartient en effet; mais, comme il a détrôné, par son avénement, le roseau, le reptile, et je ne sais combien d'autres monarques qui, avant lui, ont régné légitimement et en maîtres absolus sur ce globe, qui m'assurera que le sceptre ne lui sera pas enlevé à son tour, par une

de ces révolutions de palais dont l'univers a déjà fourni tant d'exemples? Reste donc la pensée seulement pour s'en glorifier? Je l'avoue. Or, qui me répondra que nul, dans un coin égaré de l'infini, ne la possède plus que lui, ni à de meilleures marques? Ainsi je vis, et j'attends pour l'adorer que le succès l'absolve, et que la mort, décidant tout, le confonde ou le couronne à mes yeux.

Si, parmi mes lecteurs, il en est qui, dans ce spectacle des agitations religieuses de leur temps, ne voient qu'une image de ruines; surtout s'il en est auxquels les pages précédentes aient causé, malgré moi, une de ces douleurs qui sont sacrées pour tous, je leur rappellerai qu'un jour aussi les disciples, ayant vu leur maître descendu dans le sépulcre, se prirent à douter et à désespérer de l'avenir. Ils ne savaient que pleurer en secret. Ce qu'ils avaient attendu n'étant pas arrivé, ils étaient tout près de ne plus croire à aucune chose. Ils se disaient les uns aux autres : « Celui que nous avons connu n'était pas le fils de Dieu, car il est mort sur la croix. » Ils disaient encore : « Qui soulèvera pour nous la pierre de son sépulcre? nous ne sommes point assez forts pour l'entreprendre. » Mais quelques-uns d'eux, s'étant approchés du Calvaire, aperçurent leur maître dans toute la splendeur des cieux, et ils se réjouirent en commun jusqu'à la fin des temps. De même aujourd'hui le monde entier est le grand sépulcre où toutes les croyances, comme toutes les espérances, semblent pour jamais ensevelies, et le sceau du doute y a été apposé par une main invisible; et nous nous demandons les uns aux autres, saisis de crainte, qui soulèvera la pierre de ce tombeau. Il en est un grand nombre d'entre nous qui pleurent en secret et qui n'ont plus de confiance dans ce qu'ils ont le plus aimé. Mais cette pierre qui nous opprime tous sera, à la fin, brisée, fût-elle plus pesante mille fois que tous les mondes ensemble; et, du sein de nos ténèbres, le Dieu éternellement ancien, éternellement nouveau, renaîtra vêtu d'une lumière plus vive que celle du Thabor. C'est là au moins la foi de celui qui a écrit ces lignes.

E. Quinet.

25 octobre 1838.

POÈTES

ET

CRITIQUES LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE.

XXXI.

M. DE FONTANES.[1]

PREMIÈRE PARTIE.

On a remarqué dans la suite des familles que souvent le fils ne ressemble pas à son père, mais que le petit-fils rappelle son aïeul, le petit-neveu son grand-oncle, en un mot que la ressemblance parfois saute une ou deux générations pour se reproduire (on ne saurait dire comment) avec une fidélité et une pureté singulière dans un rejeton éloigné. Il en est de même, en grand, dans la famille humaine

(1) Les œuvres de M. de Fontanes vont paraître, enfin recueillies; elles seront en vente d'ici à quelques semaines, chez Hachette, libraire de l'Université. L'intérêt de M. le ministre de l'instruction publique s'est marqué tout d'abord par un nombre considérable de souscriptions. Une préface de M. de Châteaubriand inaugure cette publication : ce sont des pages de

et dans la suite inépuisable des esprits. Il y a de ces retours à distance, de ces correspondances imprévues. Un siècle illustre disparaît; le glorieux talent qui le caractérisait le mieux, et dans les nuances les plus accomplies, meurt, en emportant, ce semble, son secret; ceux qui le veulent suivre altèrent sa trace, les autres la brisent en se jetant de propos délibéré dans des voies toutes différentes : on est en plein dans un siècle nouveau, qui lui-même décline et va s'achever. Tout d'un coup, après ce long espace et cette interruption qui semble définitive, un talent reparaît, en qui sourit une douce et chaste ressemblance avec l'aïeul littéraire. Il ressemble, sans le vouloir, sans y songer, et par une originalité native. Dans le fond des traits, dans le tour des lignes, à travers la couleur pâlie, on reconnaît plus que des vestiges. C'est le rapport de M. de Fontanes à Racine; il est de cette famille, et il s'y présente à nous comme le dernier.

Plus la figure littéraire est simple, douce, pure, élégante, sensible sans grande passion, plus il devient précieux d'en étudier de près l'originalité au sein même de cette ressemblance. Si le poète n'a pas fait assez, s'il a trop négligé d'élever ou d'achever son monument, cela s'explique encore et doit sembler tout naturel; c'est qu'un instinct secret lui disait : « La grande place est remplie, l'aïeul la tient. Il suffit que moi, qui viens tard, je ne sois pas indigne de lui, que je l'honore par mon goût dans un siècle bien différent déjà, et que jamais du moins je n'aie faussé son lointain et supérieur accord par mes accens. »

Dans cette sobriété et cette paresse même du poète, se retrouve donc un sentiment touchant, modeste, et qu'on peut dire pieux. Je n'invente pas : M. de Fontanes le nourrissait en son cœur et l'a exprimé en plus d'un endroit. Dans son ode sur la littérature *de l'empire*, rappelant les modèles du grand siècle, beaucoup moins méconnus et moins offensés alors par les doctrines que par les œu-

génie qui ont passé par le cœur. La notice que voici, de M. Sainte-Beuve, devra intéresser par avance à l'édition. M. Sainte-Beuve a été heureux cette fois, par l'abondance des matériaux et des communications qu'il a reçus, de pouvoir se livrer avec étendue à son goût pour la biographie littéraire : il a tâché de faire, une fois du moins, puisque l'occasion et la bienveillance le servaient, quelque chose de complet en ce genre. On voudra donc bien entrer avec lui dans ce détail prolongé en divers sens, lequel ici a été son but même. Quelques biographies développées, dans ce genre-là, éclaireraient, ce semble, et reconstitueraient, pour ainsi dire, l'histoire littéraire d'une époque dans des parties très connues des contemporains, trop oubliées après eux, et bientôt recouvertes d'ombre à jamais. Nous tâcherons de suivre cette idée et cette manière en l'appliquant encore à d'autres noms.

vres du jour, il se borne, lui, pour toute ambition, au rôle de Silius, à celui de Stace disant à sa muse :

..... Nec tu divinam Æneïda tenta,
Sed longè sequere, et vestigia semper adora !

De Virgile, ainsi, dans Rome,
Quand le goût s'était perdu,
Silius à ce grand homme
Offrait un culte assidu ;
Sans cesse il nommait Virgile;
Il venait, loin de la ville,
Sur sa tombe le prier;
Trop faible, hélas ! pour le suivre,
Du moins il faisait revivre
Ses honneurs et son laurier.

Et il avait autrement droit de se rendre ce témoignage, et de se dire ainsi l'adorateur domestique de Racine, que Silius pour Virgile.

Mais rien n'est tout-à-fait simple dans la nature des choses, et il ne faut pas, en tirant du personnage l'idée essentielle, ne voir en lui que cette idée. Dernier parent de Racine, et adorateur du XVIIe siècle, M. de Fontanes est pourtant du sien; il en est par les genres qu'il accepte, par ceux même qu'il veut renouveler; il en est par certaines teintes philosophiques et sentimentales qui font mélange à l'inspiration religieuse, par certaines faiblesses et langueurs de son style poétique élégant; mais, hâtons-nous d'ajouter, il en est surtout par le goût rapide, par le ton juste, par l'expression nette et simple, par tout ce que le XVIIIe siècle avait conservé de plus direct du XVIIe, et que Voltaire y avait transmis en l'aiguisant. De plus, M. de Fontanes n'était pas étranger au nôtre. Contraire aux nouveautés ambitieuses, il ne résistait pourtant pas à celles qui s'appuyaient de quelque titre légitime, de quelque juste accord dans le passé. Sur quelques-uns de ces points d'innovation, il devient lui-même la transition et la nuance d'intervalle, comme il convient à un esprit si modéré. Par ses pièces élégiaques et religieuses, par *la Chartreuse* et *le Jour des Morts*, il devançait de plus de trente ans et tentait le premier dans les vers français le genre d'harmonieuse rêverie; il semblait donner la note intermédiaire entre les chœurs d'*Esther* et les premières *Méditations*. Mais surtout, à cette époque critique de 1800, par son amitié, par sa sympathique et active alliance avec M. de Châteaubriand, il entrait dans la meilleure part du nouveau siècle; il s'y

mêlait dans une suffisante et mémorable mesure. Le dernier des classiques donnait le premier les mains avec une joie généreuse à la consécration de la Muse enhardie, et lui-même il s'éclairait du triomphe. Tels, durant les étés du pôle, les derniers rayons d'un soleil finissant s'unissent dans un crépuscule presque insensible à la plus glorieuse des nouvelles aurores!

Pour nous, appelé aujourd'hui à parler de M. de Fontanes, nous ne faisons en cela qu'accomplir un désir déjà bien ancien. Quelle qu'ait été l'apparence bien contraire de nos débuts, nous avons toujours, dans notre liberté d'esprit, distingué à la limite du genre classique cette figure de Fontanes, comme une de celles qu'il nous plairait de pouvoir approcher, et, dans le voile d'ombre qui la couvrait déjà à demi, elle semblait nous promettre tout bas plus qu'elle ne montrait. Sensible (par pressentiment) à l'outrage de l'oubli pour les poètes, nous nous demandions si tout avait péri de cette muse discrète dont on ne savait que de rares accens, si tout en devait rester à jamais épars, comme, au vent d'automne, des feuilles d'heure en heure plus égarées. L'idée nous revenait par instans de voir recueillis ces fragmens, ces restes, *disjecti membra poetæ*, de savoir où trouver enfin, où montrer l'urne close et décente d'un chantre aimable qui fut à la fois un dernier-venu et un précurseur. C'était donc déjà pour nous un caprice et un choix de goût, une inconstance de plus si l'on veut, mais, j'ose dire aussi, une piété de poésie, avant d'être, comme aujourd'hui, un honneur.

Louis de Fontanes naquit à Niort, le 6 mars 1757, d'une famille ancienne, mais que les malheurs du temps et les persécutions religieuses avaient fait déchoir. L'étoile du berceau de Mme de Maintenon semble avoir jeté quelque influence de goût, d'esprit et de destinée sur le sien. La famille Fontanes, autrefois établie dans les Cévennes (comté d'Alais), y avait possédé le fief d'*Apennès* ou *des Appenès*, dont le nom lui était resté (Fontanes des Apennès) : un village y portait aussi le nom de *Fontanes*. Mais, à l'époque où naquit le poète, ce n'étaient plus là que des souvenirs. Sa famille, comme protestante, ne vivait, depuis la révocation de l'édit de Nantes, que d'une vie précaire, errante et presque clandestine. Son grand-père, son père même étaient protestans; il ne le fut pas. Sa mère, catholique, avait, en se mariant, exigé que ses fils ou filles entrassent dans la communion dominante. Les premières années de cet enfant à imagination tendre et sensible, furent très pénibles, très sombres. Son frère aîné avait étudié au collége des oratoriens

de Niort; mais lui, le second, sans doute à cause de la gêne domestique, fut confié d'abord à un simple curé de village, ancien oratorien, le Père Bory, par malheur outré janséniste. Le digne curé, au lieu de tirer parti de cette jeune ame volontiers heureuse, sembla s'attacher à la noircir de terreurs : il envoyait son élève à la nuit close, seul, invoquer le Saint-Esprit dans l'église; il fallait traverser le cimetière, c'étaient des transes mortelles. M. de Fontanes y prit le sentiment terrible du religieux; pourtant l'imagination était peut-être plus frappée que le cœur. Le curé ne se bornait pas aux impressions morales, il y ajoutait souvent les duretés physiques; et le pauvre enfant, poussé à bout, s'échappait, un jour, pour s'aller faire mousse à La Rochelle; on le rattrappa. M. de Fontanes, en sauvant l'esprit religieux, conserva toute sa vie l'aversion des dogmes durs qui avaient contristé son enfance. S'il défendit le calvinisme dans son discours qui eut le prix à l'Académie, c'était au nom de la tolérance, par un sentiment de convenance domestique et d'équité civile; mais il n'en sépara jamais dans sa pensée les longs malheurs que lui avait dus sa famille, de même qu'il associait l'idée de jansénisme au souvenir de ses propres douleurs. Dans son *Jour des Morts*, il a grand soin de nous dire de son humble pasteur :

> Il ne réveille pas ces combats des écoles,
> Ces tristes questions qu'agitèrent en vain
> Et Thomas, *et Prosper*, et Pélage et Calvin.

Une telle enfance menait naturellement M. de Fontanes à placer son idéal chrétien dans la religion de Fénelon.

Ses études se firent ainsi de neuf ans à treize, en ce village appelé La Foye-Mongeault entre Niort et La Rochelle. Il ne les termina point pourtant sans suivre ses hautes classes aux Oratoriens de Niort, d'où sortait son frère aîné; et celui-ci, poète lui-même, dans leurs promenades aux environs de la ville et le long des bords de la fontaine Du Vivier, l'initiait déjà au jeu de la muse. Il perdit ce frère chéri en 1772. Puis, dans l'intervalle de la mort de son père (1774) à celle de sa mère, qui arriva un an après, il alla séjourner en Normandie, aux Andelys, y apprit l'anglais par occasion, y recueillit, dans ses courses rêveuses, de fraîches impressions poétiques, que sa *Forêt de Navarre* et son *Vieux Château* nous ont rendues. Venu à Paris vers 1777, il y commença des liaisons littéraires. Je ne parle pas de Dorat, singulier patron, qu'il se trouva tout d'abord connaître et cultiver plus qu'il ne semble naturel d'après le peu d'unisson de

leurs esprits. Il aimait à raconter qu'à la seconde année de ce séjour, se promenant avec Ducis, ils rencontrèrent Jean-Jacques, bien près alors de sa fin. Ducis, qui le connaissait, l'aborda, et, avec sa franchise cordiale, réussissant à l'apprivoiser, le décida à entrer chez un restaurateur. Après le repas, il lui récita quelques scènes de son *Œdipe chez Admète*, et lorsqu'il en fut à ces vers où l'antique aveugle se rend témoignage :

..... Écoutez-moi, grands Dieux!
J'ose au moins sans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas! depuis l'instant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai sans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous savez si ma voix, toujours discrète et pure,
S'est permis contre vous le plus léger murmure;
C'est un de vos bienfaits que, né pour la douleur,
Je n'aie au moins jamais profané mon malheur (1)!

Jean-Jacques, qui avait jusque-là gardé le silence, sauta au cou de Ducis, en s'écriant d'une voix caverneuse : « Ducis, je vous aime! » M. de Fontanes, témoin muet et modeste de la scène, en la racontant après des années, croyait encore entendre l'exclamation solennelle.

Il ne vit Voltaire que de loin, couronné à la représentation d'*Irène;* mais il n'eut pas le temps de lui être présenté. Son frère aîné (Marcellin de Fontanes), mort, je l'ai dit, en 1772, à l'âge de vingt ans, et doué lui-même de grandes dispositions poétiques, avait composé une tragédie qu'il avait adressée à Voltaire, aussi bien qu'une épître de jeune homme, et il avait reçu une de ces lettres datées de Ferney, qui équivalaient alors à un brevet ou à une accolade.

Fontanes eut le temps de voir beaucoup d'Alembert; laissons-le dire là-dessus : « Tout homme, écrit-il au *Mercure* à propos de « Beaumarchais (2), tout homme qui a fait du bruit dans le monde « a deux réputations : il faut consulter ceux qui ont vécu avec lui, « pour savoir quelle est la bonne et la véritable. Linguet, par « exemple, représentait d'Alembert comme un homme diabolique, « comme *le Vieux de la Montagne*. J'avais eu le bonheur d'être élevé « à l'Oratoire par un des amis de ce philosophe, et je l'ai beaucoup

(1) Acte III, scène IV.
(2) *Mercure*, fructidor an VIII.

« vu dans ma première jeunesse. Il était difficile d'avoir plus de « bonté et d'élévation dans le caractère. Il se fâchait, à la vérité, « comme un enfant, mais il s'apaisait de même. Jamais chef de « parti ne fut moins propre à son métier. » Toutes ces relations précoces, ces comparaisons multipliées et contradictoires expliquent bien et préparent la modération de Fontanes dans ses jugemens, sa science de la vie, son insouciance de l'opinion, et ne rendent que plus remarquable le maintien de ses affections religieuses. Il écrivait ce mot sur d'Alembert, et il allait tout à l'heure appuyer M. de Bonald.

L'*Almanach des Muses* de 1778 nous donne les premières nouvelles littéraires du poète. On y lit de lui une pièce composée à seize ans, qui a pour titre *le Cri de mon Cœur*, et un fragment d'un *Poème sur la Nature et sur l'Homme*, qui sort déjà des simples essais juvéniles. Ce *Cri de mon Cœur* ne serait qu'une boutade adolescente sans conséquence, s'il ne nous représentait assez bien toutes les impressions accumulées de l'enfance douloureuse de Fontanes. La mort de son frère aîné, celles de son père et de sa mère, qui l'ont frappé coup sur coup, achèvent d'égarer son ame. Il s'écrie contre l'existence; il va presque jusqu'à la maudire :

Monarque universel, que peut-être j'outrage,
Pardonne à mes soupirs; je connais mon erreur.
Pour un jeune arbrisseau que tourmente l'orage,
Dois-tu suspendre ta fureur?
D'un pas toujours égal, la nature insensible
Marche, et suit tes décrets avec tranquillité.
Audacieux enfant contre elle révolté,
Je me débats en vain sous le bras inflexible
De la nécessité.

Il s'arrête un moment aux projets les plus sinistres et les envisage sans effroi :

Terre, où va s'engloutir ma dépouille fragile,
Terre, qui t'entretiens de la cendre des morts,
O ma mère, à ton fils daigne ouvrir un asile!
Heureux, si dans ton sein doucement je m'endors!
Sous la tombe, du moins, l'infortune est tranquille.

Mais à l'instant la terre s'entr'ouvre, l'ombre de son père en sort et le rappelle à la raison, à la constance, à la vertu, lui montre une sœur chérie qui lui reste, et l'invite aux beaux-arts, à la poésie

noblement consolatrice. Ce *Cri de mon Cœur* semble avoir exhalé en une fois toute cette ferveur troublée de la jeune ame de Fontanes, et on n'en retrouvera plus trace désormais dans son talent pur, tendre, mélancolique, et moins ardent que sensible (1).

L'*Almanach des Muses*, de 1780, le fit plus hautement connaître, en publiant *la Forêt de Navarre*. Ce petit poème descriptif, vu à sa date, avait de la fraîcheur et de la nouveauté. L'auteur, en y développant une peinture déjà touchée dans *la Henriade*, y faisait preuve de son admiration pour Voltaire et de son amour pour Henri IV, deux traits essentiels qui ne le quittèrent jamais. Il y marquait par un vers d'éloge sa déférence à Delille, déjà célèbre depuis 1770; mais, même à cette heure de jeunesse première, il semblait plus sobre, plus modéré en hardiesse que ce maître brillant. On remarquait, à travers les exclamations descriptives d'usage, bien des vers heureux et simples, de ces vers trouvés, qui peignent sans effort :

Le poète aime l'ombre, il ressemble au berger....
L'oiseau se tait perché sur le rameau qui dort....
Foulant de hauts gazons respectés du faucheur....
Ils ne sont plus ces jours où chaque arbre divin

(1) Je veux être tout-à-fait exact : outre cette même pièce du *Cri de mon Cœur*, le *Journal des Dames*, de 1777 (par conséquent un peu antérieur à l'*Almanach des Muses* de 1778), contenait une lettre de Fontanes à Dorat, toujours dans ce ton exalté qui contraste singulièrement avec les idées désormais attachées en sens divers à ces deux noms de Dorat et de Fontanes. En voici quelques passages :

« Monsieur, je m'étais promis de cacher avec soin les faibles essais de mon enfance, et de ne cultiver les lettres que pour me consoler de mes malheurs. C'était au fond d'un désert, et non dans le sein de la capitale, que j'avais résolu de vivre. La solitude convient mieux à l'infortune qui veut au moins se plaindre en liberté, que ces prisons fastueuses où des esclaves imitent les travers et les vices d'autres esclaves, où le vrai sage ne peut faire un pas sans colère ou sans pitié..... Je me suis dit de bonne heure : Tu es malheureux, tu es sans appui, tu es trop fier pour ramper; végète donc dans une retraite ignorée. Paris n'est pas fait pour toi.

« Si l'amour de la poésie me forçait, malgré moi, de lui sacrifier quelques heures, je ne peignais que mes douleurs ou les tableaux de la campagne que j'avais sous les yeux. Je me contentais de répandre mes plaintes dans des vers toujours dictés par mon cœur..... J'ai eu pour atelier le bord des mers, les forêts, le sommet des montagnes. Je n'ai tracé que des scènes lugubres, analogues à ma situation. Ma poésie doit avoir des traits un peu sauvages et peut-être barbares..... Quand je portais les yeux sur Paris, j'étais effrayé des périls où je m'exposerais en m'y montrant. Un homme de dix-huit ans, ignorant l'art de l'intrigue et de l'adulation, pouvait-il espérer, en effet, d'être accueilli dans la république des lettres?..... Ainsi, me disais-je, coulons dans le silence des jours déjà trop agités, et dont (ma faible santé l'annonce) le terme heureusement sera court.

« Tel était le plan que je m'étais formé. Je vous vis alors, et je compris qu'il y avait plusieurs classes dans la littérature, etc. »

Ce titre sentimental de la pièce, *le Cri de mon Cœur*, fut donné par Dorat lui-même; Fontanes, quand il y resongeait depuis, en rougissait toujours.

Enfermait sa Dryade et son jeune Sylvain,
Qui versaient en silence à la tige altérée
La sève à longs replis sous l'écorce égarée.

Il n'y avait pas abus de coupes, quelques-unes pourtant assez neuves, quelques jets un peu libres, que plus tard son ciseau, en y revenant, supprima :

Quel calme universel! je marche : l'ombre immense,
L'ombre de ces ormeaux dont les bras étendus
Se courbent sur ma tête en voûtes suspendus,
S'entasse à chaque pas, s'élargit, se prolonge,
Croît toujours; et mon cœur dans l'extase se plonge.

Enfin, quelque chose de senti inspirait le tout.

Garat, rendant compte de l'*Almanach des Muses* dans le *Mercure* (avril 1780), s'arrêta longuement sur le poème de Fontanes, et le critiqua avec une sévérité indirecte et masquée, qui put sembler piquante dans les habitudes du temps. Il fait bien ressortir l'absence de plan, les contradictions entre l'appareil didactique et certaines formes convenues d'enthousiasme : *Que de tableaux divers!... A pas lents je m'égare.* Oui, à pas lents. Mais il ne va pas au fond. Quand il en vient au style, il frappe encore plus au hasard et souligne quelques-uns des vers que nous citions précisément à titre de beauté. Fontanes fut très sensible à l'article de Garat, et faillit en être découragé à cette entrée dans la carrière. La plus sûre preuve de l'impression profonde qu'il en reçut, c'est que trente-sept ans après, lorsqu'il fixa la rédaction dernière de *la Forêt de Navarre*, il tint compte dans sa refonte de presque toutes les critiques de détail, même de celles où Garat avait tort. Voilà de la sensibilité de poète, mais bien modeste et docile.

Garat, que nous trouvons ainsi au début de Fontanes, et qui, nonobstant son article sévère, d'ailleurs très convenable, fut et resta lié avec lui dans les années qui précédèrent la révolution, Garat, plus âgé de plusieurs années, nous offre à certains égards, et en fait de destinée littéraire, le pendant du poète dans le camp opposé, dans les rangs philosophiques : grand talent de prosateur, s'essayant d'abord aux éloges académiques, se dispersant en tout temps aux journaux, puis intercepté brusquement par la révolution et désormais lancé à tous les souffles de l'orage; exemple déplorable et frappant du danger de ne se recueillir sur rien, et, avec des facultés supérieures, de ne laisser qu'une mémoire éparse, bientôt naufragée!

Durant la révolution, soit sous la terreur, soit après fructidor, Fontanes crut avoir beaucoup à se plaindre de lui, et il rompit tout rapport avec un adversaire, au moins indiscret, qui se figurait peut-être, dans son sophisme d'imagination, continuer simplement envers le proscrit politique l'ancienne polémique littéraire. Mais, sans faire injure à aucune mémoire, et dans l'éloignement où l'on est de leur tombe, on ne peut s'empêcher de pousser le rapprochement: Garat, avec plus de verve et bien moins de goût, louant Desaix et Kléber, comme Fontanes louait Washington; Garat se flattant toujours d'élever le monument métaphysique dont on ne sait que la brillante préface, comme Fontanes se flattait de l'achèvement de *la Grèce sauvée;* mais, avec une imagination trop vive chez un philosophe, Garat n'était pas poète, et l'avantage incomparable de Fontanes, pour la durée, consiste en ce point précis : il lui suffit de quelques pièces qu'on sait par cœur pour sauver son nom.

A leur date, *la Chartreuse* et *le Jour des Morts*, déjà un peu passés, mais à maintenir dans la suite des tons et des nuances de la poésie française; sans date, et de tous les instans, les *Stances à une jeune Anglaise*, l'ode à une *jeune Beauté*, ou celle au *Buste de Vénus!* En un mot, le flacon scellé qui contient la goutte d'essence; voilà ce qui surnage, c'est assez. Les métaphysiciens échoués n'ont pas de ces débris-là.

Dans les premiers temps de son séjour à Paris, Fontanes travailla beaucoup, et il conçut, ébaucha, ou même exécuta dès-lors presque tous les ouvrages poétiques qu'il n'a publiés que plus tard et successivement. Un vers de la première *Forêt de Navarre* nous apprend qu'il avait déjà traduit à ce moment (1779) l'*Essai sur l'Homme* de Pope, qui ne parut qu'en 1783. Une élégie de Flins, dédiée à Fontanes (1), nous le montre, en 1782, comme ayant terminé déjà son poème de *l'Astronomie*, qui ne fut publié qu'en 1788 ou 89, et comme poursuivant un poème en six chants sur *la Nature*, qui ne devait point s'achever. *La Chartreuse* paraissait en 1783, et on citait presque dans le même temps *le Jour des Morts*, encore inédit, d'après les lectures qu'en faisait le poète. Ainsi, en ces courtes années, les œuvres se pressent. Tous les témoignages d'alors, les articles du *Mercure*, une Épître de Parny à Fontanes (2), nous montrent celui-ci dans la situation à part que lui avaient faite ses débuts, c'est-à-dire

(1) *Almanach des Muses.*
(2) *Almanach des Muses*, 1782.

comme cultivant la grande poésie et aspirant à la gloire sévère. Mais bientôt la vie de Paris et du XVIIIe siècle, la vie de monde et de plaisir le prit et insensiblement le dissipa. Il voyait beaucoup les gens de lettres à la mode, Barthe, Rivarol; il dînait chaque semaine chez le chevalier de Langeac, son ami (encore aujourd'hui vivant), qui les réunissait. Et qui ne voyait-il pas, qui n'a-t-il pas connu au temps de cette jeunesse liante, de d'Alembert à Linguet, de Berquin à Mercier, de Florian à Rétif; tous les étages de la littérature et de la vie? Par momens, soit inquiétude d'ame rêveuse et reprise de poésie, soit blessure de cœur, soit nécessité plus vulgaire, et, comme dit André Chénier,

Quand ma main imprudente a tari mon trésor,

il sentait le besoin de se dérober. Il se retirait à Poissy en hiver; il se faisait ermite, et se vouait à l'étude entre son Tibulle et son Virgile. Mais cela durait peu. Les amis heureux le désiraient, le rappelaient. Un voyage en Suisse, vers 1787, auparavant un autre voyage de deux mois en Angleterre, ne tardaient point à le leur rendre. La prospérité pourtant ne venait pas. Si c'était la saison des plaisirs, c'était aussi celle des rudes épreuves :

Redis-moi du malheur les leçons trop amères,

a-t-il écrit plus tard parlant à sa muse secrète et en songeant à ce temps. Ainsi se passèrent pour lui, trop au hasard sans doute, les années faciles et fécondes. La révolution le surprit, et dans l'Épître à M. de Boisjolin, en 1792, jetant un regard en arrière, à la veille de plus grands orages, il pouvait dire avec un regret senti :

Tu m'as trop imité : les plaisirs, la mollesse,
Dans un piége enchanteur ont surpris ta faiblesse.
La gloire en vain promet des honneurs éclatans :
Un souris de l'amour est plus doux à vingt ans;
Mais à trente ans la gloire est plus douce peut-être.
Je l'éprouve aujourd'hui. J'ai trop vu disparaître
Dans quelques vains plaisirs aussitôt échappés
Des jours que le travail aurait mieux occupés.
Oh! dans ces courts momens consacrés à l'étude,
Combien je chérissais ma docte solitude!...

C'est en cet intervalle de 1780 à 1792, qu'il convient d'examiner dans son premier jour Fontanes : il prend place alors; sa vraie date est là. On a pour habitude, dans les jugemens vagues et dans les *à peu*

près courans, de faire de lui, à proprement parler, un poète de *l'empire*. Il ne se jugeait pas tel lui-même; il n'estimait guère, on le verra, la littérature de cette époque; il n'y faisait qu'une exception éclatante, et s'y effaçait volontiers. Il fut orateur de l'empire, mais le poète chez lui était antérieur.

La traduction de l'*Essai sur l'Homme*, si perfectionnée depuis, mais déjà fort estimable, et enrichie de son excellent discours préliminaire, parut pour la première fois en 1783, et valut à l'auteur un article de La Harpe, adressé sous forme de lettre au *Mercure* (1). Un article de La Harpe, c'était la consécration officielle d'un talent. Le critique insistait beaucoup, en louant M. de Fontanes, sur la marche imposante et soutenue de sa phrase poétique et *cet art de couper le vers sans le réduire à la prose, et de varier le rhythme sans le détruire, deux choses,* dit-il, *si différentes, et qu'aujourd'hui l'ignorance et le mauvais goût confondent si souvent.* Il louait avant tout, dans le traducteur, et recommandait avec raison aux jeunes écrivains *l'ensemble* et *le tissu* du style, qu'on sacrifiait dès-lors à l'effet du détail; il s'élevait à plusieurs reprises contre les métaphores accumulées et les figures nébuleuses : « Ce n'est pas, ajoutait-il, à « M. de Fontanes que cet avis s'adresse, il en a trop rarement be- « soin; mais les vérités communes ne peuvent pas être perdues au- « jourd'hui; il faut bien les opposer aux nouvelles extravagances des « nouvelles doctrines :

« Un tronc jadis sauvage adopte sur sa tige
« Des fruits dont sa vigueur hâte l'heureux prodige (2); »

« *Hâter le prodige des fruits* est une métaphore très obscure. C'est « peut-être la seule fois que l'auteur s'est rapproché du style à la « mode, et Dieu me préserve de le lui passer! » On cherche à qui peut avoir trait, en somme, cette véhémence de La Harpe; ce n'est pas même à Delille, c'est tout au plus à quelques-uns de ses imitateurs, à je ne sais quoi d'énorme aux environs de Roucher ou de Dorat. A la distance où nous sommes, au degré d'hérésie où nous ont poussés le temps et l'usage, cela fuit.

Fontanes se tenait sans effort dans les mêmes principes que La Harpe : en traduisant Pope, le sage Pope, il ne l'approuvait pas toujours. Il blâme, dès les premiers vers de son auteur, ces métaphores redoublées, selon lesquelles *l'homme est tour à tour un laby-*

(1) Septembre 1783.
(2) *Essai sur l'Homme*, dans la première édition.

rinthe, un jardin, un champ, un désert, et n'y voit que manque de goût, de précision et de clarté. Quand il rencontre ce vers tout pétillant :

In folly's cup still laughs the bubble, joy,

la joie, cette bulle d'eau, rit dans la coupe de la folie, il le supprime. Il est bien plus que l'abbé Delille de l'école directe de Boileau et de Racine.

Il est mieux que de l'école, il est du sentiment tendre et de l'inspiration émue de ce dernier dans *la Chartreuse* et dans *le Jour des Morts*. Racine jeune, Racine déjà revenu d'Uzès et à la veille d'*Andromaque*, Racine né au XVIIIe siècle, ayant beaucoup lu, au lieu de *Théagène et Chariclée*, l'Épître de Colardeau, et se promenant, non pas à Port-Royal, mais au Luxembourg, aurait pu écrire *la Chartreuse*.

La manière littéraire a beau changer; les formes du style ont beau se renouveler, se vouloir rajeunir, et, même en n'y réussissant pas toujours, faire pâlir du moins la couleur des styles précédens; les idées, sinon la pratique, en matière de goût et d'art sévère, ont beau s'élever, s'affermir, s'agrandir, je le crois, par une comparaison plus studieuse et plus étendue : il est des impressions heureuses, faciles, touchantes, qui, dans de courtes productions, tirent leur principal intérêt du cœur, et qui durent sous un crayon un peu effacé. La lecture de *la Chartreuse*, si l'on a l'imagination sensible, et si l'on n'a pas l'esprit barré par un système, cette lecture mélodieuse et plaintive, faite à certaine heure, à demi-voix, produira toujours son effet, émouvra encore et finira par mêler vos pleurs à ceux du poète :

Cloître sombre, où l'amour est proscrit par le Ciel,
Où l'instinct le plus cher est le plus criminel,
Déjà, déjà ton deuil plaît moins à ma pensée!
L'imagination, vers tes murs élancée,
Chercha leur saint repos, leur long recueillement;
Mais mon ame a besoin d'un plus doux sentiment.
Ces devoirs rigoureux font trembler ma faiblesse.
Toutefois, quand le temps, qui détrompe sans cesse,
Pour moi des passions détruira les erreurs,
Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs;
Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète;
Dans ces momens plus doux, et si chers au poète,

Où, fatigué du monde, il veut, libre du moins,
Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins;
Alors je reviendrai, Solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,
Les mêmes sentimens retracés dans ces vers.

De tels vers, pour la couleur mélancolique à la fois et transparente, étaient dignes contemporains des belles pages des *Études de la Nature*.

Le Jour des Morts offre plus de composition que *la Chartreuse*; c'est moins une méditation, une rêverie, et davantage un tableau. Il dut plaire plus vivement peut-être aux contemporains; il a plus passé aujourd'hui. Le XVIIIe siècle y a jeté de ses couleurs de convention. Ce curé de village, *rustique Fénelon*, qu'on n'ose pas appeler *curé*, et qui n'est que *pasteur, mortel respecté, homme sacré*, ce *prêtre ami des lois et zélé sans abus*, qui n'ose faire parler la colère céleste contre le mal, et qui ne sait qu'*adoucir la tristesse* par *l'espérance*, est un de ces chrétiens comme on aimait à se les figurer à la date de *la Chaumière indienne*. On se demande si le poète partage absolument l'esprit du spectacle qu'il nous retrace avec tant d'émotion. A un endroit de la première version du *Jour des Morts*, il était question de *destin*. Plus d'un vers reste en désaccord avec le dogme; ainsi, lorsqu'il s'agit, d'après Gray, de ces morts obscurs, de ces Turenne peut-être et de ces Corneille inconnus :

Eh bien! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux?

dernier vers charmant, imité de La Fontaine avant sa conversion; mais depuis quand la mort, pour le chrétien, est-elle un doux sommeil et le cercueil un oreiller? En somme, la religion du *Jour des Morts* est une religion toute d'imagination, de sensibilité, d'attendrissement (le mot revient sans cesse); c'est un christianisme affectueux et flatté, à l'usage du XVIIIe siècle, de ce temps même où l'abbé Poulle, en chaire, ne désignait guère Jésus-Christ que comme *le législateur des chrétiens*. Ici, ce mode d'inspiration, plus acceptable chez un poète, cette onction sans grande foi, et pourtant sincère, s'exhale à chaque vers, mais elle se déclare surtout admirablement dans le beau morceau de la pièce au moment de l'élévation pendant le sacrifice :

O moment solennel! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques;
Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue;
Les pleurs, les vœux, l'encens, qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés, qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où, sur des harpes d'or, l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre :
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

Il y avait long-temps à cette date que la poésie française n'avait modulé de tels soupirs religieux. Jusqu'à Racine, je ne vois guère, en remontant, que ce grand élan de Lusignan dans *Zaïre*. M. de Fontanes essayait, avec discrétion et nouveauté, dans la poésie, de faire écho aux accens épurés de Bernardin de Saint-Pierre, ou à ceux de Jean-Jacques aux rares momens où Jean-Jacques s'humilie. Son grand tort est de s'être distrait sitôt, d'avoir récidivé si peu.

Dans *le Jour des Morts*, il s'était souvenu de Gray et de son *Cimetière de Campagne;* il se rapproche encore du mélancolique Anglais par un *Chant du Barde* (1); tous deux rêveurs, tous deux délicats et sobres, leurs noms aisément s'entrelaceraient sous une même couronne. Gray pourtant, dans sa veine non moins avare, a quelque chose de plus curieusement brillant, et de plus hardi, je le crois. Les deux ou trois perles qu'on a de lui luisent davantage. Celles de Fon-

(1) *Almanach des Muses*, 1785. — Fontanes, dans son voyage à Londres, d'octobre 1785 à janvier 1786, vit beaucoup le poète Mason, ami et biographe de Gray. Les filles d'un ministre, chez qui il logeait, lui chantaient d'anciens airs écossais : « Il est très vrai, écrit-il dans une « lettre de Londres à son ami Joubert, que plusieurs hymnes d'Ossian ont encore gardé leurs « premiers airs. On m'a répété son apostrophe à la lune. La musique ne ressemble à rien de « ce que j'ai entendu. Je ne doute pas qu'on ne la trouvât très monotone à Paris : je la « trouve, moi, pleine de charme. C'est un son lent et doux, qui semble venir du rivage « éloigné de la mer et se prolonger parmi des tombeaux. »

tanes, plus radoucies d'aspect, ne sont peut-être pas de qualité moins fine : le chantre plaintif du *Collége d'Éton* n'a rien de mieux que ces simples *Stances à une jeune Anglaise*.

Une affinité naturelle poussait Fontanes vers les poètes anglais : on doit regretter qu'il n'ait pas suivi plus loin cette veine. Il avait bien plus nettement que Delille le sentiment champêtre et mélancolique, qui distingue la poésie des Gray, des Goldsmith, des Cowper : son imagination, où tout se terminait, en aurait tiré d'heureux points de vue, et aurait importé, au lieu du descriptif diffus d'alors, des scènes bien touchées et choisies. Mais il aurait fallu pour cela un plus vif mouvement d'innovation et de découverte, que ne s'en permettait Fontanes. Il côtoya la haie du *cottage*, mais il ne la franchit pas. L'anglomanie qui gagnait le détourna de ce qui, chez lui, n'eût jamais été que juste. De son premier voyage en Angleterre, il rapporta surtout l'aversion de l'opulence lourde, du faste sans délicatesse, de l'art à prix d'or, le dégoût des parcs anglais, de ces ruines factices, et de cet inculte arrangé qu'il a combattu dans son *Verger*. De l'école française en toutes choses, il ne haïssait pas dans le ménagement de la nature les allées de Le Nôtre et les directions de La Quintinie, comme, dans la récitation des vers, il voulait la mélopée de Racine. En se gardant de l'abondance brillante de Delille, il négligea la libre fraîcheur des poètes anglais paysagistes, desquels il semblait tout voisin. Son descriptif, à lui, est plutôt né de l'Épître de Boileau *à Antoine*.

Son étude de Pope et son projet d'un poème *sur la Nature* le conduisirent aisément à son Essai didactique *sur l'Astronomie* : M. de Fontanes n'a rien écrit de plus élevé. Je sais les inconvéniens du genre : on y est pressé, comme disait en son temps Manilius, entre la gêne des vers et la rigueur du sujet :

> . . . . . Duplici circumdatus æstu
> Carminis et rerum. . . . . .

Il faut exprimer et chanter, sous la loi du rhythme, des lois célestes que la prose, dans sa liberté, n'embrasse déjà qu'avec peine. Comme si ces difficultés ne se marquaient pas assez d'elles-mêmes, le poète, dans sa marche logique et méthodique, dans sa pénible entrée en matière et jusque dans ce titre d'*Essai*, n'a rien fait pour les dissimuler. Mais combien ce défaut peu évitable est racheté par des beautés de premier ordre! et, d'abord, par un style grave, ferme, soutenu, un peu difficile, mais par là même pur de toute cette monnaie

poétique effacée du XVIIIe siècle, par un style de bon aloi, que Despréaux eût contresigné à chaque page, ce qu'il n'eût pas fait toujours, même pour le style de M. de Fontanes. Cette fois, l'auteur, pénétré de la majesté de son sujet, n'a nulle part fléchi; il est égal par maint détail, et par l'ensemble il est supérieur aux Discours en vers de Voltaire; il atteint en français, et comme original à son tour, la perfection de Pope en ces matières, concision, énergie :

Vers ces globes lointains qu'observa Cassini,
Mortel, prends ton essor; monte par la pensée,
Et cherche où du grand tout la borne fut placée.
Laisse après toi Saturne, approche d'Uranus;
Tu l'as quitté, poursuis : des astres inconnus
A l'aurore, au couchant, partout sèment ta route;
Qu'à ces immensités l'immensité s'ajoute.
Vois-tu ces feux lointains? Ose y voler encor :
Peut-être ici, fermant ce vaste compas d'or
Qui mesurait des cieux les campagnes profondes,
L'éternel Géomètre a terminé les mondes.
Atteins-les : vaine erreur! Fais un pas; à l'instant
Un nouveau lieu succède, et l'univers s'étend.
Tu t'avances toujours, toujours il t'environne.
Quoi? semblable au mortel que sa force abandonne,
Dieu, qui ne cesse point d'agir et d'enfanter,
Eût dit : « Voici la borne où je dois m'arrêter! »

Cette grave et stricte poésie s'anime heureusement, par places, d'un sentiment humain, qui repose de l'aspect de tant de justes orbites et répand une piété toute *virgilienne* à travers les sphères :

Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?

Et tout ce qui suit. — Le style, dans le détail, arrive quelquefois à un parfait éclat de vraie peinture, à une expression entière et qui emporte avec elle l'objet : on compte ces vers-là dans notre poésie

classique, même dans Racine, qui en offre peut-être un moins grand nombre que Boileau :

Quand la lune arrondie en cercle lumineux
Va, de son frère absent, nous réfléchir les feux,
Il (1) vous dira pourquoi, d'un crêpe enveloppée,
Par l'ombre de la terre elle pâlit frappée.

En terminant cet *Essai* qui est devenu un *chant* ou du moins un *tableau*, le poète invite de plus hardis que lui à l'étude entière et à la célébration de la nature et des cieux : il se rappelle tout bas ce que Virgile se disait au début du troisième livre des Géorgiques :

Omnia jàm vulgata : quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?
Cui non dictus Hylas puer?. . . . . .
. . . . . .
. . . Tentanda via est, quâ me quoque possim
Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.

Faut-il offrir toujours sur la scène épuisée,
Des tragiques douleurs la pompe trop usée?
Des sentiers moins battus s'ouvrent devant nos pas (2).

Mais nul poète depuis n'a tenté ces hauts sentiers, et les descriptifs moins que les autres. Cet *Essai sur l'Astronomie*, qui n'a pas été classé jusqu'ici comme il le mérite, pourrait presque sembler, par sa juste et belle austérité, une critique en exemple, une contre-partie et un contre-poids que Fontanes aurait voulu opposer aux excès et aux abus de l'école envahissante.

(1) Cassini.

(2) On pourrait aussi croire que le poète s'est ressouvenu de Manilius, qui exprime la même pensée en maint endroit de son poème des *Astronomiques*, et s'y complaît particulièrement au début du livre II. Après avoir énuméré les différens genres de poésie, ce successeur, souvent rival, de Lucrèce, ajoute :

Omne genus rerum doctæ cecinere sorores :
Omnis ad accessus Heliconis semita trita est,
Et jam confusi manant de fontibus amnes,
Nec capiunt haustum turbamque ad nota ruentem :
Integra quæramus rorantes prata per herbas.

Pourtant Fontanes semble s'être tenu uniquement à Virgile, à Lucrèce, et n'avoir pas assez pris en considération le poème de Manilius, duquel il eût pu s'inspirer pour agrandir et féconder son *Essai*. Une fois seulement il s'est rencontré directement avec lui, mais peut-être par identité d'objet plutôt que par imitation :

Soleil, ce fut un jour de l'année éternelle,
Aux portes du chaos Dieu s'avance et t'appelle!
Le noir chaos s'ébranle, et, de ses flancs ouverts,

Il a laissé du pur descriptif lui-même; sa *Maison rustique* (l'ancien *Verger* refondu) n'est pas autre chose. N'oublions pas pourtant que ce *Verger* qui parut en 1788, fort court et un peu pressé entre notes et préface, était encore une protestation indirecte contre la manie du jour, un *sous-amendement* respectueux au poème des *Jardins*. Fontanes se sauvait dans le verger pour faire de là opposition, pour jeter en quelque sorte son caillou de derrière les saules. Il s'élevait fort contre ces colifichets soi-disant champêtres, contre cette négligence acquise à grands frais,

Où la simplicité n'est qu'un luxe de plus.

Ermenonville, avec son *Temple de la Philosophie* et sa *Tour de Gabrielle*, ne trouvait pas grace absolument devant son goût sans fadaise. L'ouvrage d'un Allemand, Hirschfeld, sur les jardins et les paysages, lui fournissait surtout matière à gaieté. Le professeur d'esthétique avait conseillé au bout du verger un étang, d'où monterait en chœur le cri des grenouilles, effectivement si harmonieux de loin le soir, dans la tranquillité des airs. Mais cette harmonie qui sentait trop Aristophane, et que Jean-Baptiste Rousseau n'avait pas réhabilitée, ne revenait guère à Fontanes, non plus que l'étang bourbeux. Il prenait de là occasion pour se jeter sur le germanisme en littérature, et il en prévoyait dès-lors, il en combattait les conséquences en tout genre, avec une vivacité qui prouve encore moins sa prévention extrême que sa promptitude de coup d'œil et d'avant-goût. Quand vint Mme de Staël, elle le trouva tout armé à l'avance et très averti.

On voit que M. de Fontanes n'était pas un homme de révolution;

Tout écumant de feux, tu jaillis dans les airs.
De sept rayons premiers ta tête est couronnée:
L'antique Nuit recule, et par toi détrônée,
Craignant de rencontrer ton œil victorieux,
Te cède la moitié de l'empire des cieux.

Et Manilius, au livre Ier, passant en revue les différentes origines possibles du monde, soit l'absence d'origine, l'éternité, soit la création du sein du chaos, dit avec une précision qui certes a aussi sa beauté:

Seu permixta cahos rerum primordia quondam
Discrevit partu, mundumque enixa nitentem
Fugit in infernas caligo pulsa tenebras.

En feuilletant ces livres de Manilius, où les noms des constellations amènent d'intéressans épisodes, comme celui d'Andromède, et où les rêveries astrologiques n'étouffent pas tant de beaux passages inspirés par le panthéisme, par l'idée de la parenté de l'homme avec le ciel et par la conscience sublime des hauts mystères, on conçoit un grand poème dont, en effet, celui de Fontanes ne serait que l'*essai*.

aussi la nôtre de 89 ne l'enleva point d'un entier élan. A trente ans passés, sa situation restée si précaire semblait le pousser en avant : sa modération d'esprit le retint. Il partagea pourtant avec presque toute la France le premier mouvement et les espérances de l'aurore de 89; l'on a même un chant de lui sur la fête de la fédération en 90. Mais ce fut sa limite extrême. Dès le commencement de 90, il participait avec son ami Flins à la rédaction d'un journal, *le Modérateur*, qui remplissait son titre. On distingue difficilement les articles de Fontanes dans cette feuille, qui d'ailleurs a peu vécu, et comme il n'y a que l'esprit général qui en soit remarquable, il importe peu de les distinguer. *Le Modérateur* suit avec moins de verve et d'audace la ligne d'André Chénier. J'aime à y voir (1) le chevalier de Pange, cet autre André, loué pour ses *Réflexions sur la Délation et sur le Comité des Recherches*. On y devine, à quelques mots jetés çà et là, combien Fontanes jugeait le moment peu favorable aux vers; et il n'était pas homme à s'armer de l'ïambe. Des ébauches de tragédies qu'il conçut alors, *Thrasybule*, *Thamar*, *Mazaniel*, n'eurent pas de suite et n'aboutirent qu'à quelques scènes. Il quitta Paris peu après, et, retiré à Lyon, il adressait de là cette gracieuse et un peu jeune Épître à Boisjolin (2). Un grand calme, un sourire d'imagination y règne. Il a retrouvé les champs, il a repris l'étude, et le voilà qui resonge à la belle gloire. Dans les conseils qu'il donne, lui-même il se peint, et à cette lenteur de poésie qu'il exprime si merveilleusement, on reconnaît son propre talent d'abeille :

Comme on voit, quand l'hiver a chassé les frimas,
Revoler sur les fleurs l'abeille ranimée,
Qui six mois dans sa ruche a langui renfermée,
Ainsi revole aux champs, Muse, fille du ciel!
De poétiques fleurs compose un nouveau miel;
Laisse les vils frelons qui te livrent la guerre
A la hâte et sans art pétrir un miel vulgaire;
Pour toi, saisis l'instant : marque d'un œil jaloux
Le terrain qui produit les parfums les plus doux;
Reposant jusqu'au soir sur la tige choisie,
Exprime avec lenteur une douce ambroisie,
Épure-la sans cesse, et forme pour les cieux
Ce breuvage immortel attendu par les Dieux.

(1) Numéro du 13 février 1790.

(2) M. de Boisjolin, traducteur de *la Forêt de Windsor* dans sa jeunesse, et rédacteur du *Mercure* avant 89, long-temps sous-préfet à Louviers, mais qui n'a pas cessé d'aimer les lettres. Il est proche parent de nos poètes Deschamps du *Cénacle*, l'aimable Émile et le grave Antony.

Je suis porté à placer alors la première inspiration de *la Grèce sauvée;* je conjecture que l'*Anacharsis* de l'abbé Barthélemy, dont l'impression sur lui fut si vive, et qu'il célébra dans une Épître, lui en donna idée par contre-coup. Son poème de *la Grèce sauvée*, en effet, eût été pour la couleur le contemporain du *Voyage d'Anacharsis*, comme sa *Chartreuse* et son *Jour des Morts* étaient bien des élégies contemporaines des *Études de la Nature*. Arrivé à trente-cinq ans et songeant à se recueillir enfin dans une œuvre, Fontanes se disait sans doute un peu pour lui-même ce qu'il écrivait à l'abbé Barthélemy :

Tandis que le troupeau des écrivains vulgaires
Se fatigue à chercher des succès éphémères,
Et dans sa folle ambition,
Prête une oreille avide à tous les vents contraires
De l'inconstante opinion,
Le grand homme, puisant aux sources étrangères,
Trente ans médite en paix ses travaux solitaires;
Au pied du monument qu'il fut lent à finir
Il se repose enfin, sans voir ses adversaires,
Et l'œil fixé sur l'avenir.

Mais au moment où il reportait son regard vers l'idéal avenir, les orages s'amoncelaient et ne laissaient plus d'horizon. Fontanes se maria à Lyon en 92. Cette union, dans laquelle il devait constamment trouver tant de vertu, de dévouement et de mérite, fut presque aussitôt entourée des plus affreuses images! Le siége de Lyon commença. Mme de Fontanes accoucha de son premier enfant dans une grange, au moment où elle fuyait les horreurs de l'incendie. Les bombes des assiégeans tombaient souvent près du berceau, que le père dut plus d'une fois changer de place. Il revint à Paris en novembre 93, pour y vivre oublié, lorsque les députés de Lyon, de *Commune-affranchie*, chargés de dénoncer à la convention de Robespierre les horreurs de Collot-d'Herbois et de Fouché qui avaient fait regretter Couthon, lui vinrent demander d'écrire leur discours. Il l'écrivit dans la matinée du 20 décembre; le brave Changeux le lut le jour même à la barre d'une voix sonore.

L'effet sur la convention fut grand. M. Villemain a comparé cet énergique langage à celui du paysan du Danube en plein sénat romain. L'art pourtant, qui se dérobait, y était d'autant moins étranger. Fontanes avait adroitement emprunté et prodigué les formes sacramentelles du jour : « Une grande commune a mérité l'indigna-

« tion nationale : mais qu'avec l'aveu de ses égaremens, vous par-
« vienne aussi l'expression de ses douleurs et de son repentir! Ce
« repentir est vrai, profond, unanime; il a devancé le moment de la
« chute des traîtres qui nous ont égarés. » Mais toute cette phraséologie obligée de *peuple magnanime* et de *traîtres* n'était qu'une précaution oratoire pour amener la convention à entendre face à face ceci :

« Les premiers députés (*après la prise de Lyon*) avaient pris un
« arrêté, à la fois juste, ferme et humain : ils avaient ordonné que
« les chefs conspirateurs perdissent seuls la tête, et qu'à cet effet on
« instituât deux commissions qui, en observant les formes, sauraient
« distinguer le conspirateur du malheureux qu'avaient entraîné l'aveu-
« glement, l'ignorance et surtout la pauvreté. Quatre cents têtes
« sont tombées dans l'espace d'un mois, en exécution des jugemens
« de ces deux commissions. De nouveaux juges ont paru et se sont
« plaints que le sang ne coulât point avec assez d'abondance et de
« promptitude. En conséquence, ils ont créé une commission révo-
« lutionnaire, composée de sept membres, chargée de se transpor-
« ter dans les prisons et de juger, en un moment, le grand nombre
« de détenus qui les remplissent. A peine le jugement est-il pro-
« noncé, que ceux qu'il condamne sont exposés en masse au feu du
« canon chargé à mitraille. Ils tombent les uns sur les autres frappés
« par la foudre, et, souvent mutilés, ont le malheur de ne perdre,
« à la première décharge, que la moitié de leur vie. Les victimes qui
« respirent encore après avoir subi ce supplice, sont achevées à coups
« de sabres et de mousquets. La pitié même d'un sexe faible et sen-
« sible a semblé un crime : deux femmes ont été traînées au carcan
« pour avoir imploré la grace de leurs pères, de leurs maris et de
« leurs enfans. On a défendu la commisération et les larmes. La na-
« ture est forcée de contraindre ses plus justes et ses plus généreux
« mouvemens, sous peine de mort. La douleur n'exagère point ici
« l'excès de ses maux; ils sont attestés par les proclamations de ceux
« qui nous frappent. Quatre mille têtes sont encore dévouées au
« même supplice; elles doivent être abattues avant la fin de frimaire.
« Des supplians ne deviendront point accusateurs : leur désespoir est
« au comble, mais le respect en retient les éclats; ils n'apportent
« dans ce sanctuaire que des gémissemens et non des murmures. »

Les murmures, les frémissemens éclatèrent : ce furent un moment ceux de la pitié. Il est vrai qu'ils durèrent peu. En vain Camille Desmoulins hasarda dans son *Vieux Cordelier* quelques maximes tardives

d'humanité. Collot-d'Herbois accourut de Lyon et se justifia. On mit en arrestation les envoyés lyonnais; on se demandait qui les avait inspirés, qui avait pu faire à la convention, par leur bouche, cette étrange et pathétique surprise. Garat eut le bon goût de deviner et la légèreté de nommer Fontanes (1).

Celui-ci ne fut pas arrêté, ou du moins il ne le fut que durant trois fois vingt-quatre heures, et par mégarde, comme s'étant trouvé dans la voiture de M. de Langeac, son ami, à qui on en voulait. Il put obtenir d'être relâché avant qu'on insistât sur son nom. Il quitta Paris et passa le reste de la terreur caché à Sevran, près de Livry, chez Mme Dufresnoy, et aussi aux Andelys, qu'il revit alors, comme nous l'attestent les vers touchans, et un peu faibles, de son *Vieux Château*.

Dans ce petit poème et dans quelques autres pièces qui le suivent en date, comme *les Pyrénées*, le style de M. de Fontanes, il faut le dire, se détend sensiblement, ne se tient plus à cette ferme hauteur qu'avait marquée l'*Essai sur l'Astronomie*. La facilité fâcheuse du XVIIIe siècle l'emporte. Chaque manière (même la bonne, la meilleure, si l'on veut) est voisine d'un défaut. Quand les poètes de l'école classique n'y prennent garde, ils deviennent aisément prosaïques et languissans, comme les autres de l'école contraire tendent très vite, s'ils ne se soignent, au boursouflé, au bigarré, ou à l'obscur. *L'Art poétique* de Boileau, bien autrement *poétique* par l'exécution que par les préceptes, les préceptes et la pratique courante de Voltaire, à force de soumettre la poésie à la même raison que la prose et au pur bon sens, allaient à remplacer l'inspiration et l'expression poétique par ce qui n'en doit être que la garantie et la limite. On s'est jeté aujourd'hui dans un excès tout contraire, et l'*image* tient le dez du style poétique, comme c'était la *raison* précédemment. Mais ni la raison, à proprement parler, ni l'image, en ceci, ne doivent régir. L'expression en poésie doit être incessamment produite par l'idée actuelle, soumise à l'harmonie de l'ensemble, par le sentiment ému, s'animant, au besoin, de l'image, du son, du mouvement, s'aidant de l'abstrait même, de tout ce qui lui va, se créant, en un mot, à tout instant sa forme propre et vive; ce que ne fait pas la pure raison. Mais, cela dit, et même dans ce poème du *Vieux*

(1) Il le nomma au sein du comité de sûreté générale. — On peut voir, au tome XXX de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, pages 381, 382, 392 et suivantes, les détails des deux séances de la convention, 20 et 21 décembre, et la discussion du chiffre vrai des mitraillés.

Château, où le style de Fontanes est si peu ce que le style poétique devrait être toujours, une création continue; même là, de douces notes se font entendre; ces négligences, ces répétitions d'*aimé*, d'*amour*, d'*amant*, qui reviennent tant de fois à la dernière page, ont leur grace touchante : le secret de l'ame se trahit mieux en ces temps de langueur du talent. Or, ce qu'on suit dans cette série, aujourd'hui complète, des poésies de Fontanes, soit durant les terreurs de 93 et de 97, soit plus tard aux années de sa pompe et de ses grandeurs, c'est le courant d'une ame d'honnête homme, d'une ame affectueuse et excellente, qui se conserve jusqu'au bout et ne tarit pas; les poésies qu'on publie, même les moins vives, en sont la biographie la plus intime, trop long-temps dérobée. Elles me semblent une source couverte, discrète, familière, trop rare seulement, qui bruissait à peine sous le marbre des degrés impériaux, qui cherchait par amour les gazons cachés, et qui, depuis *la Forêt de Navarre* jusqu'à l'ode *sur la Statue d'Henri IV*, dans tout son cours voilé ou apparent, ne cessa d'être fidèle à certains échos chéris.

On a donc publié de lui *le Vieux Château*, le poème des *Pyrénées*, en vue de sa biographie d'ame, sinon de leur mérite même, et quoique ce soit un peu comme si l'on publiait pour la première fois *le Voyageur* de Goldsmith après que Byron est venu.

La terreur passée, Fontanes put reparaître, et son nom le désigna aussitôt à d'honorables choix dans l'œuvre de reconstruction sociale qui s'essayait. Il se trouva compris sur la liste de l'Institut national dès la première formation (1), et fut nommé, comme professeur de belles-lettres, à l'École centrale des Quatre-Nations. Dans deux discours de lui, prononcés en séance publique au nom des autres professeurs, on trouve déjà l'exemple de cette manière qui lui est propre, comme orateur, de savoir insinuer ses opinions sous le couvert solennel. Dans la séance d'installation, parlant des législateurs de l'antiquité et de l'importance qu'ils attachaient à l'éducation, il s'exprimait ainsi : « Les législateurs anciens regardaient cet art comme le premier de tous, et comme le seul en quelque sorte. Ils ont fait des systèmes de mœurs plus que des systèmes de lois. Quand ils avaient créé des habitudes et des sentimens dans l'esprit et dans l'ame de leurs concitoyens, ils croyaient leur tâche presque achevée. Ils confiaient la garde de leur ouvrage au pouvoir de l'imagination plutôt

(1) Il le dut surtout à la proposition et à l'instance généreuse de Marie-Joseph Chénier, qui, dans un camp politique opposé, sut toujours être juste pour un écrivain qui honorait la même école littéraire.

qu'à celui du raisonnement, aux inspirations du cœur humain plutôt qu'aux ordres des lois, et l'admiration des siècles a consacré le nom de ces grands hommes. Ils avaient tant de respect pour la toute-puissance des habitudes, qu'ils ménagèrent même d'anciens préjugés peu compatibles en apparence avec un nouvel ordre de choses. La Grèce et Rome, en passant de l'empire des rois sous celui des archontes ou des consuls, ne virent changer ni leur culte, ni le fond de leurs usages et de leurs mœurs. Les premiers chefs de ces républiques se persuadèrent, sans doute, qu'un mépris trop évident de l'autorité des siècles et des traditions affaiblirait la morale en avilissant la vieillesse aux yeux de l'enfance; ils craignirent de porter trop d'atteinte à la majesté des temps et à l'intérêt des souvenirs.

« La marche de l'esprit moderne a été plus hardie. Les lumières de la philosophie ont donné plus de confiance aux fondateurs de notre république. Tout fut abattu; tout doit être reconstruit. »

Dans un autre discours de *rentrée*, il maintenait, contrairement au préjugé régnant, la prééminence du siècle de Louis XIV, et des grands siècles du goût en général, non seulement à titre de *goût*, mais aussi à titre de philosophie :

« Chez les Latins, si vous exceptez Tacite, les auteurs qu'on appelle du second âge, inférieurs pour l'art de la composition, les convenances, l'harmonie et les graces, ont aussi bien moins de substance et de vigueur, de vraie philosophie et d'originalité, que Virgile, Horace, Cicéron et Tite-Live. La France offre les mêmes résultats. A l'exception de trois ou quatre grands modernes qui appartiennent encore à demi au siècle dernier, vous verrez que Racine, Corneille, La Fontaine, Boileau, Molière, Pascal, Fénelon, La Bruyère et Bossuet, ont répandu plus d'idées justes et véritablement profondes que ces écrivains à qui on a donné l'orgueilleuse dénomination de *penseurs*, comme si on n'avait pas su penser avant eux avec moins de faste et de recherche. »

La théorie littéraire de Fontanes est là; son originalité, comme critique, consiste, sur cette fin du XVIIIe siècle, à déclarer fausse l'opinion accréditée, « si agréable, disait-il, aux sophistes et aux rhéteurs, par laquelle on voudrait se persuader que les siècles du goût n'ont pas été ceux de la philosophie et de la raison. » C'était proclamer au nom des Écoles centrales précisément le contraire de ce que Garat venait de prêcher aux Écoles normales. Il devançait dans sa chaire et préparait honorablement la critique littéraire renouvelée, que le *Génie du Christianisme* devait bientôt illustrer et

propager avec gloire. Ainsi, en parlant un jour des mœurs héroïques de l'Odyssée, il les comparait aux mœurs des patriarches, et rapprochait Éliézer et Rebecca de Nausicaa. Vite on le dénonça là-dessus dans un journal comme contre-révolutionnaire, et on l'y accusa de recevoir des rois de *grosses sommes* pour professer de telles doctrines.

Fontanes ne se renfermait pas, à cette époque, dans son enseignement; il prenait par sa plume une part plus active et plus hasardeuse au mouvement réactionnaire et, selon lui, réparateur, dont M. Fiévée, l'un des acteurs lui-même, nous a tracé récemment le meilleur tableau (1). Nous le trouvons, avec La Harpe et l'abbé de Vauxcelles, l'un des trois principaux rédacteurs du journal *le Mémorial;* et, dans sa mesure toujours polie, il poussait comme eux au ralliement et au triomphe des principes et des sentimens que le 13 vendémiaire n'avait pas intimidés, et qu'allait frapper tout à l'heure le 18 fructidor.

C'était, durant les mois qui précédèrent cette journée, une grande polémique universelle, dans laquelle se signalaient, parmi les *monarchiens*, La Harpe, Fontanes, Fiévée, Lacretelle, Michaud, écrivant soit dans *le Mémorial*, soit dans *la Quotidienne*, dans *la Gazette française;* et parmi les républicains, Garat, Chénier, Daunou, dans les journaux intitulés *la Clé du Cabinet, le Conservateur;* Rœderer dans *le Journal de Paris;* Benjamin Constant déjà dans des brochures. Le rôle de Fontanes, au milieu de cette presse animée, devient fort remarquable : la modération ne cesse pas d'être son caractère et fait contraste plus d'une fois avec les virulences et les gros mots de ses collaborateurs. Il est pour l'accord des lois et des mœurs, des principes religieux et de la politique, pour le retour des traditions conservatrices, et (ce qui était rare, ce qui l'est encore) il n'en violait pas l'esprit en les prêchant. A part les jacobins, il ne hait ni n'exclut personne : « Des gens qui ne se sont jamais vus, dit-il (28 août 1797), se battent « pour des opinions et croient se détester; ils seraient bien étonnés « quelquefois, en se voyant, de ne trouver aucune raison de se haïr. « Tel adversaire conviendrait mieux au fond que tel allié. » En fait de croyances religieuses, il exprime partout l'idée qu'elles sont nécessaires aux sociétés humaines comme aux individus, qu'elles seules remplissent une place qu'à leur défaut envahissent mille tyrans ou mille fantômes; et à propos des superstitions des incrédules, il rappelle de belles paroles que Bonnet lui adressait en sa maison de Genthod,

(1) Dans l'*Introduction* qui précède sa *Correspondance* avec Bonaparte.

lorsqu'il l'y visitait en 1787 : « Il faut laisser des alimens sains à l'imagination humaine si on ne veut pas qu'elle se nourrisse de poisons (1). » Je trouve, dans ce même *Mémorial*, un parfait et incontestable jugement de Fontanes sur Mirabeau (2), et un autre, bien impartial, sur Lafayette, qu'on croyait encore prisonnier à Olmutz (3) : s'il exprime simplement une honorable compassion pour le général, il n'a que des paroles d'admiration pour son héroïque épouse; de même qu'en un autre endroit il sait allier à une expression peu flattée sur l'ancien ministre Roland un hommage rendu à l'esprit supérieur et aux graces naturelles de Mme Roland, avec laquelle il avait eu occasion de passer quelques jours près de Lyon, en 1791. Enfin, nous trouvons Fontanes (sa ligne de parti étant donnée) aussi sage, aussi juste, aussi parfait de goût qu'on le peut souhaiter envers les personnes, envers toutes... excepté une seule : je veux parler de Mme de Staël. Car il la toucha malicieusement bien avant les fameux articles du *Mercure* en 1800. A plusieurs reprises, dans *le Mémorial*, elle revient sous sa plume : en s'attaquant à une brochure de Benjamin Constant (4), il n'hésite pas à la reconnaître aux endroits les plus vifs, les plus heureux, et c'est pour l'en louer avec une ironie cavalière que dorénavant, à son égard, il ne désarmera plus. Le piquant des premières escarmouches fut tel, dès ce temps du *Mémorial* (5), que plusieurs lettres de réclamations anonymes lui arrivèrent. En déclarant le tort de M. de Fontanes, on sent le besoin de se l'expliquer.

Fontanes, comme Racine, comme beaucoup d'écrivains d'un talent doux, affectueux, tendre, avait tout à côté l'épigramme facile, acérée. Chez lui la goutte de miel lent et pur était gardée d'un aiguillon très vigilant. S'il ne montrait d'ordinaire que de la sensibilité dans le talent, il portait de la passion dans le goût. Il était, ai-je dit, de l'école française en tout point : et en effet, tout ce qui, à quelque degré, tenait au germanisme, à l'anglomanie, à l'idéologie, à l'économisme, au jansénisme, tout ce qui sentait l'outré, l'obscur, l'emphatique, se liait dans son esprit par une association rapide et invincible; il voyait de très loin et très vite : son imagination faisait le reste. En somme, toutes les antipathies qu'on se figure que Voltaire

(1) *Mémorial* du 1er juillet 1797, article sur les francs-maçons et les illuminés. — Fontanes, dans son voyage à Genève, avait été introduit naturellement près de Bonnet par M. de Fontanes pasteur et professeur, qui était d'une branche de sa famille restée calviniste et réfugiée.

(2) 11 et 12 août.

(3) 13 juillet.

(4) 20 juin.

(5) Article du 22 juillet et numéro du 1er septembre.

aurait eues si vives durant la révolution et de nos jours, Fontanes les a eues et nous les représente, et non par routine ni par tradition, mais bien vives, bien senties, bien originales aussi; il était né tel. De la famille de Racine par le cœur et par les vers, il touchait à Voltaire par l'esprit et par le ton courant. Très aisément son tact fin tressaillait offensé, irrité : son accent se faisait moqueur; et, en même temps, sa veine de poète sensible, et son imagination plutôt riante, n'en souffraient pas. Qu'on approuve ou non, il faut convenir que tout cela constitue en M. de Fontanes un ensemble bien varié et qui se tient, une nature, un homme enfin.

Or, il n'aimait pas les femmes savantes, les femmes politiques, les femmes philosophes. S'il ne faisait dès-lors que prévoir et redouter ce qui s'est émancipé depuis, il doit sembler, comme, au reste, en un bon nombre de ses jugemens, beaucoup moins étroit que prompt. En admirateur du XVIIe siècle, il permettait sans doute à Mme de Sévigné ses lettres, à Mme de Lafayette ses tendres romans; il aurait passé à Mme de Staël ses *Lettres sur Jean-Jacques*, comme probablement il tolérait ses vers d'élégie chez Mme Dufresnoy; mais c'était là l'exception et l'extrême limite. Une célébrité plus active, l'influence politique surtout, et l'expression métaphysique, le révoltaient chez une femme, et lui paraissaient tellement sortir du sexe, qu'à lui-même il lui arriva, cette fois, de l'oublier. Mme de Staël ne se vengea qu'en retrouvant à l'instant son rôle de femme qu'on l'accusait d'abandonner, et en le marquant par la bonne grace supérieure et inaltérable de ses réponses (1).

Pour revenir au *Mémorial*, l'ensemble de la rédaction de Fontanes dans cette feuille nous montre un esprit dès-lors aussi mûr en tout que distingué, qui ne reviendra plus sur ses impressions, et qui, dans la science de la vie, est maître de ses résultats. La connaissance de cette rédaction est précieuse en ce qu'elle nous le révèle, à cette époque d'entière indépendance, essentiellement tel, au fond, qu'il se développera plus tard dans ses rôles publics et officiels; avec tous ses principes, ses sentimens, ses aversions même; journaliste louant déjà Washington (2) dans le sens où, orateur, il le célébrera devant le premier Consul; attaquant déjà Mme de Staël, avant qu'on le puisse soupçonner par là de vouloir complaire à quelqu'un.

Mais le pressentiment le plus notable de Fontanes, à cette date,

(1) Elle prit soin, par exemple, de citer un vers du *Jour des Morts*, au liv. IV, chap. III, de *Corinne*.

(2) *Mémorial*, 22 août 1797.

est son goût déclaré pour le général Bonaparte, alors conquérant de l'Italie. Le 15 août 1797, il lui adresse, dans le *Mémorial*, une lettre trop piquante de verve et trop perçante de pronostic, pour qu'on ne la reproduise pas. C'est un de ces petits chefs-d'œuvre de la presse politique, comme il s'en est tant dépensé et perdu en France depuis *la Satyre Ménippée* jusqu'à Carrel : sauvons du moins cette page-là. Le bruit venait de se répandre dans Paris qu'une révolution républicaine avait éclaté à Rome et y avait changé la forme du gouvernement :

A BONAPARTE.

« BRAVE GÉNÉRAL,

« *Tout a changé et tout doit changer encore*, a dit un écrivain politique de ce siècle, à la tête d'un ouvrage fameux. Vous hâtez de plus en plus l'accomplissement de cette prophétie de Raynal. J'ai déjà annoncé que je ne vous craignais pas, quoique vous commandiez quatre-vingt mille hommes, et qu'on veuille nous *faire peur* en votre nom. Vous aimez la gloire, et cette passion ne s'accommode pas de petites intrigues, et du rôle d'un conspirateur subalterne auquel on voudrait vous réduire. Il me paraît que vous aimez mieux monter au Capitole, et cette place est plus digne de vous. Je crois bien que votre conduite n'est pas conforme aux règles d'une morale très sévère ; mais l'héroïsme a ses licences : et Voltaire ne manquerait pas de vous dire que vous faites votre métier d'illustre brigand comme Alexandre et comme Charlemagne. Cela peut suffire à un guerrier de vingt-neuf ans.

« Je me promènerais, je le répète, avec la plus grande sécurité, dans votre camp peuplé de braves comme vous, et je conviens qu'il serait fort agréable de vous voir de près, de suivre votre politique, et même de la deviner quand vous garderiez le silence.

« Savez-vous que dans mon coin je m'avise de vous prêter de grands desseins? Ils doivent, si je ne me trompe, changer les destinées de l'Europe et de l'Asie.

« Toute mon imagination fermente depuis qu'on m'annonce que Rome a changé son gouvernement. Cette nouvelle est prématurée sans doute; mais elle pourra bien se réaliser tôt ou tard.

« Vous aviez montré pour la vieillesse et le caractère du chef de l'église des égards qui vous avaient honoré. Mais peut-être espériez-vous alors que la fin de sa carrière amènerait plus vite le dénouement préparé par vos exploits et votre politique. Les Transtévérins se sont

chargés de servir votre impatience, et le pape, dit-on, vient de perdre toute sa puissance temporelle; je m'imagine que vous transporterez le siége de la nouvelle république lombarde au milieu de cette Rome pleine d'antiques souvenirs, et qui pourra s'instruire encore sous vous à l'art de conquérir le reste de l'Italie.

« On prétend qu'à ce propos le ministre Acton disait naguère au roi de Naples : — *Sire, les Français ont déjà la moitié du pied dans la botte. Encore un coup, et ils l'y feront entrer tout entier.* — Acton pourrait bien avoir raison. Qu'en dites-vous?

« Mais je soupçonne encore de plus vastes combinaisons. Le théâtre de l'Italie est déjà trop étroit pour la grandeur de vos vues. Je rêve souvent à vos correspondances avec les anciens peuples de la Grèce, et même avec leurs prêtres, avec leur *papa;* car, en habile homme, vous avez soin de ne pas vous brouiller avec les opinions religieuses.

« Une insurrection des Grecs contre les Turcs qui les oppriment est un évènement très probable, si on vous laisse faire, et si Aubert-Dubayet (1) vous seconde. L'insurrection peut se communiquer facilement aux janissaires, et l'histoire ottomane est déjà pleine des révolutions tragiques dont ils furent les instrumens.

« Ainsi, je ne serais point étonné que vous eussiez conçu le projet hardi de planter à la fois l'étendard français sur les murs du Vatican et sur les tours du sérail, dans la capitale des états chrétiens et dans celle de Mahomet. Ce serait, il faut en convenir, une étrange manière de renouveler l'empire d'Orient et celui d'Occident. Mais vous m'avez accoutumé aux prodiges; et ce qu'il y a de plus invraisemblable est toujours ce qui s'exécute le plus facilement depuis l'origine de la révolution française.

« Que dire alors du ministre ottoman et de celui de sa sainteté, qui sont reçus le même jour au directoire, qui se visitent fraternellement, et qui s'amusent à l'Opéra français, à nos jardins de Bagatelle et de Tivoli, tandis qu'on s'occupe en secret du sort de Rome et de Constantinople?

« En vérité, brave général, vous devez bien rire quelquefois, du haut de votre gloire, des cabinets de l'Europe et des dupes que vous faites.

« Vous préparez de mémorables évènemens à l'histoire. Il faut l'avouer, si les rentes étaient payées, et si on avait de l'argent, rien ne serait plus intéressant au fond que d'assister aux grands spectacles

(1) Ambassadeur à Constantinople.

que vous allez donner au monde. L'imagination s'en accommode fort, si l'équité en murmure un peu.

« Une seule chose m'embarrasse dans votre politique. Vous créez partout des constitutions républicaines. Il me semble que Rome, dont vous prétendez ressusciter le génie, avait des maximes toutes contraires. Elle se gardait d'élever autour d'elle des républiques rivales de la sienne. Elle aimait mieux s'entourer de gouvernemens dont l'action fût moins énergique, et fléchît plus aisément sous sa volonté. Souvenons-nous de ces vers d'une belle tragédie :

Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous;
. . . . . .
Si Rome est libre enfin, c'est fait de l'Italie, etc.

« Mais peut-être avez-vous là-dessus, comme sur tout le reste, votre arrière-pensée, et vous ne me la direz pas.

« J'ai cru pouvoir citer des vers dans une lettre qui vous est adressée : vous aimez les lettres et les arts. C'est un nouveau compliment à vous faire. Les guerriers instruits sont humains; je souhaite que le même goût se communique à tous vos lieutenans qui savent se battre aussi bien que vous. On dit que vous avez toujours *Ossian* dans votre poche, même au milieu des batailles. C'est, en effet, le chantre de la valeur. Vous avez, de plus, consacré un monument à Virgile dans Mantoue, sa patrie. Je vous adresserai donc un vers de Voltaire, en le changeant un peu :

J'aime fort les héros, s'ils aiment les poètes.

« Je suis un peu poète; vous êtes un grand capitaine. Quand vous serez maître de Constantinople et du sérail, je vous promets de mauvais vers que vous ne lirez pas, et les éloges de toutes les femmes, qui vaudront mieux que les vers pour un héros de votre âge. Suivez vos grands projets, et ne revenez surtout à Paris que pour y recevoir des fêtes et des applaudissemens. F. »

Si Bonaparte lut la lettre (comme c'est très possible), son goût pour Fontanes doit remonter jusque-là.

Le 18 fructidor, en frappant le journaliste, eut pour effet, par contre-coup, de réveiller en Fontanes le poète, qui se dissipait trop dans cette vie de polémique et de parti. Laissant Mme de Fontanes à Paris, il se déroba à la déportation par la fuite, quitta la France, passa par l'Allemagne en Angleterre, et y retrouva M. de Château-

briand, qu'il avait déjà connu en 89. C'est à l'illustre ami de nous dire en ses *Mémoires* (et il l'a fait) cette liaison étroitement nouée dans l'exil, ces entretiens à voix basse au pied de l'abbaye de Westminster, ces doubles confidences du cœur et de la muse; et puis les longs regards ensemble vers *cette Argos dont on se ressouvient toujours, et qui, après avoir été quelque temps une grande douceur, devient une grande amertume*. Fontanes n'hésita pas un seul instant à reconnaître l'étoile à ce jeune et large front. Quand d'autres spirituels émigrés, le chevalier de Panat et ce monde léger du XVIIIe siècle, paraissaient douter un peu de l'astre prochain du jeune officier breton, tout rêveur et sauvage, Fontanes leur disait : « Laissez, messieurs, patience! « il nous passera tous. » Et à son jeune ami il répétait : « Faites-vous « illustre. » M. de Châteaubriand, à son tour, lui rendait en conseils et en encouragemens ce qu'il en recevait; et quand Fontanes, après avoir repris vivement à *la Grèce sauvée*, semblait en d'autres momens s'en distraire, son ami l'y ramenait sans cesse : « Vous possédez le « plus beau talent poétique de la France, et il est bien malheureux que « votre paresse soit un obstacle qui retarde la gloire. Songez, mon « ami, que les années peuvent vous surprendre, et qu'au lieu des « tableaux immortels que la postérité est en droit d'attendre de vous, « vous ne laisserez peut-être que quelques cartons. C'est une vérité « indubitable qu'il n'y a qu'un seul talent dans le monde : vous le « possédez cet art qui s'assied sur les ruines des empires, et qui seul « sort tout entier du vaste tombeau qui dévore les peuples et les « temps. Est-il possible que vous ne soyez pas touché de tout ce que « le Ciel a fait pour vous, et que vous songiez à autre chose qu'à *la* « *Grèce sauvée?* » Ainsi au poète mélancolique, délicat, pur, élevé, noble, mais un peu désabusé, parlait l'ardent poète avec grandeur.

Ces paroles, tombant dans les heures fécondes du malheur, faisaient une vive et salutaire impression sur Fontanes, et, durant le reste de sa proscription, on le voit tout occupé de son monument. Son imagination se passionnait en ces momens extrêmes; il ressaisissait en idée la gloire. Il quitta l'Angleterre pour Amsterdam, revint à Hambourg, séjourna à Francfort-sur-le-Mein : ses lettres d'alors peignent plus vivement son ame à nu et ses goûts, du fond de la détresse. Il manquait des livres nécessaires, n'avait pour compagnon qu'un petit Virgile qu'il avait acheté *près de la Bourse à Amsterdam*; il lui arrivait de rencontrer chez d'honnêtes fermiers du Holstein les *Contes moraux* de Marmontel, mais il n'avait pu trouver un Plutarque dans toute la ville de Hambourg (que n'allait-il tout droit à Klop-

stock?), et dans ces pays où son genre d'études était peu goûté, il s'estimait comme Ovide au milieu d'une terre barbare. Tant de souffrance était peu propre à le réconcilier avec l'Allemagne. A travers les mille angoisses, il travaillait à sa *Grèce sauvée;* et, comme il l'écrit, *s'y jetait à corps perdu.* Enviant le sort de Lacretelle et de La Harpe, qui du moins vivaient cachés en France (et La Harpe l'avait été quelque temps chez Mme de Fontanes même), il songeait impatiemment à rentrer : « Je viens de lire une partie du décret; quelque « sévère qu'il soit, je persiste dans mes idées. Je me cacherai et je « travaillerai au milieu de mes livres. Je n'ai plus qu'un très petit « nombre d'années à employer pour l'imagination; je veux en user « mieux que des précédentes. Je veux finir mon poème. Peut-être « me regrettera-t-on quand je ne serai plus, si je laisse quelque mo- « nument après moi.... » Son cri perpétuel, en écrivant à Mme de Fontanes et à son ami Joubert, était : « Ne me laissez point en Alle- « magne; un coin et des livres en France... Je ne veux que terminer « dans une cave, au milieu des livres nécessaires, mon poème com- « mencé. Quand il sera fini, ils me fusilleront, si tel est leur bon « plaisir. » Un jour, apprenant qu'au nombre des lieux d'exil pour les déportés, on avait désigné l'île de Corfou, ce ciel de la Grèce tout d'un coup lui sourit : « J'ai été vivement tenté d'écrire à cet effet au « Directoire : je ne vois pas qu'il pût refuser à un poète déporté, qui « mettrait sous ses yeux plusieurs chants (*il y avait donc dès-lors « plusieurs chants*) d'un poème sur la Grèce, un exil à Corfou, puis- « qu'il y veut envoyer d'autres individus frappés par le même décret. « Ceci vous paraît fou. Mais songez-y bien : qu'est-ce qui n'est pas « cent fois mieux que Hambourg? » Durant toute cette proscription, Fontanes luttant contre le flot et cherchant à tirer son épopée du naufrage, me fait l'effet de Camoëns qui soulève ses *Lusiades* d'un bras courageux : par malheur *la Grèce sauvée* ne s'en est tirée qu'en lambeaux.

Mais, oserai-je le dire? ce furent moins ces rudes années de l'orage qui lui furent contraires, que les longs espaces du calme retrouvé et des grandeurs.

Au plus fort de sa lutte et de sa souffrance, et chantant la Grèce en automne, le long des brouillards de l'Elbe, ou en hiver, *enfermé dans un poêle*, comme dit Descartes, Fontanes écrivait à son ami de Londres qu'il ne serait heureux que lorsque, rentré dans sa patrie, il lui aurait préparé *une ruche et des fleurs à côté des siennes;* et l'ami poète lui répondait : « Si je suis la seconde personne à laquelle vous

« ayez trouvé quelques rapports d'ame avec vous (*l'autre personne* « *était M. Joubert*), vous êtes la première qui ayez rempli toutes les « conditions que je cherchais dans un homme. Tête, cœur, caractère, « j'ai tout trouvé en vous à ma guise, et je sens désormais que je « vous suis attaché pour la vie.... Ne trouvez-vous pas qu'il y ait « quelque chose qui parle au cœur dans une liaison commencée par « deux Français malheureux loin de la patrie? Cela ressemble beau- « coup à celle de *René* et d'*Outougami* : nous avons juré dans un « *désert* et sur des *tombeaux*. » Ainsi se croisaient dans un poétique échange les souvenirs de l'Atlantique et ceux de l'Hymette, les antiques et les nouvelles images.

Le 18 brumaire trouva Fontanes déjà rentré en France, et qui s'y tenait d'abord caché. Je conjecture que *la Maison rustique*, transformation heureuse de l'ancien *Verger*, est le fruit aimable de ce premier printemps de la patrie. Il ne tarda pourtant pas à vouloir éclaircir sa situation, et il adressa au Consul la lettre suivante, dont la noblesse, la vivacité, et, pour ainsi dire, l'attitude, s'accordent bien avec la lettre de 1797, et qui ouvre dignement les relations directes de Fontanes avec le grand personnage.

A BONAPARTE.

« Je suis opprimé, vous êtes puissant, je demande justice. La loi du 22 fructidor m'a indirectement compris dans la liste des écrivains déportés en masse et sans jugement. Mon nom n'y a pas été rappelé. Cependant j'ai souffert, comme si j'avais été légalement condamné, trente mois de proscription. Vous gouvernez et je ne suis point encore libre. Plusieurs membres de l'Institut, dont j'étais le confrère avant le 18 fructidor, pourront vous attester que j'ai toujours mis dans mes opinions et mon style, de la mesure, de la décence et de la sagesse. J'ai lu, dans les séances publiques de ce même Institut, des fragmens d'un long poème qui ne peut déplaire aux héros, puisque j'y célèbre les plus grands exploits de l'antiquité. C'est dans cet ouvrage, dont je m'occupe depuis plusieurs années, qu'il faut chercher mes principes, et non dans les calomnies des délateurs subalternes qui ne seront plus écoutés. Si j'ai gémi quelquefois sur les excès de la révolution, ce n'est point parce qu'elle m'a enlevé toute ma fortune et celle de ma famille (1), mais parce que j'aime passion-

(1) La fortune de Mme de Fontanes fut perdue dans le siége et l'incendie de Lyon : une maison qu'elle possédait fut écrasée par les bombes; des recouvremens qui lui étaient dus ne vinrent jamais.

nément la gloire de ma patrie. Cette gloire est déjà en sûreté, grace à vos exploits militaires. Elle s'accroîtra encore par la justice que vous promettez de rendre à tous les opprimés. La voix publique m'apprend que vous n'aimez point les éloges. Les miens auraient l'air trop intéressés dans ce moment pour qu'ils fussent dignes de vous et de moi. D'ailleurs, quand j'étais libre, avant le 18 fructidor, on a pu voir, dans le journal auquel je fournissais des articles, que j'ai constamment parlé de vous comme la renommée et vos soldats. Je n'en dirai pas plus. L'histoire vous a suffisamment appris que les grands capitaines ont toujours défendu contre l'oppression et l'infortune les amis des arts, et surtout les poètes, dont le cœur est sensible et la voix reconnaissante. »

12 nivôse an VIII.

On ne s'étonne plus, quand on connaît cette lettre, qu'un mois après, le premier Consul ait songé à Fontanes pour le charger de prononcer l'éloge funèbre de Washington aux Invalides (20 pluviôse, 8 février 1800).

Fontanes le composa en trente-six heures, dans toute la verve de sa limpide manière. Ce noble discours remplit-il toutes les intentions du Consul? A coup sûr, l'orateur y remplit ses propres intentions les plus chères. Une parole modérée, pacifique, compatissante, pieuse au sens antique, s'y faisait entendre devant les guerriers. C'était, dans ce *temple de Mars*, quelque chose de ce bienfaisant esprit de Numa, dont parle Plutarque, qui allait s'insinuant comme un doux vent à travers l'Italie, et s'ouvrant les cœurs, le lendemain des jours sauvages de Romulus : « Elles ne sont plus enfin ces pompes barbares, « aussi contraires à la politique qu'à l'humanité, où l'on prodiguait « l'insulte au malheur, le mépris à de grandes ruines et la calomnie « à des tombeaux. » Attestant les ombres du grand Condé, de Turenne et de Catinat, présentes sous ce dôme majestueux, l'orateur les réunissait en idée à celle du héros libérateur : « Si ces guerrier « illustres n'ont pas servi la même cause pendant leur vie, la même « renommée les réunit quand ils ne sont plus. Les opinions, sujettes « aux caprices des peuples et des temps, les opinions, partie faible « et changeante de notre nature, disparaissent avec nous dans le « tombeau : mais la gloire et la vertu restent éternellement. » Il insistait sur Catinat; il faisait ressortir l'estime plus forte encore que la gloire; la modération, la simplicité, le désintéressement, toutes les vertus patriarcales, couronnant et appuyant le triomphe des ar-

mes en Washington. En face de *ces hommes prodigieux qui apparaissent d'intervalle en intervalle avec le caractère de la grandeur et de la domination*, il proclamait, comme *non moins utile au gouvernement des états qu'à la conduite de la vie, le bon sens* trop méprisé, cette qualité que nous présente le héros américain dans un degré supérieur, et qui *donne plus de bonheur que de gloire à ceux qui la possèdent comme à ceux qui en ressentent les effets.* « Il me semble que « des hauteurs de ce magnifique dôme, Washington crie à toute la « France : Peuple magnanime, qui sais si bien honorer la gloire, j'ai « vaincu pour l'indépendance ; mais le bonheur de ma patrie fut le « prix de cette victoire. Ne te contente pas d'imiter la première moi- « tié de ma vie : c'est la seconde qui me recommande aux éloges de « la postérité. » — Une allusion délicate, rapide, naturellement amenée, allait jusqu'à offrir aux mânes de Marie-Antoinette, devant tous ces témoins qu'il y associait, un commencement d'expiation.

Si, d'ailleurs, on voulait chercher dans ce discours à inspiration généreuse et clémente, qui remplit éloquemment son objet, une étude approfondie de Washington, et le détail creusé de son caractère, on serait moins satisfait ; on ne demandait pas cela alors ; l'orateur, dans sa justesse qui n'excède rien, s'est tenu au premier aspect de la physionomie connue : et puis Washington, dans sa bouche, n'est qu'un beau prétexte. Si l'on voulait même y chercher aujourd'hui de ces traits de forme qui devinent et qui gravent le fond, ce génie d'expression qui crée la pensée, cette nouveauté qui demeure, on courrait risque de n'être plus assez juste pour la rapidité, le goût, la mesure, la netteté, l'élévation sans effort, l'éclat suffisant, le nombre, tout cet ensemble de qualités appropriées, dont la réunion n'appartient qu'aux maîtres.

Cette noble harangue de bien-venue, qui ouvrait, pour ainsi dire, le siècle sous des auspices auxquels il allait si tôt mentir, ouvrait définitivement la seconde moitié de la carrière de M. de Fontanes. S'il avait été contrarié sans cesse et battu par le flot montant de la révolution, il arriva haut du premier jour avec le reflux. Nous n'avons plus qu'un moment pour le trouver encore simple homme de lettres : il est vrai que ce court moment ne fut pas perdu et va nous le montrer sous un nouveau jour. M. de Fontanes, que nous savons poète, devient un critique au *Mercure*.

SAINTE-BEUVE.

ÉCRIVAINS

MORALISTES ET CRITIQUES

DE LA FRANCE.

VI.

M. JOUBERT.[1]

Bien que les *Pensées* de l'homme remarquable, dont le nom apparaît dans la critique pour la première fois, ne soient imprimées que pour l'œil de l'amitié, et non publiées ni mises en vente, elles sont destinées, ce me semble, à voir tellement s'élargir le cercle des amis que le public finira par y entrer. Parlons donc de ce volume que solennise d'abord au frontispice le nom de M. de Châteaubriand *éditeur*, parlons-en comme s'il était déjà public : trop heureux si nous hâtions ce moment et si nous provoquions une seconde édition accessible à la juste curiosité de tous lecteurs!

Et qu'est-ce donc que M. Joubert? Quel est cet inconnu tout d'un coup ressuscité et dévoilé par l'amitié, quatorze ans après sa mort? Qu'a-t-il fait? Quel a été son rôle? A-t-il eu un rôle? — La réponse à ces diverses questions tient peut-être à des considérations littéraires plus générales qu'on ne croit.

M. Joubert a été l'ami le plus intime de M. de Fontanes et aussi de

(1) *Recueil des Pensées* de M. Joubert, 1 vol. in-8°, Paris, 1838. Imprimerie de Le Normant, rue de Seine, 8.

M. de Châteaubriand. Il avait de l'un et de l'autre; nous le trouvons un lien de plus entre eux : il achève le groupe. L'attention se reporte aujourd'hui sur M. de Fontanes, et M. Joubert en doit prendre sa part. Les écrivains illustres, les grands poètes, n'existent guère sans qu'il y ait autour d'eux de ces hommes plutôt encore essentiels que secondaires, grands dans leur incomplet, les égaux au dedans par la pensée de ceux qu'ils aiment, qu'ils servent, et qui sont rois par l'art. De loin ou même de près, on les perd aisément de vue; au sein de cette gloire voisine, unique et qu'on dirait isolée, ils s'éclipsent, ils disparaissent à jamais, si cette gloire dans sa piété ne détache un rayon distinct et ne le dirige sur l'ami qu'elle absorbe. C'est ce rayon du génie et de l'amitié qui vient de tomber au front de M. Joubert et qui nous le montre.

M. Joubert de son vivant n'a jamais écrit d'ouvrage, ou du moins rien achevé : « *Pas encore*, disait-il quand on le pressait de produire, *pas encore*, il me faut une longue paix. » La paix était venue, ce semble, et alors il disait : « Le ciel n'avait donné de la force à mon esprit que pour un temps, et le temps est passé. » Ainsi, pour lui, pas de milieu : il n'était pas temps encore, ou il n'était déjà plus temps. Singulier génie toujours en suspens et en peine, qui se peint en ces mots : « Le ciel n'a mis dans mon intelligence que des rayons, et ne m'a donné pour éloquence que de beaux mots. Je n'ai de force que pour m'élever et pour vertu qu'une certaine incorruptibilité. » Il disait encore, en se rendant compte de lui-même et de son incapacité à produire : « Je ne puis faire bien qu'avec lenteur et avec une extrême fatigue. Derrière la force de beaucoup de gens il y a de la faiblesse. Derrière ma faiblesse il y a de la force; la faiblesse est dans l'instrument. » Mais, s'il n'écrivait pas de livre, il lisait tous ceux des autres, il causait sans fin de ses jugemens, de ses impressions : ce n'était pas un goût simplement délicat et pur que le sien, un goût correctif et négatif de Quintilius et de Patru; c'était une pensée hardie, provocante, un essor. Imaginez un Diderot qui avait de la pureté antique et de la chasteté pythagoricienne, *un Platon à cœur de La Fontaine*, a dit M. de Châteaubriand.

« Inspirez, mais n'écrivez pas, » dit Le Brun aux femmes. — « C'est, ajoute M. Joubert, ce qu'il faudrait dire aux professeurs (*aux professeurs de ce temps-là*); mais ils veulent écrire et ne pas ressembler aux Muses. » Eh bien! lui, il suivait son conseil, il ressemblait aux Muses. Il était le public de ses amis, l'orchestre, le chef du chœur qui écoute et qui frappe la mesure.

Il n'y a plus de public aujourd'hui, il n'y a plus d'orchestre; les vrais M. Joubert sont dispersés, déplacés; ils écrivent. Il n'y a plus de Muses, il n'y a plus de juges, tout le monde est dans l'arène. Aujourd'hui toi, demain moi. Je te siffle ou je t'applaudis, je te loue ou je te raille : à charge de revanche! Vous êtes orfèvre, monsieur Josse. — Tant mieux, dira-t-on, on est jugé par ses pairs. — En littérature, je ne suis pas tout-à-fait de cet avis constitutionnel, je ne crois pas absolument au jury des seuls confrères, ou soi-disant tels, en matière de goût. L'alliance offensive et défensive de tous les gens de lettres, la société en commandite de tous les talens, idéal que certaines gens poursuivent, ne me paraîtrait pas même un immense progrès, ni précisément le triomphe de la saine critique.

Sérieusement, la plaie littéraire de ce temps, la ruine de l'ancien bon goût (en attendant le nouveau), c'est que tout le monde écrit et a la prétention d'écrire autant et mieux que personne. Au lieu d'avoir affaire à des esprits libres, dégagés, attentifs, qui s'intéressent, qui inspirent, qui contiennent, que rencontre-t-on? des esprits tout envahis d'eux-mêmes, de leurs prétentions rivales, de leurs intérêts d'amour-propre, et, pour le dire d'un mot, des esprits trop souvent perdus de tous ces vices les plus hideux de tous que la littérature seule engendre dans ses régions basses. J'y ai souvent pensé, et j'aime à me poser cette question quand je lis quelque littérateur plus ou moins en renom aujourd'hui : « Qu'eût-il fait sous Louis XIV? qu'eût-il fait au dix-huitième siècle? » J'ose avouer que, pour un grand nombre, le résultat de mon plus sérieux examen, c'est que ces hommes-là, en d'autres temps, n'auraient pas écrit du tout. Tel qui nous inonde de publications spécieuses à la longue, de peintures assez en vogue, et qui ne sont pas détestables, ma foi! aurait été commis à la gabelle sous quelque intendant de Normandie, ou aurait servi de poignet laborieux à Pussort. Tel qui se pose en critique fringant et de grand ton, en juge irréfragable de la fine fleur de poésie, se serait élevé pour toute littérature (car celui-là eût été littérateur, je le crois bien) à raconter dans le *Mercure galant* ce qui se serait dit en voyage au dessert des princes. Un honnête homme, né pour l'*Almanach du Commerce*, qui aura griffonné jusque-là à grand'peine quelques pages de statistique, s'emparera d'emblée du premier poème épique qui aura paru, et, s'il est en verve, déclarera gravement que l'auteur vient de renouveler la face et d'inventer la forme de la poésie française. Je regrette toujours, en voyant quelques-uns de ces jeunes écrivains à moustache, qui, vers trente ans, à force de se creuser le

cerveau, passent du tempérament athlétique au nerveux, les beaux et braves colonels que cela aurait faits hier encore sous l'empire. En un mot, ce ne sont en littérature aujourd'hui que vocations factices, inquiètes et surexcitées, qui usurpent et font loi. L'élite des connaisseurs n'existe plus en ce sens que chacun de ceux qui la formeraient est isolé et ne sait où trouver l'oreille de son semblable pour y jeter son mot. Et quand ils sauraient se rencontrer, les délicats, ce qui serait fort agréable pour eux, qu'en résulterait-il pour tous? car, par le bruit qui se fait, entendrait-on leur demi-mot; et, s'ils élevaient la voix, les voudrait-on reconnaître? Voilà quelques-unes de nos plaies. Au temps de M. Joubert, il n'en était pas encore ainsi. Déjà sans doute les choses se gâtaient : « Des esprits rudes, remarque-t-il, pourvus de robustes organes, sont entrés tout à coup dans la littérature, et ce sont eux qui en pèsent les fleurs. » La controverse, il le remarque aussi, devenait hideuse dans les journaux; mais *l'aménité* n'avait pas fui de partout, et il y avait toujours les *belles-lettres*. Lui qui avait besoin, pour déployer ses ailes, *qu'il fît beau* dans la société autour de lui, il trouvait à sa portée d'heureux espaces; et j'aime à le considérer comme le type le plus élevé de ces connaisseurs encore répandus alors dans un monde qu'ils charmaient, comme le plus original de ces gens de goût finissans, et parmi ces conseillers et ces juges comme le plus inspirateur.

La classe libre d'intelligences actives et vacantes qui se sont succédé dans la société française à côté de la littérature qu'elles soutenaient, qu'elles encadraient et que, jusqu'à un certain point, elles formaient; cette dynastie flottante d'esprits délicats et vifs aujourd'hui perdus, qui à leur manière ont régné, mais dont le propre est de ne pas laisser de nom, se résume très bien pour nous dans un homme et peut s'appeler M. Joubert.

Ainsi, de même que M. de Fontanes a été véritablement le dernier des poètes classiques, M. Joubert aurait été le dernier de ces membres associés, mais non moins essentiels, de l'ancienne littérature, de ces écoutans écoutés, qui, au premier rang du cercle, y donnaient souvent le ton. Ces deux rôles, en effet, se tenaient naturellement, et devaient finir ensemble.

Mais, pour ne pas trop prêter notre idée générale, et, comme on dit aujourd'hui, notre formule, à celui qui a été surtout plein de liberté et de vie, prenons l'homme d'un peu plus près et suivons-le dans ses caprices même; car nul ne fut moins régulier, plus hardi d'élan et plus excentrique de rayons, que cet excellent homme de goût.

La vie de M. Joubert compte moins par les faits que par les idées. Il était de Brive, cette patrie du cardinal Dubois : il aurait dû naître plutôt à Scillonte ou dans quelque bourg voisin de Sunium. Il vint jeune à Paris, y connut presque d'abord Fontanes dès les années 1779, 1780; il avait alors vingt-cinq ans environ, à peu près trois ans de plus que son ami. Sa jeunesse dut être celle d'alors : « Mon ame habite un lieu par où les passions ont passé, et je les ai toutes connues, » nous dit-il plus tard, et encore : « Le temps que je perdais autrefois dans les plaisirs, je le perds aujourd'hui dans les souffrances. » Les idées philosophiques l'entraînèrent très loin : à l'âge du retour il disait : « Mes découvertes (et chacun a les siennes) m'ont ramené aux préjugés. » Ce qu'on appelle aujourd'hui le *panthéisme* était très familier, on a lieu de le croire, à cette jeunesse de M. Joubert; il l'embrassait dans toute sa profondeur, et, je dirai, dans sa plus séduisante beauté : sans avoir besoin de le poursuivre sur les nuages de l'Allemagne, son imagination antique le concevait naturellement revêtu de tout ce premier brillant que lui donna la Grèce : « Je n'aime la philosophie et surtout la métaphysique, ni quadrupède, ni bipède : je la veux ailée et chantante. »

En littérature, les enthousiasmes, les passions, les jugemens de M. Joubert le marquaient entre les esprits de son siècle et en font un critique à part. Nous en avons une première preuve tout-à-fait précise par une correspondance de Fontanes avec lui. Fontanes, alors en Angleterre (fin de 1785), et y voyant le grand monde, cherche à ramener son ami à des admirations plus modérées sur les modèles d'outre-Manche : on s'occupait alors en effet de Richardson et même de Shakspeare à Londres beaucoup moins qu'à Paris : « Encore un coup, lui écrit Fontanes, la patrie de l'imagination est celle où vous êtes né. Pour Dieu, ne calomniez point la France à qui vous pouvez faire tant d'honneur. » Et il l'engage à choisir dorénavant dans Shakspeare, mais à relire toute *Athalie*. M. Joubert, à cette époque, suivait avec ardeur ce mouvement aventureux d'innovation que prêchaient Le Tourneur par ses préfaces, Mercier par ses brochures. Il avait chargé Fontanes de prendre je ne sais quelle information sur le nombre d'éditions et de traductions, à Londres, du *Paysan perverti*, et son ami lui répondait : « Assurez hardiment que le conte des quarante éditions du *Paysan perverti* est du même genre que celui des armées innombrables qui sortaient de Thèbes aux cent portes... Les deux romans français dont on me parle sans cesse, c'est *Gil Blas* et *Marianne*, et surtout du premier. » M. Joubert avait

peine à accepter cela. Il se débarrassa vite pourtant de ce qui n'était pas digne de lui dans ce premier enthousiasme de la jeunesse ; cette boue des Mercier et des Rétif ne lui passa jamais le talon : il réalisa de bonne heure cette haute pensée : « Dans le tempéré, et dans tout ce qui est inférieur, on dépend malgré soi des temps où l'on vit, et, malgré qu'on en ait, on parle comme tous ses contemporains.

« Mais dans le beau et le sublime, et dans tout ce qui y participe en quelque sorte que ce soit, on sort des temps, on ne dépend d'aucun, et dans quelque siècle qu'on vive, on peut être parfait, seulement avec plus de peine en certains temps que dans d'autres. » Il devint un admirable juge du style et du goût français, mais avec des hauteurs du côté de l'antique qui dominaient et déroutaient un peu les perspectives les plus rapprochées de son siècle.

Bien avant de Maistre et ses exagérations sublimes, il disait de Voltaire :

« Voltaire a, comme le singe, les mouvemens charmans et les traits hideux. »

« Voltaire avait l'ame d'un singe et l'esprit d'un ange. »

« Voltaire est l'esprit le plus débauché; et ce qu'il y a de pire, c'est qu'on se débauche avec lui. »

« Il y a toujours dans Voltaire, au bout d'une habile main, un laid visage. »

« Voltaire connut la clarté, et se joua dans la lumière, mais pour l'éparpiller et en briser tous les rayons comme un méchant. »

Je ne me lasserais pas de citer; et pour le style, pour la poésie de Voltaire, il n'est pas plus dupe que pour le caractère de sa philosophie :

« Voltaire entre souvent dans la poésie, mais il en sort aussitôt ; cet esprit impatient et remuant ne peut pas s'y fixer, ni même s'y arrêter un peu de temps. »

« Il y a une sorte de netteté et de franchise de style qui tient à l'humeur et au tempérament, comme la franchise au caractère.

« On peut l'aimer, mais on ne doit pas l'exiger.

« Voltaire l'avait, les anciens ne l'avaient pas. »

Le style de son temps, du XVIIIe siècle, ne lui paraît pas l'unique dans la vraie beauté française :

« Aujourd'hui le style a plus de fermeté, mais il a moins de grace; on s'exprime plus nettement et moins agréablement ; on articule trop distinctement, pour ainsi dire. »

Il se souvient du XVIe, du XVIIe siècle et de la Grèce; il ajoute avec un sentiment attique des idiotismes :

« Il y a, dans la langue française, de petits mots dont presque personne ne sait rien faire. »

Ce *Gil Blas*, que Fontanes lui citait, n'était son fait qu'à demi :

« On peut dire des romans de Lesage, qu'ils ont l'air d'avoir été écrits dans un café, par un joueur de dominos, en sortant de la comédie. »

Il disait de La Harpe : « La facilité et l'abondance avec lesquelles La Harpe parle le langage de la critique lui donnent l'air habile, mais il l'est peu. »

Il disait d'*Anacharsis* : « Anacharsis donne l'idée d'un beau livre et ne l'est pas. »

Maintenant on voit, ce me semble, apparaître, se dresser dans sa hauteur et son peu d'alignement, cette rare et originale nature. Il portait dans la critique non écrite, mais parlée, à cette fin du XVIIIe siècle, quelque chose de l'école première d'Athènes; l'abbé Arnaud ne lui suffisait pas et lui semblait malgré tout son esprit et son savoir en contre-sens perpétuel avec les anciens. Que n'a-t-il rencontré André Chénier, ce jeune grec contemporain? Comme ils se seraient vite entendus dans un même culte, dans le sentiment de la forme chérie! Mais M. Joubert était bien autrement platonicien de tendance et idéaliste :

« C'est surtout dans la spiritualité des idées que consiste la poésie. »

« La lyre est en quelque manière un instrument ailé. »

« La poésie à laquelle Socrate disait que les Dieux l'avaient averti de s'appliquer, doit être cultivée dans la captivité, dans les infirmités, dans la vieillesse.

« C'est celle-là qui est les délices des mourans. »

« Dieu, ne pouvant pas départir la vérité aux Grecs, leur donna la poésie. »

« Qu'est-ce donc que la poésie? Je n'en sais rien en ce moment; mais je soutiens qu'il se trouve dans tous les mots employés par le vrai poète, pour les yeux un certain phosphore, pour le goût un certain nectar, pour l'attention une ambroisie qui n'est point dans les autres mots. »

« Les beaux vers sont ceux qui s'exhalent comme des sons ou des parfums. »

« Il y a des vers qui, par leur caractère, semblent appartenir au règne minéral; ils ont de la ductilité et de l'éclat.

« D'autres au règne végétal; ils ont de la sève.

« D'autres enfin appartiennent au règne animal ou animé, et ils ont de la vie.

« Les plus beaux sont ceux qui ont de l'ame; ils appartiennent aux trois règnes, mais à la Muse encore plus. »

C'est le sentiment de cette *Muse* qui lui inspirait ces jugemens d'une *concision ornée*, laquelle fait, selon lui, la beauté unique du style :

« Racine — son élégance est parfaite; mais elle n'est pas suprême comme celle de Virgile. »

« Notre véritable Homère, l'Homère des Français, qui le croirait? c'est La Fontaine. »

« Le talent de J.-B. Rousseau remplit l'intervalle qui se trouve entre La Motte et le vrai poète. » Quelle place immense, et d'autant plus petite! ironie charmante!

Et la poésie, la beauté sous toutes les formes, il la sentait :

« Naturellement, l'ame se chante à elle-même tout ce qui est beau ou tout ce qui semble tel.

« Elle ne se le chante pas toujours avec des vers ou des paroles mesurées, mais avec des expressions et des images où il y a un certain sens, un certain sentiment, une certaine forme et une certaine couleur qui ont une certaine harmonie l'une avec l'autre et chacune en soi. »

Par l'attitude de sa pensée il me fait l'effet d'une colonne antique, solitaire, jetée dans le moderne, et qui n'a jamais eu son temple.

Vieux et blanchissant, il se comparait avec grace à un peuplier : « Je ressemble à un peuplier; cet arbre a toujours l'air d'être jeune, même quand il est vieux. » *Albaque populus.*

M. Joubert, jeune encore en 89, vit arriver la révolution française avec des espérances vastes comme son amour des hommes. Il persista long-temps à ne l'envisager que par son côté profitable à l'avenir et, à travers tout, régénérateur. Lié avec le conventionnel Lakanal, il eut moyen d'être actif et utile pour l'organisation de l'instruction publique le lendemain des jours de terreur et de ruine. Ses idées en philosophie sociale ne se modifièrent que par un contrecoup assez éloigné de ce moment : au sortir du 9 thermidor, il paraît avoir cru encore aux ressources du gouvernement par (ou avec) le grand nombre : il écrivait à Fontanes, qui, caché durant quelques mois, reparaissait au grand jour :

« Je vous vois où vous êtes avec grand plaisir. Le temps permet aux gens de bien de vivre partout où ils veulent. La terre et le ciel sont changés. Heureux ceux qui, toujours les mêmes, sont sortis

purs de tant de crimes et sains de tant d'affreux périls! Vive à jamais la liberté! » Noble soupir de délivrance qui s'exhale d'une poitrine généreuse long-temps oppressée! Le chapitre si remarquable de ses *Pensées*, intitulé *Politique*, nous le montre revenu à l'autre pôle, c'est-à-dire à l'école monarchique, à l'école de ceux qu'il appelle les sages : « Liberté! liberté! s'écriait-il alors comme pour réprimander son premier cri; en toutes choses point de liberté; mais en toutes choses justice, et ce sera assez de liberté. » Il disait : « Un des plus sûrs moyens de tuer un arbre est de le déchausser et d'en faire voir les racines. Il en est de même des institutions; celles qu'on veut conserver, il ne faut pas trop en désenterrer l'origine. Tout commencement est petit. » Je dirai encore cette magnifique pensée qui, dans son anachronisme, ressemble à quelque *postscriptum* retrouvé d'un traité de Platon ou à quelque sentence *dorée* de Pythagore : « La multitude aime la multitude ou la pluralité dans le gouvernement. Les sages y aiment l'unité.

« Mais, pour plaire aux sages et pour avoir la perfection, il faut que l'unité ait pour limites celles de sa juste étendue, que ses limites viennent d'elle; ils la veulent éminente et pleine, semblable à un disque et non pas semblable à un point. »

En songeant à ses erreurs, à ce qu'il croyait tel, il ne s'irritait pas; sa bienveillance pour l'humanité n'avait pas souffert : « Philanthropie et repentir, c'est ma devise. »

Comme administrateur du département de la Seine, il contribua à la formation des *Écoles centrales*, et nous avons sous les yeux un discours qu'il prononça à une rentrée solennelle de ces écoles en l'an V. Nous le suivons d'assez près à ce moment par de charmantes lettres à Fontanes, son plus vieil ami, qu'il retrouvait, après la séparation de la terreur, avec la vivacité d'une reconnaissance :

« Je mêlerai volontiers mes pensées avec les vôtres, lorsque nous pourrons converser; mais, pour vous rien écrire qui ait le sens commun, c'est à quoi vous ne devez aucunement vous attendre. J'aime le papier blanc plus que jamais, et je ne veux plus me donner la peine d'exprimer avec soin que des choses dignes d'être écrites sur de la soie ou sur l'airain. Je suis ménager de mon encre; mais je parle tant que l'on veut. Je me suis prescrit cependant deux ou trois petites rêveries dont la continuité m'épuise. Vous verrez que quelque beau jour j'expirerai au milieu d'une belle phrase et plein d'une belle pensée. Cela est d'autant plus probable, que depuis quelque temps je ne travaille à exprimer que des choses inexprimables. »

Comme ceci est tout-à-fait inédit et pourra s'ajouter heureusement à une réimpression des *Pensées*, je ne crains pas de transcrire : c'est un régal que de telles pages. M. Joubert continue de s'analyser lui-même avec une sorte de délices qui sent son voisin du XVIe siècle, le discoureur des *Essais* :

« Je m'occupais ces jours derniers à imaginer nettement comment était fait mon cerveau. Voici comment je le conçois : il est sûrement composé de la substance la plus pure et a de hauts enfoncemens; mais ils ne sont pas tous égaux. Il n'est point du tout propre à toutes sortes d'idées; il ne l'est point aux longs travaux.

« Si la moelle en est exquise, l'enveloppe n'en est pas forte. La quantité en est petite, et ses ligamens l'ont uni aux plus mauvais muscles du monde. Cela me rend le goût très difficile et la fatigue insupportable. Cela me rend en même temps opiniâtre dans le travail, car je ne puis me reposer que quand j'atteins ce qui me charme. Mon ame chasse aux papillons, et cette chasse me tuera. Je ne puis ni rester oisif, ni suffire à mes mouvemens. Il en résulte (pour me juger en beau) que je ne suis propre qu'à la perfection. Du moins elle me dédommage lorsque je puis y parvenir, et, d'ailleurs, elle me repose en m'interdisant une foule d'entreprises; car peu d'ouvrages et de matières sont susceptibles de l'admettre. La perfection m'est analogue, car elle exige la lenteur autant que la vivacité. Elle permet qu'on recommence et rend les pauses nécessaires. Je veux, vous dis-je, être parfait. Il n'y a que cela qui me seye et qui puisse me contenter. Je vais donc me faire une sphère un peu céleste et fort paisible, où tout me plaise et me rappelle, et de qui la capacité ainsi que la température se trouve exactement conforme à la nature et l'étendue de mon pauvre petit cerveau. Je prétends ne plus rien écrire que dans l'idiome de ce lieu. J'y veux donner à mes pensées plus de pureté que d'éclat, sans pourtant bannir les couleurs, car mon esprit en est ami. Quant à ce que l'on nomme force, vigueur, nerf, énergie, élan, je prétends ne plus m'en servir que pour monter dans mon étoile. C'est là que je résiderai quand je voudrai prendre mon vol; et lorsque j'en redescendrai, pour converser avec les hommes pied à pied et de gré à gré, je ne prendrai jamais la peine de savoir ce que je dirai; comme je fais en ce moment où je vous souhaite le bonjour. »

Il y a sans doute quelque chose de fantasque, d'un peu bizarre si l'on veut, dans tout cela : M. Joubert est un humoriste en sourire. Mais même lorsqu'il y a quelque *affectation* chez lui (et il n'en est pas

exempt), il n'a que celle qui ne déplaît pas parce qu'elle est sincère, que lui-même définit comme tenant plus aux mots, tandis que la *prétention*, au contraire, tient à la vanité de l'écrivain : « Par l'une l'auteur semble dire seulement au lecteur : *Je veux être clair*, ou *je veux être exact*, et alors il ne déplaît pas ; mais quelquefois il semble dire aussi : *Je veux briller*, et alors on le siffle. »

Marié depuis plusieurs années déjà, retiré de temps en temps à Villeneuve-sur-Yonne, il y conviait son ami et la famille de son ami ; il voudrait avoir à leur offrir, dit-il, une cabane au pied d'un arbre, et il ne trouve de disponible qu'une chaumière au pied d'un mur. Il parle là-dessus avec un frais sentiment du paysage, avec un tour et une coupe dans les moindres détails, qui fait ressembler sa phrase familière à quelque billet de Cicéron :

« Cette chaumière au pied d'un mur est une maison de curé au pied d'un pont. Vous y auriez notre rivière sous les yeux, notre plaine devant vos pas, nos vignobles en perspective, et un bon quart de notre ciel sur votre tête. Cela est assez attrayant.

« Une cour, un petit jardin dont la porte ouvre la campagne ; des voisins qu'on ne voit jamais, toute une ville à l'autre bord, des bateaux entre les deux rives, et un isolement commode ; tout cela est d'assez grand prix, mais aussi vous le paieriez. Le site vaut mieux que le lieu. »

Lorsque, revenu de sa proscription de fructidor, Fontanes fut réinstallé en France, nous retrouvons M. Joubert en correspondance avec lui. Il le console en sage tendre, de la mort d'un jeune enfant :

« Ces êtres d'un jour ne doivent pas être pleurés longuement comme des hommes ; mais les larmes qu'ils font couler sont amères. Je le sens, quand je songe surtout que votre malheur peut, à chaque instant, devenir le mien. Je vous remercie d'y avoir songé. Je ne doute pas qu'en cas pareil vous ne fussiez prêt à partager mes sentimens comme je partage les vôtres. Les consolations sont un secours qu'on se prête et dont tôt ou tard chaque homme a besoin à son tour. »

Il revient de là à sa difficulté d'écrire, à ses ennuis, à sa santé, à se peindre lui-même selon ce faible aimable et qu'on lui pardonne ; car, si occupé qu'il soit de lui, il a toujours *un coin à loger les autres :* c'est l'esprit et le cœur le plus *hospitaliers*. Il se récite donc en détail à son ami ; il se plaint de son esprit qui le maîtrise par accès, qui le surmène : Mme Victorine de Châtenay disait, en effet, de lui qu'il avait l'air d'une ame qui a rencontré par hasard un corps, et

qui s'en tire comme elle peut. Mais aussi il désarçonne parfois cette ame, cet esprit, ce cavalier intraitable, et alors il vit des mois entiers *en bête* (il nous l'assure) sans penser, couché sur sa litière. « Vous voyez, poursuit-il, que mon existence ne ressemble pas tout-à-fait à la béatitude et aux ravissemens où vous me supposez plongé. J'en ai quelquefois cependant, et si mes pensées s'inscrivaient toutes seules sur les arbres que je rencontre, à proportion qu'elles se forment et que je passe, vous trouveriez, en venant les déchiffrer dans ce pays-ci après ma mort, que je vécus par-ci par-là plus Platon que Platon lui-même : *Platone platonior.* »

Une de ces pensées, par exemple, qui s'inscrivaient toutes seules sur les arbres, tandis qu'il se promenait par les bois un livre à la main, la voulez-vous savoir? la voici : elle lui échappe à la fin de cette même lettre :

« Il me reste à vous dire sur les livres et sur les styles une chose que j'ai toujours oubliée. Achetez et lisez les livres faits par les vieillards qui ont su y mettre l'originalité de leur caractère et de leur âge. J'en connais quatre ou cinq où cela est fort remarquable. D'abord le vieil Homère, mais je ne parle pas de lui. Je ne dis rien non plus du vieil Eschyle : vous les connaissez amplement en leur qualité de poètes. Mais procurez-vous un peu Varron, *Marculphi formulæ* (ce Marculphe était un vieux moine, comme il le dit dans sa préface, dont vous pourrez vous contenter); Cornaro, *de la Vie sobre.* J'en connais, je crois, encore un ou deux, mais je n'ai pas le temps de m'en souvenir. Feuilletez ceux que je vous nomme, et vous me direz si vous ne découvrez pas visiblement, dans leurs mots et dans leurs pensées, des esprits verts, quoique ridés, des voix sonores et cassées, l'autorité des cheveux blancs, enfin des têtes de vieillards. Les amateurs de tableaux en mettent toujours dans leurs cabinets; il faut qu'un connaisseur en livres en mette dans sa bibliothèque. » — Que vous en semble? Montaigne dirait-il mieux? Vraie pensée de Socrate touchée à la Rembrandt!

M. Joubert est un esprit délicat avec des pointes fréquentes vers le sublime; car, selon lui, « les esprits délicats sont *tous* des esprits nés sublimes, qui n'ont pas pu prendre l'essor, parce que, ou des organes trop faibles, ou une santé trop variée, ou de trop molles habitudes, ont retenu leurs élans. » Charmante et consolante explication! Quelle délicatesse il met à ennoblir les délicats! Il s'y pique d'honneur. Ainsi la qualité du cavalier est bien la même, ce n'est que le cheval qui a manqué.

L'année 1800 lui amena un de ces cavaliers au complet pour ami. M. de Châteaubriand arriva d'Angleterre; il y avait d'avance connu M. Joubert par les récits passionnés de Fontanes; une grande liaison commença. Les illustres Mémoires ont déjà fixé en traits d'immortelle jeunesse cette petite et admirable société d'alors, soit au château de Savigny, soit dans la rue Neuve-du-Luxembourg, Fontanes, M. Joubert, M. de Bonald, M. Molé, cette brillante et courte union d'un moment à l'entrée du siècle, avant les systèmes produits, les renommées engagées, les emplois publics, tout ce qui sépare; cette conversation d'élite, les soirs, autour de Mme de Beaumont, de Mme de Vintimille : « Hélas! se disait-on quelquefois en sortant; ces femmes-là sont les dernières; elles emporteront leur secret. »

M. Joubert n'eut d'autres fonctions que dans l'instruction publique, inspecteur, puis conseiller de l'université par l'amitié de M. de Fontanes. Il continua de lire, de rêver, de causer, de marcher, bâton en main, aimant mieux dans tous les temps faire dix lieues qu'écrire dix lignes; de promener et d'ajourner l'œuvre, étant de ceux qui sèment, et qui ne bâtissent ni ne fondent : « Quand je luis, je me consomme. » — « J'avais besoin de l'âge pour apprendre ce que je voulais savoir, et j'aurais besoin de la jeunesse pour bien dire ce que je sais. » Au milieu de ses plaintes, sa jeunesse d'imagination rayonnait toujours sur de longues perspectives :

De la paix et de l'espérance
Il a toujours les yeux sereins,

disait de lui Fontanes en chantant sa bien-venue à Courbevoye. Les idées religieuses prenaient sur cet esprit élevé plus d'empire de jour en jour. Au sein de l'orthodoxie la plus fervente, il portait de singuliers restes de ses anciennes audaces philosophiques. A propos de ce beau chapitre de la *religion*, qui est de la volée de Pascal, M. de Châteaubriand a remarqué que jamais pensées n'ont excité de plus grands doutes jusqu'au sein de la foi. Je renvoie au livre; ceux qui en seront avides et dignes, sauront bien se le procurer; ils forceront d'ailleurs par leur clameur à ce qu'on le leur donne : il est impossible que de tels élixirs d'ame restent scellés. Il a dit de ce siècle-ci, bien avant tant de déclamations et de redites, et avec le plus sublime accent de l'humilité pénétrée qui a foi en la miséricorde :

« Dieu a égard aux siècles. Il pardonne aux uns leurs grossièretés, aux autres leurs raffinemens. Mal connu par ceux-là, méconnu par ceux-ci, il met à notre décharge, dans ses balances équitables, les superstitions et les incrédulités des époques où nous vivons.

« Nous vivons dans un temps malade; il le voit. Notre intelligence est blessée; il nous pardonnera, si nous lui donnons tout entier ce qui peut nous rester de sain. »

Il comprenait la piété, *le plus beau et le plus délié de tous les sentimens*, comme on a vu qu'il entendait la poésie; il y voyait des harmonies touchantes avec le dernier âge de la vie : « Il n'y a d'heureux par la vieillesse que le vieux prêtre et ceux qui lui ressemblent. » Il s'élevait et cheminait dans ce bonheur en avançant; la vieillesse lui apparaissait comme purifiée du corps et voisine des dieux. Il entendait plus distinctement cette voix de la sagesse, *qui, comme une voix céleste, n'est d'aucun sexe*, cette voix, à lui familière, des Fénelon et des Platon. « La sagesse, c'est le repos dans la lumière! »

Mais, comme critique littéraire, il en faut tirer encore certains mots qui s'ajouteraient bien au chapitre des *Ouvrages de l'esprit* de La Bruyère, et dont quelques-uns vont droit à nos travers d'aujourd'hui :

« Pour bien écrire, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise. »

« Il est des mots *amis de la mémoire;* ce sont ceux-là qu'il faut employer. La plupart mettent leurs soins à écrire de telle sorte, qu'on les lise sans obstacle et sans difficulté, et qu'on ne puisse en aucune manière se sou enir de ce qu'ils ont dit; leurs phrases amusent la voix, l'oreille, l'attention même, et ne laissent rien après elles; elles flattent, elles passent comme un son qui sort d'un papier qu'on a feuilleté. » Ceci s'adresse en arrière à l'école de La Harpe, au Voltaire délayé, et, en général, le péril n'est pas aujourd'hui de tomber dans ce coulant.

Voici qui nous touche de plus près : « Avant d'employer un beau mot, faites-lui une place. » Avec la quantité de beaux mots qu'on empile, sait-on encore le prix de ces places-là?

« L'ordre littéraire et poétique tient à la succession naturelle et libre des mouvemens; il faut qu'il y ait entre les parties d'un ouvrage de l'harmonie et des rapports, que tout s'y tienne et que rien ne soit cloué. » Maintenant, dans la plupart des ouvrages, les parties ne se tiennent guère; en revanche (je parle des meilleurs), ce ne sont que clous martelés et rivés, à tête d'or.

A nos poètes lyriques ou épiques, il semble dire : « On n'aime plus que l'esprit colossal. »

A tel qui violente la langue et qui est pourtant un maître : « Nous devons reconnaître pour maîtres des mots ceux qui savent *en abuser*, et ceux qui savent en user; mais ceux-ci sont les rois des langues, et

ceux-là en sont les *tyrans.* » — Oui, tyrans! nos Phalaris ne font-ils pas mugir les pensées dans les mots façonnés et fondus en taureaux d'airain?

A tel romancier qui réussit une fois sur cent, je dirai avec lui : « Il ne faut pas seulement qu'un ouvrage soit bon, mais qu'il soit fait par un bon auteur. »

A tel critique hérissé et coupe-jarret, à tel autre aisément fatrassier et sans grace : « Des belles-lettres. Où n'est pas l'agrément et quelque sérénité, là ne sont plus les belles-lettres.

« Quelque aménité doit se trouver même dans la critique; si elle en manque absolument, elle n'est plus littéraire... Où il n'y a aucune délicatesse, il n'y a point de littérature. »

A aucune en particulier, mais à toutes en général, ce qui ne peut, certes, blesser personne, dans ce sexe plus ou moins émancipé : « Il est un besoin d'admirer, ordinaire à certaines femmes dans les siècles lettrés, et qui est une altération du besoin d'aimer. »

Et ces pensées qui semblent dater de ce matin, étaient écrites il y a quinze ans au moins, avant 1824, époque où mourait M. Joubert, âgé d'environ soixante-neuf ans.

Je n'aurais pas fini de sitôt, si j'extrayais tout ce qui, chez lui, s'attache au souvenir et vous suit. Combien de vues fines et profondes sur les anciens, sur leur genre de beauté, leur modération décente! « On parle de leur imagination : c'est de leur goût qu'il faut parler; lui seul réglait toutes leurs opérations, appliquant leur discernement à ce qui est beau et convenable.

« Leurs philosophes même n'étaient que de beaux écrivains dont le goût était plus austère. »

Paul-Louis Courier les jugeait ainsi. Et sur les formes particulières des styles, sur Cicéron qu'on croit circonspect et presque timide, et qui, par l'expression, est le plus téméraire peut-être des écrivains, sur son éloquence claire, mais qui sort *à gros bouillons et cascades quand il le faut;* sur Platon, qui *se perd dans le vide*, mais tellement, qu'*on voit le jeu de ses ailes*, qu'*on en entend le bruit;* sur Platon encore et Xénophon, et les autres écrivains de l'école de Socrate, qui ont, dans la phrase, les circuits et les *évolutions du vol des oiseaux*, qui *bâtissent* véritablement *des labyrinthes*, *mais des labyrinthes en l'air*, M. Joubert est inépuisable de vues, et perpétuel d'images. Cicéron surtout lui revient souvent comme Voltaire; il le comprend par tous les aspects et le juge, car lui-même est un homme de *par-delà*, plus antique de goût : « La facilité est opposée au sublime. Voyez Cicéron, rien ne lui manque que l'obstacle et le saut. »

« Il y a mille manières d'apprêter et d'assaisonner la parole ; Cicéron les aimait toutes. »

« Cicéron est dans la philosophie une espèce de lune ; sa doctrine a une lumière fort douce, mais d'emprunt : cette lumière est toute grecque. Le Romain l'a donc adoucie et affaiblie. »

Mais je m'aperçois que je me rengage. — Nul livre, en résumé, ne couronnerait mieux que celui de M. Joubert, cette série française, ouverte aux *Maximes* de La Rochefoucauld, continuée par Pascal, La Bruyère, Vauvenargues, et qui se rejoint, par cent retours, à Montaigne.

Il suffisait, nous disent ceux qui ont eu le bonheur de le connaître, d'avoir rencontré et entendu une fois M. Joubert, pour qu'il demeurât à jamais gravé dans l'esprit : il suffit maintenant pour cela, en ouvrant son volume au hasard, d'avoir lu. Sur quantité de points qui reviennent sans cesse, sur bien des thèmes éternels, on ne saurait dire mieux ni plus singulièrement que lui : « Il n'y a pas, pense-t-il, de musique plus agréable que les *variations* des airs connus. » Or, ses *variations*, à lui, mériteraient bien souvent d'être retenues comme définitives. Sa pensée a la forme comme le fond, elle fait image et *apophthegme*. Espérons, à tant de titres, qu'elle aura cours désormais, qu'elle entrera en échange habituel chez les meilleurs, et enfin qu'il vérifiera à nos yeux sa propre parole : « Quelques mots dignes de mémoire peuvent suffire pour illustrer un grand esprit. »

Si on réimprimait pour le public, il y aurait quelques corrections à apporter, quelques pensées énigmatiques ou recherchées à supprimer, comme celle de l'enthousiasme qui *agit en spirale, conformément aux entrailles* (page 167), quelques autres d'une vérité superflue à omettre, comme celles : (page 216) qu'*il y a toujours du charme dans la grace*, et (page 149) que, *pour bien écrire, il faut du temps et de l'esprit*. J'aurais encore à indiquer (pages 218 et 290, 50 et 282) des pensées à peu près les mêmes, répétées; (pages 27, 77, 123, et peut-être ailleurs) quelques erreurs typographiques qui troublent le sens. Il faudrait, je crois, abréger, alléger le chapitre des *Pensées diverses*, et en renvoyer plus d'une, ou à des chefs précédens, ou à des subdivisions nouvelles, comme *de l'amitié, des anciens, de la vérité*. On voit, au détail de mes précautions, que je ne veux absolument pas supposer que le livre en reste là et que l'illustre éditeur n'achève pas tout son ouvrage. L'honorable famille du mort pourrait-elle refuser dispense pour l'entier bienfait?

S.-B.

LA PRÉFACE

DE

RUY BLAS.

M. Hugo, fidèle à ses habitudes littéraires, veut bien nous expliquer le sens historique et philosophique de *Ruy Blas;* nous devons le remercier de cette généreuse condescendance. Car le sens de *Ruy Blas* était demeuré impénétrable pour nous comme pour bien d'autres. La préface que M. Hugo vient de publier, est si pleine de révélations et d'enseignemens, elle contient des idées si neuves et si bien dites, qu'il nous semble utile d'énumérer et d'apprécier chacune de ces idées. Si quelques-uns des préceptes énoncés par l'auteur sont aussi vieux que la littérature dramatique, ils ont du moins le mérite de condamner M. Hugo plus sévèrement que la critique la plus hardie et la plus franche, et à ce titre ils doivent être signalés à l'attention publique. Quant aux théories philosophiques et historiques exposées à propos de *Ruy Blas,* s'il nous est impossible de les accepter, si nous sommes forcé d'en proclamer le néant, nous reconnaissons volontiers qu'elles ont l'avantage de prêter un sens aux caractères que nous n'avons pas compris, aux scènes qui nous ont étonné ou révolté, mais qui n'ont pas un seul instant obtenu notre approbation ou notre sympathie.

M. Hugo commence par diviser son auditoire en trois classes : les femmes, les penseurs, la foule. Les femmes veulent des passions, les penseurs des caractères, la foule de l'action. De là trois formes de poésie dramatique : la passion sans caractères et sans action ou la tragédie, les caractères sans passion et sans action, ou la comédie, et l'action sans caractères et sans passion, ou le mélodrame. Quoique la tragédie et la comédie ne soient pas exactement conformes à la définition qu'en donne M. Hugo, quoique les bonnes tragédies et les bonnes comédies ne puissent se passer d'action, nous voulons bien accepter comme vrais, comme littéralement exacts, les termes de ces trois définitions. Ces termes une fois acceptés, que le public décide à quelle forme dramatique appartiennent les pièces de M. Hugo. A-t-il écrit, depuis onze ans, une comédie ou une tragédie? S'est-il jamais proposé la peinture des passions ou le développement des caractères? Il est impossible de poser la question plus nettement que ne le fait M. Hugo; il nous semble également impossible qu'une seule et même réponse ne sorte pas de toutes les bouches. Tout en reconnaissant le mérite poétique de *Cromwell*, de *Marion de Lorme*, d'*Hernani* et du *Roi s'amuse*, nous ne pouvons croire que les femmes ou les penseurs, que M. Hugo prend pour juges et dont nous proclamons avec lui la compétence, trouvent dans aucun de ces ouvrages la peinture des passions ou le développement des caractères, c'est-à-dire, selon les termes de M. Hugo, une tragédie ou une comédie. Ces quatre poèmes, injustement appelés drames, ne sont que des odes dialoguées. Il n'y a là-dessus qu'un avis que nous enregistrons, que nous formulons sous la dictée de l'opinion publique. Quant aux trois pièces en prose qui sont venues après ces odes dialoguées, elles sont jugées depuis longtemps avec la même unanimité. *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo* sont de purs mélodrames, et encore devons-nous ajouter, pour être vrai, que ces mélodrames relèvent du spectacle bien plus que de l'action. Ainsi, d'après la triple théorie exposée par M. Hugo, le poète qui a débuté par *Cromwell* et qui vient d'écrire *Ruy Blas*, ne s'adresse ni aux femmes, ni aux penseurs, et ne satisfait, n'amuse que les yeux de la foule. Il est étranger à la peinture des passions, au développement des caractères, et lorsqu'il lui arrive d'inventer une action dramatique, il fait au plaisir des yeux une part si grande, si importante, il viole si souvent les lois de la vraisemblance, il jette si hardiment sur la scène des hommes qui n'ont de commun avec nous que le nom, il obéit si aveuglément à la fantaisie, et il traite

avec tant de dédain, tant de mépris le cœur et l'intelligence de la foule, que ses mélodrames sont plutôt des spectacles que des actions dramatiques.

Depuis la préface de *Cromwell* jusqu'à la préface de *Ruy Blas*, M. Hugo a souvent exposé la théorie du drame tel qu'il prétend le réaliser, tel qu'il croit peut-être nous l'avoir montré; mais jamais il n'a formulé les principes de cette théorie avec tant d'évidence et de précision, jamais il ne s'est condamné lui-même avec tant de franchise et de sévérité. Ni les femmes, ni les penseurs, ni la foule n'appelleront de l'arrêt qu'il vient de prononcer. Toutes les classes d'auditeurs et de lecteurs se réuniront pour applaudir aux principes qu'il a posés, aux conséquences qui découlent naturellement de ces principes, sans le secours d'aucun commentaire; les prémisses une fois acceptées, un enfant se chargerait de tirer la conclusion. Sauf quelques légères modifications que nous avons indiquées, la critique ne peut qu'approuver les théories de M. Hugo; mais, à compter de ce jour, depuis cette préface lumineuse, l'auteur de *Ruy Blas* a perdu le droit de gourmander la critique et de lui reprocher son injustice. Personne ne voudra plus écouter ses plaintes ni ses invectives; il aura beau accuser tout haut, sous toutes les formes, dans ses odes et dans ses préfaces, la jalousie de ses juges, ses paroles seront comme non avenues; car tout le monde se souviendra qu'il a prononcé contre lui-même l'arrêt le plus juste et le mieux motivé. Comment croire à la jalousie de la critique, lorsque la critique proclame en toute occasion les principes posés par M. Hugo dans la préface de *Ruy Blas?* Comment ajouter foi à la méchanceté des juges qui rédigent leurs sentences d'après les lois que M. Hugo a lui-même formulées si nettement? Quand la préface de *Ruy Blas* ne servirait qu'à réduire sa colère au silence, quand la critique et le public n'auraient pas d'autre espérance à concevoir, nous devrions encore adresser à M. Hugo des remerciemens sincères. Car il est pénible de voir la loyauté souillée du nom d'injustice, la franchise travestie en jalousie; et la critique est désormais à l'abri de ces imputations.

Mais la préface de *Ruy Blas* ne se borne pas à exposer la théorie de la poésie dramatique; M. Hugo ne pouvait se contenter de répéter sous une forme nouvelle ce qu'il a déjà dit si souvent. Il a cru devoir apprécier l'état des monarchies défaillantes en général, et en particulier l'état de la monarchie espagnole dans les dernières années du XVIIe siècle, d'après les principes d'une science née d'hier, et qui jusqu'à présent n'a pas enseigné grand'chose à ceux qui ont pris la

peine de l'étudier, d'après la philosophie de l'histoire. Cette science, qui occuperait certainement un rang honorable parmi les connaissances humaines si elle se bornait à pénétrer les causes des évènemens, à les rattacher aux passions et aux pensées des hommes éminens, est devenue depuis quelques années un enfantillage digne de pitié. Ramenée à sa plus simple expression, elle ne signifie guère autre chose que l'affirmation du passé. Elle proclame et démontre la nécessité des faits accomplis et ressemble volontiers aux bergers qui attendent la fin de la journée pour dire s'il doit tomber de la pluie à midi. M. Hugo, animé du désir d'agrandir sinon la valeur réelle, du moins la valeur apparente de son œuvre, n'a rien trouvé de mieux que la philosophie de l'histoire pour expliquer le sens de *Ruy Blas*. Il a donc découvert et il nous annonce qu'au moment où les monarchies sont près de s'écrouler, la noblesse se dissout, et qu'en se dissolvant elle se divise. Une pareille découverte vaut, à coup sûr, la peine d'être proclamée à son de trompe; et M. Hugo n'y manque pas. La noblesse se divise en deux classes; l'une, la moins pure et la plus rusée, demeure à la cour et s'enrichit; l'autre, la plus loyale et la plus brave, met le feu aux quatre coins de son bien, et se trouve ruinée avant la monarchie. Oubliée de tous, excepté de ses créanciers, et ici nous empruntons les expressions de M. Hugo, elle est réduite à vivre comme les bohémiens. Elle ne fait plus rosser le guet par ses gens, mais par les camarades vagabonds qu'elle s'est donnés. M. Hugo trouve dans cette division de la noblesse l'occasion de satisfaire son goût pour l'antithèse et l'accumulation. Il entasse les épithètes et verse sur le papier une kyrielle de mots souvent étonnés de se trouver ensemble. Certes, pour dissoudre la noblesse au moment où la monarchie va s'écrouler, pour conclure de la dissolution la division, il était inutile d'invoquer la philosophie de l'histoire. Mais cette science a pour M. Hugo des charmes si puissans, qu'il lui demande conseil pour caractériser le peuple avec autant de précision que la noblesse. Il découvre, toujours grace à la philosophie de l'histoire, que le peuple, dès qu'il voit l'agonie de la monarchie et la division de la noblesse, conçoit des espérances de plus en plus hardies et forme des projets pleins de grandeur. A la bonne heure! voilà parler. Ni Thucydide, ni Tacite, ni Hérodote, ni Salluste, étrangers, nous le savons, à la philosophie de l'histoire, n'auraient fait une pareille découverte. Vraiment, le peuple s'enhardit et se relève à mesure que la royauté chancelle et que la noblesse se dégrade? Voilà un fait d'une haute importance, une idée lumineuse, qui vaut la peine d'être

enregistrée. Les membres de l'aréopage, du sénat romain et de la constituante, auraient payé au poids de l'or la possession de cette idée. Quelle transformation dans leurs travaux, quelle maturité dans leurs délibérations, s'ils eussent deviné, avec le secours de la philosophie de l'histoire, le théorème que M. Hugo formule si nettement : règle générale, toutes les fois que la noblesse s'avilit, le peuple ne manque pas de la mépriser et de s'enhardir. Je ne connais rien de comparable au théorème de M. Hugo, si ce n'est M. Jourdain découvrant qu'il fait de la prose toutes les fois qu'il dit bonjour à ses amis. La belle chose, mon Dieu, que la philosophie de l'histoire!

M. Hugo ne saurait s'arrêter en si beau chemin; il poursuit ses explorations scientifiques avec une rare persévérance, et ses efforts sont dignement récompensés. Il découvre que la reine est placée au-dessus du peuple et de la noblesse, et que le peuple tourne vers la reine des regards pleins d'espérance, pour deux raisons très graves et qu'il ne faut pas négliger de mentionner : parce qu'elle est reine et parce qu'elle est femme, c'est-à-dire parce qu'elle est puissante et disposée à la pitié. Or, si l'histoire de toutes les monarchies nous révèle ces vérités si vraies, trop vraies peut-être, puisqu'elles amènent le sourire sur les lèvres, il est facile, à l'aide de ces vérités, d'expliquer l'état de la monarchie espagnole dans les dernières années du XVIIe siècle. Il y avait alors à Madrid comme dans toutes les monarchies, un peuple, une noblesse, une reine, c'est-à-dire Marie de Neubourg, et trois types représentés par don Salluste, don César de Bazan et Ruy Blas. Rendons graces à la philosophie de l'histoire qui explique si nettement, si clairement un problème qui nous semblait insoluble. Nous sommes maintenant en pleine lumière. Non-seulement nous comprenons les faits et les personnages, mais nous savons, de science certaine, en vertu de quelle idée conçue dès long-temps par la Divinité, ces faits se sont accomplis, pour l'achèvement de quel dessein ces personnages se sont mis en mouvement. En un mot, nous possédons la raison des choses. Voilà, dit M. Hugo, ce que révélerait la philosophie de l'histoire aux esprit attentifs, si le drame qui se nomme *Ruy Blas* méritait d'être étudié avec un tel flambeau. Oui, sans doute, *Ruy Blas* est pleinement digne d'une telle étude, et nous sommes récompensé au-delà de notre espérance. Nous savons sur le bout du doigt l'histoire de toutes les monarchies, nous tenons une clé qui ouvre toutes les portes. N'est-ce pas là un admirable salaire?

Mais, comme le dit M. Hugo avec une modestie charmante, en

demandant grace pour cette ambitieuse comparaison, une idée est comme une montagne, et présente plusieurs aspects, selon le point de vue où l'on se place. Le Mont-Blanc vu de la Croix-de-Fléchères n'est pas le Mont-Blanc vu de Sallenches, et pourtant c'est toujours le Mont-Blanc. Il en est ainsi de *Ruy Blas;* placez-vous, pour juger cette œuvre, au point de vue philosophique, historique ou littéraire, et vous y trouverez des mérites différens, des significations diverses. Nous devons remercier M. Hugo de s'en tenir au Mont-Blanc pour caractériser *Ruy Blas;* après l'avoir vu se comparer au Jupiter olympien de Phidias, nous aurions consenti sans répugnance et sans étonnement à voir *Ruy Blas* comparé au Chimboraçao. Voyons ce que signifie *Ruy Blas* vu de la Croix-de-Fléchères ou de Sallenches. Nous avouons ne pas comprendre la distinction établie par M. Hugo entre le sens humain et le sens philosophique de son œuvre, et nous inclinons à penser qu'il a créé cette distinction comme tant d'autres, par amour du vocabulaire, pour le seul plaisir de manier un plus grand nombre de mots. Nous comprenons très bien en quoi l'histoire de la science des faits accomplis diffère de la philosophie ou de la science des idées générales; mais nous sommes encore à deviner en quoi consiste la science de l'humanité, abstraction faite de l'histoire et de la philosophie. Nous sommes donc forcé, à notre grand regret, de nous en tenir aux significations littéraires de *Ruy Blas.* Il y a, qu'on le sache bien et qu'on ne l'oublie pas, il y a dans *Ruy Blas*, c'est M. Hugo qui nous le dit, un drame, une comédie et une tragédie, ni plus ni moins. Cette révélation inattendue a de quoi nous confondre. Dans notre candeur et notre ignorance, nous cherchions le sens de cet ouvrage, et nous avions peine à croire qu'il fût possible d'y trouver les élémens d'un poème dramatique. M. Hugo veut bien nous apprendre que nous y trouverons, à notre gré, un drame, une comédie ou une tragédie. Pour arriver à cette triple découverte, pour se donner cette triple joie, il suffira d'épeler attentivement une phrase qui ne se trouve dans aucune poétique, une phrase qui eût fort étonné Sophocle ou Shakespeare, Calderon ou Molière, mais qui contient la démonstration complète de la pensée de M. Hugo. Nous transcrivons cette phrase sans y changer un mot : le drame noue, la comédie embrouille, la tragédie tranche. Qu'on vienne, après avoir lu cette phrase, nous parler des faiseurs de poétiques et des poètes qui ont écrit sur l'art après l'avoir pratiqué! Ni Aristote, ni Corneille, ni Racine, ni Molière, ni Gœthe, ni Schiller, n'ont entrevu la na-

ture intime du drame, de la comédie et de la tragédie. Molière, en écrivant *le Misanthrope* et *les Femmes savantes*, était bien loin de penser que le but de la comédie fût d'embrouiller; Corneille, en écrivant *Cinna*, ne se croyait pas dispensé de nouer l'action de son poème; Schiller, en écrivant *Wallenstein* et *Guillaume Tell*, s'imposait la tâche de dénouer l'action qu'il avait nouée. Mais personne ne sera surpris de l'ignorance des hommes que nous venons de nommer, après avoir lu dans la préface de *Ruy Blas* que le drame, forme suprême et dernière de la poésie dramatique, embrasse, enserre et féconde les deux formes qui l'ont précédé, la tragédie et la comédie. Ni la Grèce de Périclès et de Phidias, ni la France du XVIIe siècle ne pouvaient entrevoir cette importante vérité. Quant à Shakespeare et Calderon, Schiller et Gœthe, ils n'étaient pas, comme M. Hugo, habitués à généraliser leurs idées, à les résumer sous une forme axiomatique, et s'ils ont pressenti cette vérité, ils n'ont pas eu la gloire de la promulguer. Reprenons cette phrase qui domine de bien haut toutes les préfaces où Corneille discute le mérite de ses ouvrages, se condamne ou s'approuve avec une modestie si franche, une fierté si vraie, et voyons comment M. Hugo expose et démontre sa découverte. Don Salluste noue la pièce, car sans lui la pièce ne serait pas, car la pièce tout entière repose sur la vengeance de don Salluste; donc don Salluste est un drame. Don César de Bazan embrouille la pièce; car au moment où l'action est engagée, au moment où la reine d'Espagne vient de faire à Ruy Blas l'aveu de son amour, don César paraît sans être attendu par personne. Il essaie de distraire le parterre; il entasse quolibets sur quolibets; il joue dans la pièce le rôle d'intermède; il embrouille l'action en la suspendant; donc don César est une comédie. Enfin, Ruy Blas tranche, car il montre à la reine sa livrée de laquais sous son manteau ducal, et s'empoisonne après avoir vainement imploré le pardon de sa maîtresse; donc Ruy Blas est une tragédie. Certes, il est impossible de ne pas fléchir le genou devant ces trois enthymèmes victorieux. Depuis le jour où Descartes écrivit : Je pense, donc j'existe, jamais la logique ne s'est montrée si puissante. Comment ne pas se rendre à cette démonstration? Shakespeare, dit M. Hugo, donne la main gauche à Corneille et la main droite à Molière. L'auteur de *Ruy Blas* serait naturellement appelé à prendre la place de Shakespeare, s'il n'était pas lui-même Shakespeare, Corneille et Molière. Il ne pousse pas plus loin ses explications littéraires, et se contente d'ajouter que *Ruy Blas*

est parent d'*Hernani* au point de vue historique, mais à ce point de vue seulement, et qu'il nous offre le crépuscule de la maison d'Autriche en Espagne, comme *Hernani* nous en avait offert l'aurore.

La note placée après la pièce n'est pas moins instructive que la préface, et nous croyons qu'elle la complète dignement. Il est bien entendu, dit M. Hugo, que, dans *Ruy Blas* comme dans tous les ouvrages précédens de l'auteur, tous les détails d'érudition sont scrupuleusement exacts. Tout ce qui concerne le costume, les ameublemens, les finances, est puisé aux sources les plus authentiques. *Il est bien entendu* est à mes yeux d'une valeur inestimable; il est impossible de se décerner un brevet d'érudition avec plus de modestie et de fierté. Il est bon que le mérite ait conscience de soi-même, et n'hésite pas à se proclamer. M. Hugo n'a besoin du témoignage de personne pour démontrer ce qu'il vaut. Il connaît profondément la géographie, la politique et les finances de l'Espagne, et si vous en doutez, il vous le prouvera en affirmant qu'il les connaît. *Il est bien entendu* que son érudition n'a pas de bornes et défie toutes les critiques. Cependant, comme nous vivons dans un siècle sceptique, comme il pourrait se rencontrer parmi les lecteurs de *Ruy Blas* un homme assez hardi pour ne pas croire M. Hugo sur parole, l'auteur pousse la condescendance jusqu'à choisir une preuve entre mille. En parlant des finances de l'Espagne, il a prononcé le mot d'*almojarifazgo;* eh bien! il quitte les hauteurs de son érudition pour nous expliquer le sens du mot *almojarifazgo. Almojarifazgo*, je vous le donne en mille, signifie l'impôt de 5 pour 100 perçu sur les marchandises qui allaient de l'Espagne aux Indes. Parmi tous les financiers qui ont administré la fortune de l'Espagne depuis un demi-siècle, il n'y en a peut-être pas un qui connaisse le sens du mot *almojarifazgo;* mais il faut savoir que ce mot, d'une physionomie toute cabalistique, est demi-arabe, demi-espagnol. L'explication d'*almojarifazgo* démontre surabondamment le savoir philologique de M. Hugo. Il n'est plus permis désormais d'interroger l'auteur de *Ruy Blas*. Il est bien entendu que M. Hugo est un homme encyclopédique. Tout ce qu'il dit est souverainement vrai, par cela seul qu'il le dit.

Après cette rapide esquisse des finances espagnoles, l'auteur de *Ruy Blas* s'occupe des acteurs qui ont joué sa pièce; il épuise pour eux toutes les formes de la louange, et les complimente avec autant d'élégance que de hardiesse. Il voit dans M. Féréol un homme qui n'a pas oublié que l'Espagne a eu des don Quichotte après le roman de Cervantes. C'est là, si je ne me trompe, un éloge délicat et ha-

bilement inventé. M. Saint-Firmin, chargé du rôle de don César, est un acteur irrésistiblement gai. Irrésistiblement est, à mon avis, de nature à contenter la vanité la plus exigeante, et j'espère que M. Saint-Firmin se tiendra pour récompensé au-delà de ses espérances. M. Alexandre Mauzin a compris toute la profondeur du personnage de don Salluste; il a eu deux explosions, l'une au début, l'autre à la fin de la pièce. Or, ces deux explosions font de lui un acteur consommé. Dans le cinquième acte surtout, que M. Hugo intitule : le tigre et le lion, M. Mauzin n'a rien laissé à désirer. Mlle Louise Beaudouin, qui, sous le nom d'Atala Beauchêne, n'avait jamais été qu'une actrice parfaitement insignifiante, devient sous la plume de M. Hugo.... devinez? Un ange. Beauté, grace, tendresse, pathétique, sublime, rien ne manque à Mlle Beaudouin. Lorsqu'elle chantait des couplets mal rimés, elle n'était qu'une femme; inspirée par le génie de M. Hugo, elle a changé de nature, des ailes d'ange sont venues s'attacher à ses épaules. Pour peu qu'elle joue un second rôle pareil à celui de Marie de Neubourg, elle s'envolera vers les régions éthérées, et la France n'aura plus qu'à la pleurer. Quant à M. Frédérick Lemaître, non-seulement il résume, pour les vieillards, Lekain et Garrick, et pour nous, contemporains, la science et l'inspiration de Talma; mais la soirée du 8 novembre a été pour lui une véritable transfiguration. Ainsi, M. Frédérick est désormais fils de Dieu, et comme *Ruy Blas* est fils de M. Hugo, M. Hugo monte nécessairement au rang de Dieu le père, et s'appelle : Jehovah. Chantons en chœur : *Gloria in excelsis.*

M. Hugo, en louant les acteurs qui jouent *Ruy Blas*, a voulu sans doute nous montrer comment il veut être loué; nous profiterions volontiers de la leçon, mais nous désespérons d'égaler jamais un tel modèle.

GUSTAVE PLANCHE.

LA

PUCELLE DE CHAPELAIN

ET

LA PUCELLE DE VOLTAIRE.

II.[1]

VOLTAIRE.

Chapelain croit à la vocation de Jeanne d'Arc, et c'est la foi qu'il a dans cette libératrice de la France qui l'a inspiré. A voir les beaux vers qu'a su trouver, sur Jeanne d'Arc, ce poète tant bafoué, il est évident que la foi a passé par là. Il n'y a qu'elle qui ait pu élever à cette hauteur d'inspiration la faiblesse naturelle du poète. Dans Voltaire, c'est l'effet opposé. Le poète est grand, mais son incrédulité l'abaisse; elle corrompt son génie : à voir dans *la Pucelle* de Voltaire tant de vers languissans, que le poète a en vain essayé de réchauffer par la débauche, et qui sont cyniques et obscènes sans être énergiques, il est évident aussi que l'impiété a passé par là, et la pire des impiétés, parce qu'elle n'a pas même cette apparence de grandeur que l'orgueil semble donner à qui ose nier Dieu. Nier Dieu, cela peut paraître hardi; mais nier la grandeur d'une pauvre servante qui se dévoue à la délivrance de son pays; qui, lorsque la noblesse, le

(1) Voyez la livraison du 15 septembre.

clergé, le roi lui-même, semblent avoir désespéré de la patrie, n'en désespère pas, elle qui a si peu de part à la grandeur de cette patrie, et à qui il semble qu'il importe peu, dans son auberge de village, que ce soit l'Anglais ou le Français qui règne à Paris; nier le merveilleux témoignage rendu par la vie et la mort de Jeanne d'Arc, que ce n'est pas un vain mot et une vaine fantaisie que l'amour de la patrie, puisque les plus petits et les plus obscurs le ressentent, et qu'il y a dans l'idée des malheurs de la patrie quelque chose qui vient aggraver la misère ordinaire de leurs conditions; nier Jeanne d'Arc enfin, qu'y a-t-il là de grand et de hardi? Qu'y a-t-il qui soit digne d'un poète?

Mais, nous-mêmes, que pensons-nous de Jeanne d'Arc? Que pensons-nous de ce personnage merveilleux jeté tout à coup au milieu de notre histoire? Est-ce un hasard? Est-ce un miracle?

Je ne crois pas au hasard dans l'histoire; je croirais plus volontiers encore au miracle. Le hasard est un mot que l'ignorance emploie pour expliquer ce qu'elle ne comprend pas. Mais plus la science avance, plus la part du hasard diminue. Un mot sur l'état des esprits en France au commencement du XVe siècle montrera, je l'espère, que Jeanne d'Arc n'est point un brillant et inexplicable hasard. De 1425 à 1429, au milieu des guerres et des malheurs du temps, et à l'aide même de ces malheurs qui ont toujours quelque chose de salutaire, parce qu'ils rappellent les peuples comme les individus à la connaissance de leurs devoirs, se répandait peu à peu, en France, une fermentation patriotique et religieuse qui devait avoir ses effets. C'est tantôt un carme qui parcourt les villes de la France, assemblant le peuple autour d'un échafaud dressé en face de l'église, et là tenant des discours pour la réformation des mœurs et la délivrance de la patrie. Frère Connecte, c'est son nom, n'est pas le seul qui entreprenne ainsi la régénération du peuple par la régénération des mœurs. Un autre moine, un cordelier, frère Richard, à Paris, devant les églises, adresse au peuple de longs et pieux discours. Il montait en chaire, dit Monstrelet, à cinq heures du matin et n'en descendait qu'à onze heures. Dans ces longs sermons, il prêchait au peuple la réforme des peuples et la délivrance du pays, il expliquait l'Apocalypse; et ce qui prouve que ces sermons n'étaient pas seulement des dissertations religieuses, c'est que les Anglais, qui étaient maîtres de Paris, au dixième sermon, forcèrent le prédicateur de s'exiler.

Il courait une prophétie de l'enchanteur Merlin, annonçant que la France, perdue par une femme, serait sauvée par une femme; et

il paraissait bien, en effet, que la reine Isabelle avait jeté le royaume à sa perte en le livrant aux Anglais; mais qui viendrait le délivrer (1)? Déjà une femme, Marie d'Avignon, était venue, l'année qui précéda la mission de la Pucelle, trouver le roi, lui disant qu'elle avait vu des armes, mais que Dieu l'avait avertie que ces armes n'étaient pas pour elle, mais pour une autre femme. Une autre inspirée, Catherine de la Rochelle, vint aussi trouver le roi et prêcher le peuple. Catherine de la Rochelle n'avait pas pour mission d'aller à la guerre, mais d'exhorter le peuple à apporter son argent au roi, afin de contribuer ainsi à la délivrance du pays.

Je pourrais citer encore, çà et là, d'autres traits qui montrent comment l'enthousiasme patriotique et religieux se répandait d'un bout de la France à l'autre. C'est cet enthousiasme qui a inspiré Jeanne d'Arc. Elle a exprimé et accompli la pensée du peuple indigné de sa longue oppression. Jeanne d'Arc, dont je ne veux pas contester les saintes inspirations; Jeanne d'Arc, dont je ne veux pas nier la foi ardente et simple; Jeanne d'Arc était en quelque sorte inévitable à cette époque. S'il n'y avait pas eu une Jeanne d'Arc à Domrémy, il y en aurait eu une autre quelque part, et le sol de France, fertilisé par la colère contre les Anglais, devait enfanter sa libératrice.

Ainsi, rien dans l'histoire qui soit accidentel, rien qui soit un hasard et un prodige. Que cela cependant ne diminue pas l'admiration que nous devons avoir pour cette merveille de notre histoire. Quand un grand évènement sort tout armé, pour ainsi dire, de la conscience des peuples, pour n'être pas merveilleux comme l'entend le vulgaire, l'évènement pourtant est merveilleux, comme l'entend la philosophie. Il n'a plus la taille d'un être humain, mais il a la taille d'un grand peuple qui revendique son indépendance. Je ne sais pas de plus merveilleuse grandeur.

Telle est l'idée que nous devons avoir de Jeanne d'Arc; telle est, du moins, l'idée que je m'en forme après la lecture des mémoires du temps. Ce n'est pas de cette manière que Voltaire entend le personnage de Jeanne d'Arc, même quand il n'est pas poète burlesque, même quand il se pique d'être historien et philosophe. Voici comment, dans le *Dictionnaire philosophique*, il explique la mission de Jeanne d'Arc :

« Les curieux peuvent observer que Jeanne avait été long-temps dirigée, avec quelques autres dévotes de la populace, par un fripon

(1) Histoire des ducs de Bourgogne, t. V.

nommé Richard. » (Ce fripon, c'était ce moine, ennemi des Anglais, qui prêchait au peuple la réforme des mœurs et l'indépendance nationale.) Un fripon nommé Richard, qui faisait des miracles et apprenait à ces filles à en faire..... Les faiseuses de miracles, compagnes de Jeanne, et soumises à frère Richard, se nommaient Pierronne et Catherine... »

Quel est ce personnage de Pierronne? Pendant le procès de la Pucelle, au moment où elle allait être brûlée à Rouen, une femme, Pierrette la Bretonne, prêcha à Paris que Jeanne venait véritablement de Dieu. Pierrette la Bretonne fut brûlée aussi par les Anglais. La cause de l'indépendance nationale était devenue une religion; elle avait ses saintes, ses martyrs et ses persécuteurs.

Où Voltaire, qui connaissait tout, mais d'une manière confuse, où Voltaire avait-il trouvé cette histoire du frère Richard dirigeant ces trois femmes inspirées, Jeanne d'Arc, Catherine de La Rochelle et Pierrette la Bretonne? Voltaire aurait été fort embarrassé, si on lui avait demandé où il avait puisé ces prétendus renseignemens historiques. Le voici.

Après le supplice de Jeanne d'Arc, comme toute la France se récriait indignée contre la cruauté des Anglais, le roi d'Angleterre adressa une lettre circulaire aux évêques, ordonnant que dans toutes les villes on fît des prédications pour enseigner au peuple le crime et le juste châtiment de Jeanne d'Arc. A Paris, un frère dominicain, un inquisiteur de la foi, fit un sermon sur ce texte officiel, et c'est dans ce sermon que se trouve l'invention du frère Richard dirigeant les trois femmes inspirées, qui voulaient la délivrance de la France. Ainsi, voilà Voltaire d'accord avec un dominicain et un inquisiteur de la foi, pour calomnier lâchement une sainte et noble fille, coupable du crime d'avoir délivré la France du joug de l'étranger.

Quelle fut l'intention de Voltaire en faisant son poème de *la Pucelle?* Ici je fais une distinction. Je distingue ce que j'appelle son intention et ce que j'appelle son instinct.

C'est dans une lettre adressée, en 1734, à M. de Formont, qu'il parle pour la première fois de son poème de *la Pucelle :* « A l'égard du nom de poème épique que vous donnez à ces fantaisies, qui m'ont occupé dans ma solitude, c'est leur faire beaucoup trop d'honneur.

Cui sit mens grandior atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

C'est plutôt dans le goût de l'Arioste que dans celui du Tasse que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination, lorsque je lui donnerais un essor libre et que la crainte du petit esprit de critique qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole, et qui n'est point fait pour voir le jour (ce qui ne l'empêcha pas, en 1754, d'en donner lui-même une édition). Mais, après tout, on peut encore plus mal employer son temps. Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir mes amis... »

Voilà donc, si nous voulons l'en croire, quelle est son intention, c'est de faire un ouvrage où il donnera carrière à son imagination, afin d'amuser ses amis en petit comité. Peut-être aussi le renom grotesque qu'avait conservé *la Pucelle* de Chapelain, inspira à Voltaire cette fantaisie, et il ne se crut point coupable de changer en poème burlesque un poème qui passait pour ridicule. Son intention fut peut-être moins criminelle qu'on pourrait le croire. Reste maintenant son instinct, et le caractère de son esprit; c'est ici que nous sommes forcé de condamner sévèrement le poète.

L'instinct de Voltaire et la vocation de toute sa vie, ce fut de détruire ce qui existait. Voltaire est le plus grand destructeur de l'ancien régime, et il a certes même détruit plus qu'il ne voulait : non qu'il n'y eût beaucoup à détruire; mais, dans la destruction, tout a-t-il été juste? N'y a-t-il pas des innocens qui ont péri dans ce massacre de tous les principes et de tous les sentimens de l'ancien régime? D'ailleurs, ne demandez point à Voltaire l'impartialité qui distingue le bien du mal. Implacable adversaire du passé, il n'a ni le temps ni la volonté de le juger : il le combat, il le détruit; voilà son idée dominante, voilà son œuvre. Il nous est facile, à nous qui venons après la lutte, il nous est facile d'être impartiaux; mais, dans la mêlée, l'impartialité nuit : elle ôte l'ardeur et la force. Voltaire n'est point impartial. Depuis quelques années, nous nous sommes repris d'un grand goût pour le moyen-âge; nous admirons volontiers la ferveur de sa piété. Aux yeux de Voltaire, cette piété n'est qu'une superstition grossière. Il n'y a, dans le moyen-âge, en fait de religion, que des sots dupés par des fripons. Nous aimons les dévouemens chevaleresques du moyen-âge et les aventures héroïques de ses paladins : il n'y a là, aux yeux de Voltaire, qu'une fureur de bataille et l'héritage des mœurs grossières des barbares des ve et vi^e^ siècles. Des moines avides et débauchés, des querelles théologiques, des guerriers batailleurs à toute outrance, des guerres sans

cause raisonnable, et entre autres les croisades; voilà, selon Voltaire, le spectacle qu'offre le moyen-âge.

Comme dans *la Pucelle* il s'était promis, à en croire sa lettre à M. de Formont, de donner carrière à son imagination, c'est là surtout qu'il s'est livré sans réserve à l'attrait de son esprit et à son goût de dénigrement contre le passé. C'est là qu'il a pris plaisir à démolir pierre à pierre l'ordre social du moyen-âge; c'est là qu'il a attaqué sans pitié, l'un après l'autre, les principes et les sentimens que respectait le moyen-âge; heureux si, dans cette démolition des principes de l'ancien ordre social, il n'avait pas rencontré et renversé quelques-uns des principes nécessaires au salut de la société. La société humaine a des formes périssables et passagères qu'on peut livrer sans regret à la critique des philosophes et à la ferveur destructrice des novateurs; mais, sous ces formes destinées au changement, il y a des principes éternels qui sont le fondement de la société et qui font sa vie. Dans son impétuosité, Voltaire attaque en même temps les maximes passagères d'une époque et les maximes éternelles de l'ordre social. L'esprit, et ce que j'appellerais la philosophie de *la Pucelle*, ne ruine pas seulement le moyen-âge; il ruine la société elle-même et la rend impossible.

Voyons comment Voltaire, dans *la Pucelle*, détruit tour à tour les principes du moyen-âge, et les principes de l'ordre social, ce qui est pire.

Le principe politique du moyen-âge, c'est la féodalité; et le nom poétique de la féodalité, c'est la chevalerie. La chevalerie est l'idéal de la féodalité; c'est la féodalité élevée à son type de perfection, et par conséquent la féodalité telle que les romans seuls la connaissent. Jusqu'à Voltaire, la chevalerie était chère aux poètes; l'Arioste l'avait respectée, il l'avait rendue plus fabuleuse et plus amusante que jamais; mais il n'avait pas osé la rendre ridicule; et dans Voltaire lui-même, vous savez quel éclat les souvenirs de la chevalerie donnent à *Zaïre* et à *Tancrède*. Eh bien! comment, dans *la Pucelle*, Voltaire traite-t-il la chevalerie? A chaque instant il arrive à ses chevaliers quelque mésaventure grotesque. Tout ce qui, dans les chevaliers, avait jusque-là inspiré l'intérêt, qui même, dans les romans de Scudéry et de la Calprenède, plaisait encore à Mme de Sévigné, les grands coups de lance et les beaux coups d'épée, tout cela est bafoué, ridiculisé, caricaturé à plaisir dans *la Pucelle*. Voyez le combat de la Trémouille et de Christophe d'Arondel :

Voilà déjà nos braves paladins

Dans un champ-clos, près d'en venir aux mains,
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De soutenir leur patrie et leurs belles ..
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées,
L'une par l'autre à tout moment frappées...
Ils s'acharnaient à cette noble escrime,
Voulant mourir, pour jouir de l'estime
De leur maîtresse, et pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder,
Lorsqu'un bandit des états du saint-père
Avec sa troupe entra dans ces cantons.

Le bandit enlève les maîtresses et le bagage des chevaliers.

Les champions tenaient toujours en l'air,
A poing fermé, leurs brandissantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
..... « Oh! oh! dit le Breton,
« Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles.
« Nous nous donnons cent coups d'estramaçon
« Très sottement; courons vite après elles;
« Reprenons-les, et nous nous rebattrons
« Pour leurs beaux yeux, quand nous les trouverons. »
L'autre en convient; et, différant la fête,
En bons amis ils se mettent en quête
De leur maîtresse. A peine ils font cent pas,
Que l'un s'écrie : « Ah! la cuisse! ah! le bras! »
L'autre criait : « La poitrine et la tête! »

Que dites-vous de cette aventure chevaleresque, de ces plaintes, de ces cris qui sentent le malade d'hôpital, et qu'en eût pensé l'Arioste lui-même?

C'était la première fois que la poésie traitait les chevaliers de cette façon; mais c'est qu'avec Voltaire la poésie s'était mise au service de l'esprit philosophique. Or, entre l'esprit philosophique et la chevalerie, il y avait long-temps déjà que la querelle avait éclaté. Le patriarche de l'esprit philosophique en Europe, Érasme, avait commencé la guerre. Dès le XVIe siècle, dès que les esprits voulurent réformer ou détruire l'ordre social du moyen-âge, ils sentirent qu'il fallait attaquer la chevalerie, la féodalité, le métier des armes; car les deux principes du pouvoir au moyen-âge étaient l'épée et la terre, c'est-à-dire la propriété acquise et conservée par la force du glaive. Ainsi je trouve dans Érasme un dialogue fort piquant entre un chartreux et un homme d'armes. Dans ce dialogue, on débat les

avantages de la discipline ecclésiastique et de la discipline militaire, et Érasme donne la supériorité au chartreux sur l'homme d'armes : le chartreux est l'homme spirituel et de bonne compagnie; le gendarme, j'allais presque dire le chevalier, n'est qu'un officier de fortune, ignorant, grossier et brutal.

Dans *la Pucelle*, le patriotisme est-il mieux traité que la chevalerie? Non.

Il y a dans ce poème une prédilection pour les Anglais qui me choque, non que je veuille qu'on prône en toute occasion la valeur de nos guerriers et la beauté de nos dames; je renvoie ces fadeurs aux vaudevilles. Cependant je n'aime pas non plus qu'on fasse toujours si bon marché de la France. S'agit-il de beauté dans *la Pucelle*, ce sont les Anglaises qui sont les belles. S'agit-il de bravoure, ce sont les Anglais qui sont les braves. Si Voltaire sacrifie lestement sa patrie à l'Angleterre, c'est que Voltaire voyait chez les Anglais du XVe siècle les Anglais du XVIIIe siècle; c'est que, pendant son exil, il avait été reçu et fêté à Londres; c'est qu'il avait pu y penser librement et y écrire contre la religion. C'est là qu'il avait fait son éducation irréligieuse; de là sa reconnaissance qui, remontant du XVIIIe au XVe siècle, donne aux Anglais le beau rôle, le rôle des guerriers victorieux et des amans préférés; il leur donne aussi, voulant tout-à-fait les traiter en amis, un petit grain d'irréligion et d'impiété, afin que rien ne manque à leur perfection.

Voilà déjà la chevalerie et le patriotisme immolés dans *la Pucelle*. Il est un autre principe, un autre sentiment encore plus cher au moyen-âge, et qui devait encore moins trouver grace devant Voltaire; c'est la religion. Le poème tout entier est dirigé contre la religion, et je n'en suis point étonné. Comment, en effet, avec les idées de Voltaire et sa haine contre la religion, comment supporter le personnage d'une sainte fille inspirée par Dieu pour la délivrance de sa patrie? Cette union de la foi et de l'amour de la patrie avait de quoi séduire les ames. Il fallait donc à tout prix faire de Jeanne d'Arc une grossière héroïne, une paysanne fanatique et crédule; il fallait à tout prix enlaidir cette pure et noble figure de Jeanne d'Arc sauvant la France au nom de Dieu! De là cette perpétuelle dérision et des saints et du paradis et de l'enfer; de là cette triviale caricature du merveilleux chrétien. Peut-être aussi bien Voltaire avait-il de la rancune contre le merveilleux chrétien. Dans *la Henriade*, il avait essayé du merveilleux chrétien qui l'avait fort mal inspiré. Rien n'est si froid que le merveilleux de son poème sérieux; il le sentait sans

doute, et voilà pourquoi il a cherché à prendre sa revanche dans *la Pucelle*. N'ayant guère réussi quand il avait voulu traiter sérieusement le merveilleux chrétien, il a pensé qu'il serait plus heureux quand il s'en moquerait. Mais ce moqueur par excellence n'a pas mieux réussi à travestir le merveilleux chrétien dans *la Pucelle* qu'à le chanter dans *la Henriade;* et soit qu'il y ait une sorte d'antipathie naturelle entre le génie de Voltaire et le merveilleux, soit que la moquerie devienne promptement insipide et fade, quand elle attaque les idées qui échappent à ses atteintes par leur élévation même, Voltaire n'a pas été plus heureux dans son enfer de *la Pucelle* que dans son enfer de *la Henriade*. Son enfer sérieux ne fait pas trembler, et son enfer grotesque ne fait pas rire.

Dans l'enfer de *la Henriade,* il avait mis dans la bouche de Henri IV quelques réflexions philosophiques, et encore Henri IV n'était-il qu'un philosophe timide. Il doutait, mais d'une façon réservée, et en homme qui ne veut pas se brouiller avec les censeurs, il doutait de la damnation éternelle des païens et des idolâtres.

Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême?
Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux?
Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste maître,
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître?

Toute cette philosophie n'anime et n'échauffe guère le poème de *la Henriade*. Peut-être est-ce parce qu'elle est trop discrète et trop réservée : voyons donc dans *la Pucelle*, où il se donne carrière, voyons comment il entend l'enfer. L'enfer de *la Pucelle* est quelque peu contradictoire. Il y met d'abord les sages de l'antiquité, mais c'est un trait de moquerie contre les docteurs chrétiens qui ont cru devoir damner l'antiquité :

Vous y grillez, sage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron,
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martyr de Dieu dans la profane Grèce,
Juste Aristide et vertueux Solon,
Tous malheureux, morts sans confession.

Puis il trouve plaisant de mettre aussi dans cet enfer

Un pape,
Un cardinal et quatorze chanoines,
Trois intendans, deux conseillers, vingt moines,

Clovis, Constantin-le-Grand, saint Dominique, et de faire du martyrologe la liste de ses damnés. Ah! je me souviens qu'au *Campo Santo* de Pise, les peintres des XIIIe et XIVe siècles ont mis aussi des papes, des cardinaux et des moines dans l'enfer qu'ils ont peint sur les murailles de cet admirable cimetière. Mais quelle différence! Quand les peintres du XIIIe siècle jetaient hardiment dans les flammes éternelles des papes, des cardinaux et des moines, ils croyaient à l'enfer; ils croyaient à ces flammes éternelles où ils précipitaient leurs ennemis. Ce n'était pas un vain trait d'ironie; c'était une protestation solennelle contre des pontifes prévaricateurs; c'était un appel à la vengeance de Dieu. Opprimés par la tyrannie, faibles et n'ayant pour armes que leurs pinceaux et leur colère, ils dénonçaient leurs tyrans au monde et à Dieu, et ils invoquaient la justice de cet enfer même que prêchaient leurs oppresseurs. J'aime alors et je comprends ce que veulent dire ces moines et ces cardinaux jetés en enfer; mais Voltaire, que veut-il? L'enfer n'est pour lui qu'un mot. Qu'est-ce donc que ses damnés? Est-ce une punition qu'il veut infliger? Singulier juge, qui ne croit pas à la loi qu'il applique! Censeur étrange, qui rit de la sentence même qu'il prononce!

Ainsi voilà déjà trois sentimens sacrifiés: le sentiment chevaleresque, le sentiment patriotique, le sentiment religieux. Eh bien! je consens pour un instant à ne pas les regretter. Qu'ils périssent, si cela est possible, qu'ils périssent avec l'ancien ordre social qu'ils ont longtemps protégé et honoré: mais il est d'autres sentimens qui appartiennent à tous les temps et à tous les pays, qui se rattachent aux plus nobles comme aux plus simples devoirs de l'humanité, qui font enfin qu'on est fils, époux et père, et qu'il y a une société et une famille régulière, et non une brutale promiscuité. Disons, je le veux bien, disons adieu à l'ancien ordre social; sacrifions la féodalité et ne la regrettons même pas sous son nom de chevalerie; oublions aussi, quoique le sacrifice soit plus pénible, oublions la gloire de l'ancienne France, et mettons les Anglais au-dessus des Français; immolons même au ridicule le sentiment religieux! mais les sentimens qui maintiennent et sauvent la famille, ce qui fait, je ne dis pas le gentilhomme, le guerrier ou le moine, mais l'honnête homme, mais l'homme simple et droit qui ne veut avoir à baisser les yeux devant personne, comment ces saints et respectables sentimens sont-ils traités dans *la Pucelle?* Qu'est-ce que ces amours sans cesse promenés de l'un à l'autre? Qu'est-ce que cette prostitution universelle et ce pêle-mêle du libertinage? De tous les vices de la débauche, y en

a-t-il un qui ne soit pas chanté, préconisé, donné en exemple dans *la Pucelle?* Il y en a un seul, je me trompe, et c'est l'adultère; mais c'est qu'il est impossible, car personne ne s'y marie!

Et lorsque le poète est sous le joug de cet esprit de débauche et de brutalité, lorsqu'il est inspiré par je ne sais quel souffle qui semble lui venir de l'enfer, non de cet enfer terrible et vengeur qui faisait trembler les ames du moyen-âge devant l'horreur des peines et la difficulté d'être innocent, mais d'un enfer cynique et honteux, tel que le compose l'assemblage des vices qui croupissent au sein des vieilles sociétés, lorsqu'il est livré à cette ivresse du mal, quelles étranges fantaisies, grand Dieu! quels honteux égaremens! Que dirai-je? Il y a des différences qui séparent l'homme de la brute, il y a des signes que Dieu a donnés à l'homme pour le distinguer du bétail, des signes qui font sa dignité : Voltaire abat ces impérissables barrières mises entre l'homme et l'animal; il mêle, il confond, il dégrade l'humanité, mais alors aussi (Dieu est juste!) il perd son génie en punition de sa brutalité.

Je sais que l'antiquité a aussi métamorphosé l'homme; mais quelle grace dans ces antiques fictions? Comme la poésie s'emploie à les embellir au lieu de les dégrader! Quel art pour éviter l'image, non de la volupté, mais de l'indécence! Sous le taureau qui entraîne Europe, je reconnais le dieu tout-puissant qui, d'un signe de sa tête, fait trembler les cieux; je le reconnais dans cet air de beauté et de jeunesse, dans ce port gracieux et doux, dans ce poitrail caressé sans terreur par Europe, dans ces cornes entrelacées de guirlandes de fleurs.

Modo pectora præbet
Virgineâ plaudenda manu, modo cornua sertis
Impedienda novis.

Alors mon imagination se laisse aller aux attraits de la fiction, comme Europe elle-même au charme inconnu qui l'attire.

Ausa est quoque regia virgo
Nescia quem premeret tergo considere tauri.

Que me parlez-vous encore des égaremens de la Vénus antique? La poésie a tout couvert de son voile enchanté. Hélas! après ces brillans et gracieux souvenirs, puis-je encore parler des métamorphoses des héros de Voltaire? Quel grotesque effronté! quel honteux cynisme! Il a, comme Ovide, un hermaphrodite; mais, tour à tour homme et femme, son hermaphrodite est, sous sa double forme, l'image de la laideur. Qu'est devenue cette charmante fiction d'Ovide

où l'élégance supplée à la pureté, où la grace remplace la décence? Où sont ces baisers de sœur que la Salmacis d'Ovide demande au jeune hermaphrodite?

> Poscenti nymphæ sine fine sororia saltem
> Oscula, jamque manus ad eburnea colla ferenti.

Et prenez-y garde! Ce n'est pas même au nom de la morale que je condamne ces honteuses inventions. Voltaire veut être poète libertin: qu'il le soit; mais pour l'honneur des soupers du Temple dont il a été long-temps le commensal, pour l'honneur de Chaulieu dont il s'est dit l'élève dans sa jeunesse, qu'il garde au moins quelque élégance dans la débauche, quelque bon goût dans le libertinage. Permettons le vice; mais arrière l'ordure et la saleté!

Fatal ascendant de l'esprit de dénigrement et d'ironie! La peinture de la volupté même en souffre, Voltaire ne sait plus la décrire; il la dégrade, il la profane; elle devient triviale et laide. Son imagination gâtée et pervertie salit et défigure tous les personnages qu'elle touche; le vice même y perd. Que sera-ce de la vertu? Que sera-ce de ces personnages nobles, gracieux et purs, que l'histoire lui a donnés? Que deviennent-ils entre ses mains? Hélas! à peine touchés par la baguette de cet enchanteur impur, ils se rappetissent, ils s'abaissent. Image pour ainsi dire de l'enfer de Milton, où les anges déchus, dès qu'ils entrent dans le fatal pandemonium, se rappetissent et se métamorphosent, tout à l'heure encore anges de lumière, et gardant toute leur grace et leur beauté, maintenant reptiles impurs qui rampent sur le sol. Voilà ce que deviennent, dans le poème de Voltaire, les plus purs et les plus gracieux personnages de notre histoire. Il prend notre Jeanne d'Arc, que Villon, cet enfant des ruisseaux de Paris, a chantée avec respect, lui qui a respecté si peu de choses, et à qui il a donné la beauté pour la récompenser de sa vertu:

> Et Jeanne la *belle Lorraine*,
> *Qu'Anglais brûlèrent à Rouen*;

il prend Jeanne d'Arc, et il écrase à plaisir, sous le masque d'une grossière paysanne, la sainte et noble figure de notre héroïne; il prend Agnès Sorel dont François Ier a chanté la beauté et le courage, Agnès Sorel qui tient place dans le roman de notre délivrance, et il en fait je ne sais quelle prostituée qui passe de mains en mains. Dunois est un chevalier malencontreux, la Trémouille une dupe qui court sottement après Dorothée, Charles VII un prince dépouillé de

son trône et trahi par sa maîtresse. C'est ici vraiment l'île impure de Circé, et quiconque entre dans ce cercle d'odieux enchantemens, perd sa forme et sa beauté.

In villos abeunt vestes, in crura lacerti.

Ce poème est une caricature de l'humanité, une longue dérision de l'homme. Je voudrais pouvoir dire qu'un pareil ouvrage est un accident et un hasard dans notre littérature, que c'est une mauvaise pensée qui a traversé l'esprit de Voltaire, mais que la nature et le caractère de l'esprit français n'y sont pour rien. Malheureusement, je suis forcé de reconnaître que cette épopée honteuse est, jusqu'à un certain point, la fille de l'esprit français, fille dégradée et dégénérée, hâtons-nous de le dire, créée dans un jour de débauche, mais qui montre, par le genre même de ses excès et de ses égaremens, ce que peut devenir cet esprit de doute, de scepticisme et d'indépendance qui fait l'esprit français; esprit admirable, tant qu'il est contenu par la règle, tant qu'il reconnaît un frein, et d'autant plus puissant alors qu'il se modère, et que sa force éclate dans sa soumission même. Mais, quand il a brisé les rênes salutaires qui le retenaient, quand il se livre à toutes ses fantaisies, quand il s'abandonne à toute la témérité de ses pensées, alors il aboutit à l'anéantissement de tous les sentimens moraux et religieux, à la destruction de tout ce qui est beauté, grace, décence, bon goût; il aboutit à *la Pucelle*.

SAINT-MARC GIRARDIN.

THÉATRE-FRANÇAIS.

REPRISE DE *BAJAZET*.

MADEMOISELLE RACHEL.

Le Théâtre-Français vient de reprendre *Bajazet*: Mlle Rachel joue *Roxane*; c'est, si je ne me trompe, son sixième début. La critique, qui s'était montrée cinq fois indulgente et juste en même temps (chose presque rare), a fait preuve cette fois de sévérité : j'avoue que je ne sais pas pourquoi; mais huit feuilletons, écrits le même jour par des gens d'esprit et de goût, sont mécontens de cette reprise. Je ne sais non plus pourquoi ils font de cet essai une circonstance à peu près décisive, sur laquelle on remet en question le mérite de la jeune artiste et celui de Racine par la même occasion; j'avais assisté à la reprise, j'y suis retourné en toute conscience, afin de tenter d'éclaircir ce point, et je sais encore moins pourquoi. Des six rôles que Mlle Rachel a représentés depuis qu'elle est au théâtre, après *Hermione*, *Roxane* me semble celui dans lequel il faut la voir, préférablement à tout autre.

Je me souviens qu'un jour, au bal, je vis entrer une jeune femme (c'était une actrice, ce qui rentre dans mon sujet), et je me retournai vers mon voisin, pour lui dire que je la trouvais jolie; mon voisin était un Anglais, homme d'esprit; il fut de mon avis. — Cependant, lui dis-je, les journaux disent qu'elle est laide. — Mais, vous savez, me répondit-il, *une* journal, c'est *une* jeune homme. — Comment ! un jeune homme? — Eh oui, c'est *une* jeune

homme qui écrit pour dire comme il voit, pas autre chose. — Fort bien, mais plusieurs journaux trouvent cette personne laide. — Eh bien! me répliqua mon Anglais, nous voilà deux qui *le* trouvons jolie; nous sommes autant que deux journaux.

Encouragé par cet exemple, j'ose déclarer que je suis un jeune homme qui trouve Bajazet joli et Roxane charmante. J'ai beau faire, je ne comprends pas ce qu'on a trouvé de mal à cette reprise. La décoration? Elle est fort convenable. Les costumes? Ils sont tout battans neufs, passablement exacts. Les acteurs? Mais ce sont les mêmes qui ont joué *Mithridate*, *Andromaque*, *Cinna*, etc., etc., excepté celui qui est chargé du rôle de Bajazet. Joanny, qui joue Acomat, jouait Mithridate, Auguste, le vieil Horace; Mlle Rabut, qui représente Atalide, représente Andromaque, Sabine; d'où vient donc le mécontentement dont on parle, et que, du reste, il m'a été impossible de remarquer dans la salle? Il ne reste que deux choses à critiquer, ou l'auteur, ou la principale actrice.

Comme il me semble que l'auteur est Racine, je ne m'y arrête pas, pour cause. C'est donc l'actrice qu'on attaque. Pourquoi dans ce rôle? Elle l'a étudié; il suffit de la regarder pour le voir, et de l'écouter pour le sentir; a-t-elle un moins bon maître, moins d'intelligence, moins de cœur? Est-elle plus faible, ou moins inspirée, ou plus craintive, ou moins bien placée dans cette pièce? ou enfin, paraissant sous les habits de Roxane et obligée à quelque éclat, est-elle plus petite qu'il y a un mois? Cette dernière question est peut-être la plus importante; je crois, en effet, que c'est le reproche le plus sérieux qu'on puisse adresser à Mlle Rachel; elle n'est pas grande; voilà une chose sur laquelle il faut prendre son parti. Pellegrini, excellent acteur, chanteur divin, avait le nez trop long; Lablache est un peu gros; Duprez est aussi trop petit; tout cela est fâcheux. Mlle Rachel est donc petite, à telle enseigne qu'au quatrième acte de *Bajazet*, pendant le monologue, j'ai entendu quelqu'un du parterre s'écrier : « Quel petit démon! » Ce quelqu'un-là ne se doutait guère qu'en parlant ainsi il résumait habilement de grandes questions, et que son mot valait un feuilleton tout entier. En effet, ne serait-il pas curieux de savoir pourquoi Roxane doit être plus grande qu'Hermione?

Roxane est, avec Phèdre, le rôle le plus difficile que Racine ait écrit. Certes, pour comprendre l'étendue de rôles pareils et pour les *composer*, comme on dit, ce serait une terrible entreprise, si ces rôles n'étaient depuis long-temps connus; mais ils le sont, et non-seulement connus, approfondis, calculés, mais notés. Qui les a créés? Racine lui-même; on sait, depuis cent soixante ans, comment sortir, rentrer, marcher, parler, dans les chefs-d'œuvre du grand siècle; il est vrai que Mlle Rachel ne suit point la tradition, mais, sans la suivre, elle ne l'ignore pas; à quelque inspiration qu'elle se livre, c'est sous le portique sacré, *antique* et *solennel*, qu'elle improvise; il n'est pas difficile de reconnaître dans ses plus hardies interprétations le respect et l'intelligence du passé; elle ne joue pas Roxane de souvenir, car elle

n'était pas née la dernière fois qu'on l'a jouée avant elle; mais il suffit qu'une tirade soit de Racine pour qu'on y sente la Champmeslé. Il ne s'agit donc point, à proprement parler, de savoir si elle a bien conçu le rôle, mais si elle veut, sait, peut le rendre. Mais à quoi bon discuter cela, quand le parterre, les loges ont applaudi? Quelqu'un, qui a plus que de l'esprit, disait l'autre soir au foyer des Français : « En vérité, on juge singulièrement ici; on demande non-seulement plus, mais autre chose que ce qu'on peut avoir; on a réfléchi sur tout, fait mille rêves, on s'est épuisé en fantaisies; on voudrait trouver Shakspeare dans Racine, Racine dans Shakspeare; ce n'est pas juger raisonnablement, ni même, pour ainsi dire, d'une manière honnête. »

Mlle Rachel, on le sait, n'a pas dix-huit ans; voilà ce dont l'on s'est aperçu lorsqu'on l'a vue la première fois dans le costume de Camille; voilà, il me semble, ce à quoi l'on devrait penser quand on la voit dans cette robe orientale qui la gênait vendredi dernier. De bonne foi, ce n'est pas sa faute si elle est si jeune; mais Roxane, dit-on, est une belle esclave, devenue sultane par un caprice, plaçant son amant dans l'alternative ou de l'épouser, ou de mourir, amoureuse par les sens seulement, furieuse sans ironie, dissimulée par boutade, lascive et emportée, mais surtout jalouse; et on s'étonne, on s'indigne presque qu'une enfant de dix-sept ans n'exprime pas tout cela; ce sont de belles imaginations, de profondes découvertes, sans doute; Mlle Rachel n'a probablement pas encore eu le temps de les faire. Et pourquoi alors entreprend-elle ce rôle? demande-t-on. Pourquoi veut-elle rendre des sentimens, je me trompe, des sensations qui lui sont inconnues? La réponse ne serait pas difficile à faire. D'abord, Racine était un homme pieux, simple, quoique poli, consciencieux, et on n'avait pas inventé de son temps la littérature du nôtre; il est donc plus que douteux qu'il ait donné à la favorite d'Amurat le hideux caractère qu'on lui prête; quand ce caractère eût été historique, il n'aurait ni voulu, ni pu le retracer; et Mlle Rachel, que je ne connais pas, me semble une honnête fille, consciencieuse, qui ne voudrait ni ne pourrait le jouer.

Veux-je dire par là que Roxane soit une vestale? Non, Dieu merci! C'est une tête de fer, passionnée, fougueuse; c'est une sultane, une esclave, une amante, tout ce qu'on voudra; mais elle a passé par le noble cerveau de Racine; et croyez qu'un poète qui mettait deux ans et demi à traduire la Phèdre d'Euripide, presque vers par vers (comme Schiller, à son tour, a traduit la traduction française); croyez, dis-je, que ce poète avait dans l'ame un certain instinct de la beauté et de l'idéal, qui ne s'accommode pas d'héroïnes tigresses. Celui qui passe une heure à polir un vers n'y fait pas entrer une idée honteuse; si sa pensée est cruelle, il sait l'adoucir; ardente, la purifier; amoureuse, l'ennoblir; jalouse, la sonder sans trouble; sublime et chaste, l'exprimer simplement. S'il a à peindre une Roxane, il la peindra, n'en doutez pas, et sans qu'un trait manque au tableau; mais chaque trait sera tel que nulle autre main que la sienne ne l'aura pu dessiner; et de cette main, le cœur

en répond. Avant tout, la poésie est là, qui veille, cette rose empoisonnée dont parle Shakspeare, et dont le parfum ne s'échappe qu'avec crainte, modestie et honnêteté; voilà pourquoi une enfant de seize ans, quand elle s'appelle Rachel, peut jouer Roxane.

Pour citer un exemple entre autres, quelques journaux ont remarqué ce vers :

Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes.

Ils ont appuyé sur le sens de ces mots, et ils les ont trouvés très licencieux. Que peut-on entendre, disent-ils, par les *charmes* d'un homme? Eh! mon Dieu! Racine, à coup sûr, n'entendait par là que la beauté du visage, la grace des manières, la douceur du langage, qui peuvent appartenir à un homme aussi bien qu'à une femme. Et depuis quand, en effet, le mot *charmes* veut-il dire autre chose? Dieu sait quelle rougeur eût monté au front du poète, si on avait cherché devant lui une interprétation obscène à son vers! Mais que voulez-vous? du temps de Racine, Robert Macaire n'existait pas.

Pour me servir de ce mot qu'on dénature, et qui n'en vaut pas moins pour cela, je dirai que Mlle Rachel a rempli son rôle avec un charme inimitable. Si ce rôle était son premier début, la critique n'aurait pas assez d'éloges, d'épithètes pompeuses, de phrases louangeuses, pour rendre compte de la représentation de *Bajazet*. Dans quel étonnement ne serions-nous pas, dans quel enthousiasme! Mais c'est le sixième rôle qu'elle joue, et voilà comme nous sommes à Paris; nous aurions voulu autre chose que Mlle Rachel elle-même; nous connaissons cette grande manière de dire, ces gestes rares, frappans, ce regard profond, cette prodigieuse intelligence, de notre jeune artiste; nous les admirions hier, nous les aimions, et tout cela nous allait au cœur. Mais aujourd'hui, nous avons mal dîné, et nous voudrions du nouveau. Au lieu de cette énergie, nous voudrions de la tendresse; au lieu de cette sobriété, du désordre, et que l'actrice surtout fût plus grande. Voilà comme on juge, du moins dans les journaux; car, Dieu merci, le public n'est pas le moins du monde de cet avis; il est venu à la seconde représentation comme il était venu à la première, comme il ira à la troisième; il a vingt fois interrompu l'actrice par ces murmures involontaires que ne peut retenir une foule émue, et qui sont les vrais applaudissemens. En un mot, Roxane a été l'un des plus beaux triomphes de Mlle Rachel.

Pourquoi quelques journaux veulent-ils nier ce triomphe? J'ai dit que je n'en savais rien, et s'il m'était permis de le leur demander, voici comment je m'exprimerais :

Mais enfin, dites-moi, messieurs, pourquoi la chagrinez-vous? Elle a fait ce qu'elle a pu, et ce que nulle autre qu'elle, assurément, ne pourrait faire. Puisque vous dites qu'il faut pour ce rôle des femmes de trente ans, amenez-en donc, et que nous leur entendions dire :

Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime,
Vous vous perdez.

Puisque vous ne voulez pas d'ironie, enseignez-nous comment il faut prononcer autrement que notre jeune tragédienne:

Vous jouirez bientôt de son aimable vue.

Puisque vous aimez la passion, l'énergie, je dirais presque la férocité, trouvez donc l'accent de ce vers:

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.

Puisqu'enfin vous refusez à Mlle Rachel ce qu'on appelle la sensibilité, c'est-à-dire l'expression qui sort du cœur, essayez donc de répéter après elle :

Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes.

Pour parler sérieusement, la critique a des droits que nul ne conteste; c'est à juste titre que des hommes de sens et d'esprit, qui ont fait leurs preuves et qui sont en possession d'une réputation légitime, parlent et discutent sur toute chose, donnent des arrêts quelquefois légers, mais fins, piquans, et qui se font toujours lire; si quelques-uns s'en plaignent, tous en profitent; oui, la critique est une vraie puissance, et l'une des plus grandes aujourd'hui.

Oui, lorsqu'une jeune fille débute, lorsqu'elle arrive sur un théâtre qu'elle ne connaît pas, où elle doit craindre plus qu'espérer, où rien ne la soutient encore; lorsque le public qui l'ignore et qui ne se donne la peine de rien deviner la laisse jouer dans le désert des pièces qu'il s'est habitué à abandonner; et lorsque dans cette solitude, l'artiste, inconnue, mais fidèle à sa conscience, révèle courageusement son talent, sans regarder qui est là ni si on l'écoute; oui, la critique alors a une noble tâche à remplir; c'est d'écouter, de prendre la plume, d'avertir le public qu'il faut venir, et le public vient. Cette foule blasée, indifférente, dont on a gâté le goût, assourdi les oreilles, quitte l'Opéra, le boulevart, voire même la rue Saint-Denis, et accourt; elle s'assied, elle fait silence, elle voit qu'on ne l'a pas trompée, et tout Paris se dérange le lendemain pour venir entendre, au milieu de cinq actes qu'il sait par cœur, cent vers récités par un enfant.

Oui, lorsque plus tard cette même jeune fille, devenue femme, sûre d'elle-même et de sa réputation, adoptée depuis long-temps par tous, paraît dans un rôle nouveau, la critique a encore une belle part; c'est de veiller sur la gloire de l'artiste, de ne pas la laisser descendre de la place qu'elle a conquise, de l'avertir à son tour, et au besoin de la blâmer, de faire en un mot l'office de la vigie qui annonce la terre et marque aussi l'écueil.

Mais quand on est encore aux premiers pas, quand cette enfant qui ne doit

pas croire à sa gloire, est encore à lutter pour qu'on la comprenne; lorsque, applaudie dans cinq rôles, elle s'essaie dans un sixième, et là, n'ayant encore que du génie, lorsqu'elle cherche à mûrir son talent; viendrez-vous déjà, dès le lendemain, avec votre esprit, votre expérience, viendrez-vous vous asseoir sur ce même banc où vous avez été si juste, et jugerez-vous sévèrement maintenant cette noble et modeste intelligence qui s'exerce devant deux mille personnes, qui s'écoute elle-même en public, impatiente de se sentir, de se deviner, dans un des plus difficiles, des plus dangereux rôles de nos tragédies? assisterez-vous à cet essai comme si c'était un spectacle ordinaire, une fantaisie, un passe-temps? Et vous, forts de vos souvenirs, viendrez-vous hocher la tête là où vous devriez battre des mains, uniquement parce que ce n'est plus tout-à-fait un premier début, parce que votre esprit a changé peut-être, parce qu'il faut du nouveau à tout prix?

Si c'est là aujourd'hui votre rôle, alors nous, public, nous qui payons nos stalles, nous que vous avez avertis hier de venir voir *Andromaque*, nous avons le droit de vous dire comme le vieux Corneille : Tout beau! car ce n'est plus d'une actrice qu'il s'agit, ni d'une réputation, ni d'un caprice de mode; vous nous avez appris à aimer un plaisir que nous avions perdu, mais qui nous est cher et qui est à nous; nous voulons voir ce qui en sera, comment Mlle Rachel jouera Roxane après-demain, et ensuite Esther ou Chimène; la tragédie renaît par elle, nous n'entendons pas qu'on l'étouffe; il faut nous laisser d'abord écouter, et nous vous dirons dans deux ans d'ici ce que nous en pensons définitivement; l'artiste, jusque-là, ne vous appartient plus; ce n'est plus elle qui en est question, c'est l'art qu'elle ravive, l'art immortel, gloire et délices de l'esprit humain.

Quel est votre but, en effet, et que prétendriez-vous faire? Admettons que Mlle Rachel n'ait réellement pas été à sa hauteur ordinaire dans *Bajazet*, ce que je suis loin d'accorder, mais n'importe. Admettons encore que c'est en conscience que vous signalez cet échec, et que vous faites en cela un acte d'impartialité. Ne voyez-vous pas que votre devoir était, au contraire, l'indulgence? Vous en aviez pour Talma vieillissant, vous ne lui disiez pas ainsi qu'il avait été faible un soir : et ce silence que vous vous imposiez par respect pour la renommée d'un homme, ne pouviez-vous pas le garder aujourd'hui par respect pour vos propres espérances, pour l'avenir de l'art, pour les efforts d'un enfant, pour vos paroles de la veille? Quand il serait vrai que *Bajazet* eût été moins bien joué que *Mithridate*, quelle si grande importance y attachez-vous donc, quelle si grande différence y avez-vous trouvée? Ne voyez-vous pas qu'en attaquant ainsi cette jeune fille, vous plaidez une cause qui n'est pas la vraie, qui ne peut pas être bonne, quand même elle serait juste? Est-ce votre admiration pour Racine qui produit votre mécontentement, et êtes-vous si fort indignés de le voir moins bien représenté aujourd'hui qu'hier? A qui rendez-vous service en le disant? Ce n'est pas à Racine lui-même, car si ses ouvrages reprennent faveur au théâtre, ce sera grace à Mlle Rachel, et

ne sentez-vous pas qu'en se voyant blâmée si vite, avec si peu de ménagement, elle peut se décourager? Ne sentez-vous pas qu'en lisant vos articles, cette enfant en qui seule repose toute la grandeur d'une renaissance, cette enfant qui n'est pas sûre d'elle, et qui, malgré son génie précoce, n'est pas encore à l'épreuve des chagrins que peut nous causer la critique, cette enfant qui joue si bien Hermione, qui sait si bien comprendre et réciter Racine, peut se mettre à pleurer?

Voyez le grand mal! dira-t-on peut-être: oui, ce serait un très grand mal; que les journaux attaquent demain Mlle Grisi ou Fanny Elssler, et qu'elles s'en affligent un instant, peu importe; leur réputation est faite, leurs noms sont aimés, elles sont à l'abri d'un blâme passager. D'ailleurs, la musique, la pantomime, la danse, ne sont point aujourd'hui des arts délaissés. Il en est autrement de la tragédie. Si on décourageait Mlle Rachel, ce serait Hermione elle-même, Monime et Roxane, qu'on découragerait. Quiconque aime les arts doit y regarder à deux fois. Sommes-nous donc aux beaux jours de Talma, de la Duchesnoy, de Lafont, de Mlle Georges? Peut-être alors on aurait eu le droit de traiter légèrement une débutante, de la comparer à ceux qui l'auraient entourée, et de lui donner, dans son intérêt, des conseils sévères; mais aujourd'hui, dans le désordre où nous sommes, dans le triste état où se trouve le théâtre, les amis des arts, critiques et poètes, artistes de toutes sortes, peintres, musiciens, tous tant que nous sommes, nous n'avons qu'une chose à faire lorsque nous allons aux Français, c'est d'applaudir Mlle Rachel, de la soutenir de toutes nos forces, de la vanter même outre mesure, s'il le faut, sans crainte de la gâter par nos éloges; n'est-ce pas un assez beau spectacle que cette volonté, cette puissance d'une jeune fille, qui ne se laisse troubler ni par la multitude, ni par les répliques si souvent fausses des acteurs qui jouent avec elle, ni par la difficulté ni par la grandeur de sa tâche, mais qui arrive seule, simplement et tranquillement, se poser devant le parterre, et parler selon son cœur? N'en fait-elle pas assez par cela seul qu'elle fait ce qu'elle peut, et qu'elle peut régénérer l'art au temps où nous sommes? Quant à moi, si je savais qu'un des articles dirigés contre elle l'eût affligée, et si je l'avais vue pleurer, je lui aurais dit : Pleurez pour Bajazet, mademoiselle; pleurez pour Pyrrhus, pour Tancrède; voilà des sujets dignes de vos pleurs, et soyez sûre que la moindre larme que vous verserez pour eux sur la scène, en fera plus pour votre gloire que tous les feuilletons de l'univers.

Il n'y a de bonne cause que celle de l'avenir, car c'est la seule à qui doive rester la victoire. On peut nuire à cette cause, la gêner, l'affaiblir, mais non la détruire; voilà ce qu'on ne sait pas assez. On peut écraser un talent médiocre, on peut aussi le faire valoir et lui donner une apparence de renommée; mais vouloir étouffer un vrai talent, c'est la même chose que d'essayer de prouver que le bleu est rouge, ou qu'il fait clair à minuit; c'est s'attaquer à plus fort que soi, c'est perdre son temps d'une méchante manière; le

talent triomphe tôt ou tard, car il n'a qu'à se montrer pour qu'on le reconnaisse. Celui qui me dirait que Mlle Rachel est l'objet d'un caprice du public, et qu'elle ne tiendra pas ses promesses, je ne lui répondrais qu'une chose : mon esprit peut porter un faux jugement, mais quand je suis ému, je ne saurais me tromper; je puis lire ou écouter une pièce de théâtre et m'abuser sur sa valeur, mais, eussé-je le goût le plus faux et le plus déraisonnable du monde, quand mon cœur parle, il a raison. Ce n'est pas là une vaine prétention à la sensibilité, c'est pour vous dire que le cœur n'est point sujet aux méprises de l'esprit, qu'il décide à coup sûr, sans réplique, sans retour, que ni brigues, ni cabales ne peuvent rien sur lui, que c'est, en un mot, le souverain juge. Voilà ce qui me donne la hardiesse de répéter ce que j'ai déjà dit de Mlle Rachel, qu'elle sera un jour une Malibran. Voilà pourquoi j'ai vu avec peine, avec tristesse, qu'on l'ait attaquée; voilà enfin pourquoi il me semble que, si peu de crédit qu'on ait, il faut la défendre autant qu'on le peut, et se garder surtout de vouloir détruire, dans le cœur d'une enfant, le germe sacré, la semence divine, qui ne peut manquer de porter ses fruits.

ALFRED DE MUSSET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 novembre 1838.

Nous perdrions notre temps à parler des affaires publiques, des grandes questions de diplomatie, d'administration et d'économie sociale, qui rempliront la session de la chambre, si l'opposition laisse aux députés le loisir de s'occuper d'autre chose que de ses affaires personnelles. Qui nous écouterait? N'y a-t-il pas quelque chose de bien plus important que nos négociations à Londres pour la Belgique; des affaires bien autrement sérieuses que nos intérêts politiques et commerciaux en Orient; des questions bien plus pressantes que la question des lins, que la question des sucres, que la situation des chemins de fer et l'amélioration des prisons? Peut-il s'agir d'autre chose que de savoir si les doctrinaires seront ministres, et s'ils s'empareront du pouvoir en écartant toutes les opinions qui croient y marcher avec eux ou par eux? Parlons donc de l'opposition des doctrinaires, ainsi que de la coalition dont ils sont l'ame, et parlons-en longuement.

La coalition nous dit d'abord par un de ses organes de la gauche, qu'il n'y a pas de coalition. Il n'y a donc, dit-elle, ni immoralité, ni duperie dans cette alliance des opinions les plus opposées, car ce n'est là qu'une rencontre fortuite. On marche, il est vrai, tous ensemble à l'assaut du pouvoir; mais on ne s'est pas donné rendez-vous. Quant à s'entendre, on y avisera, une fois la ville conquise; on se disputera le gouvernement quand le gouvernement sera par terre; le principal est de le renverser promptement. On ajoute qu'une coalition qui ne veut que détruire n'est pas une œuvre immorale; l'immoralité consisterait à aviser d'avance, et de concert, aux moyens d'épargner à la France la crise qu'on lui prépare.

A la bonne heure, nous le voulons bien; et nous nous garderons de relever les ordres du jour successifs et pressans du parti doctrinaire, qui indique régulièrement, dans sa feuille officielle, la marche que doit suivre la coalition. Il n'y a donc pas de coalition. L'opposition anti-dynastique, le centre gauche et les doctrinaires tiennent le même langage sans se voir et sans se concerter, et il est d'une mauvaise foi évidente de venir rompre des lances contre

une coalition *imaginaire*. C'est la force des principes, l'identité des vues, la conformité irrécusable de leur politique, qui fait marcher ces différens partis sous la même bannière ; et au fond, en effet, ils ne veulent tous qu'une même chose, tout le monde le sait bien.

Ce qu'ils veulent, avant tout, c'est l'éloignement du cabinet du 15 avril, de ce fâcheux ministère; car un ministère est toujours fâcheux pour ceux qui veulent le remplacer. Les raisons qu'on en donne sont, sinon très logiques, du moins très vives et dites avec toute la franchise que comporte la situation. Le cabinet n'est composé que de *brouillons*, d'innovateurs ridicules; l'amiral Rosamel n'entend rien à la marine, le général Bernard à la guerre; le ministère est présidé par un homme à qui on veut bien accorder de l'esprit, mais à qui l'on refuse toute volonté, — quoiqu'on lui reproche bien amèrement, d'un autre côté, la volonté qu'il a eue de renvoyer les doctrinaires, et les volontés maintenant accomplies, à l'aide desquelles il a dissous la dernière chambre, promulgué l'amnistie, devant laquelle on reculait depuis trois ans, terminé l'affaire de Constantine, et exigé les réparations que nous doivent les républiques de l'Amérique du sud. Mais passons les injures et venons aux raisons.

On reproche au cabinet de se présenter devant la chambre, sans qu'on voie parmi ceux qui le composent un seul des chefs sous lesquels ont l'habitude de marcher « les grands partis. » Est-ce donc la faute du cabinet si les chefs des grands partis sont dans l'opposition? Un ministère ne peut se recruter que dans les rangs de ceux qui sont de son opinion. Or, des chefs dont on parle, l'un d'eux est partisan immuable de l'intervention en Espagne. Est-ce celui-là que la chambre voudrait voir à cette heure dans le cabinet? Un autre, le chef de l'opposition d'extrême gauche, veut la réforme électorale dans toute son extension, et l'abolition des lois de septembre. Son absence du ministère cause-t-elle, comme on le dit, la ruine du gouvernement représentatif? Enfin, le chef du parti doctrinaire dans la chambre, ne veut, il est vrai, ni de la réforme électorale, ni de l'intervention en Espagne, ni de l'abolition des lois de septembre; mais il pactise avec tous les partisans des changemens politiques; et son système, bien connu, est du centre droit, dont les partisans ne forment pas une grande majorité dans la chambre. L'éloignement du pouvoir où se trouve le chef de ce parti, cause-t-il aussi la ruine du gouvernement représentatif « à tel point que la chute de ce ministère soit une question de dignité pour la chambre? » C'est pourtant après avoir exposé ces faits qu'on s'écrie : « En faut-il davantage pour expliquer comment et pourquoi les partis se trouvent réunis contre le cabinet du 15 avril? » Il n'en faut pas davantage, en effet, à notre avis, et nous en tombons d'accord avec l'organe de la gauche. L'absence des chefs des partis dans le pouvoir explique suffisamment pourquoi ces partis se trouvent réunis contre le pouvoir. L'aveu est franc et précieux, et l'on voit que si l'opposition ménage peu ses adversaires, elle se ménage encore moins quelquefois.

En ce qui est de l'immoralité, l'organe du centre gauche demande s'il se-

rait plus moral que l'opposition d'extrême gauche, le centre gauche et les doctrinaires, votassent d'une manière différente sur la question ministérielle? L'opposition du centre gauche nous permettra-t-elle de lui demander, bien humblement, ce qu'elle entend par la question ministérielle? La chambre ne décide jamais que d'une manière complexe sur cette question : le ministère est-il bon ou mauvais? faut-il le maintenir ou en prendre un autre? Cette question se compose de plusieurs questions, et une affaire aussi importante qu'un changement de ministère ne se traite pas aussi lestement, Dieu merci, dans la chambre que dans l'opposition de la presse. Il y a des usages, des formes constitutionnelles; et la coalition qui travaille, dit-elle, au rétablissement du gouvernement représentatif, n'a pas dessein, sans doute, de s'affranchir de ces principes. Or donc, ce qu'elle nomme la question ministérielle se débat, elle le sait comme nous, de la manière suivante.

La première des questions dont se compose la grande question du changement d'un cabinet, c'est le choix d'un président de la chambre. Que les doctrinaires fassent nommer M. Guizot, comme l'a proposé la gauche, qui votera, sans doute, pour lui, quoique la coalition soit imaginaire. M. Guizot nommé, la question ministérielle sera jugée. Les doctrinaires auront le pouvoir; car nous ne croyons pas à la possibilité de cette niaise combinaison qui faisait proposer, par la gauche, à M. Guizot la présidence de la chambre, pour le dédommager du pouvoir que la gauche prendrait pour elle-même. Les doctrinaires ont déjà prouvé à la gauche qu'ils savent prendre le pouvoir, quand on le met à leur portée, et le ministère serait bien à eux si M. Guizot se saisissait de la présidence de la chambre. Dès ce moment aussi, le gouvernement représentatif se trouvera rétabli dans toute sa pureté par le parti qui a créé le système d'intimidation auquel le ministère du 15 avril a mis fin par l'amnistie. Le système de politique extérieure sera le même; mais le système de politique intérieure sera plus à droite, et inclinera vers les lois retirées au mois d'avril, avec tout ce qui s'y rattache; car les doctrinaires ont tonné trop haut contre les apostasies pour qu'il soit permis de les soupçonner d'être eux-mêmes des apostats!

Si la présidence de la chambre se trouvait dévolue à M. Odilon Barrot, que *le Constitutionnel* a présenté comme son candidat, en vertu de cette alliance, qui n'est pas une coalition, la France aurait à célébrer l'avénement du parti de la propagande, et cet avénement se célébrerait, sans doute, à coups de canon. En effet, nous ne croyons pas, comme le disait un jour M. Barrot dans un moment d'expansion peu constitutionnelle, que le juste-milieu serait seulement placé *un peu plus* à gauche qu'il ne l'est. La gauche ne s'est pas calmée, ce nous semble, depuis ce jour-là, et il suffit d'écouter ses paroles pour savoir quel est son programme, qui vient de se renforcer du suffrage universel. Nous doutons qu'il trouve beaucoup d'assentiment dans le pays.

Si la coalition ne trouve pas moyen de s'entendre sur ces questions de personnes, si la haute réputation d'impartialité et d'intégrité politique de M. Du-

pin, que les doctrinaires essaient vainement d'entamer, triomphe des intrigues qu'on prépare, l'opposition du centre gauche, de l'extrême gauche et des doctrinaires, pourra se retirer sur l'adresse. Il y a plusieurs questions dans l'adresse, ou plutôt elles y sont toutes. Celle de l'Espagne se présentera en première ligne. M. Thiers et M. Odilon Barrot voteront-ils comme M. Guizot sur cette question? Le parti doctrinaire adoptera-t-il le principe de l'intervention, le centre gauche et M. Thiers l'abandonneront-ils? C'est après le vote seulement que nous pourrons dire s'il est bien moral, en effet, que l'opposition tout entière vote unanimement sur cette question.

Sur la réforme, M. Guizot, M. Duvergier voteront-ils, par un scrupule de morale, avec M. Garnier Pagès et M. Mauguin? Sur les lois de septembre, l'opposition sera-t-elle également unanime? Il n'y a cependant pas d'autre moyen de renverser le ministère. Il faut voter contre lui sur les différentes questions, voter ensemble, quelque opinion qu'on ait d'ailleurs, ou le subir encore pendant cette session. Toutefois, il est encore un moyen, et qui dispenserait les différens partis de la coalition de voter alternativement contre leurs propres principes. L'organe de la gauche réduit toute la question à ces paroles : « Est-ce bien sincèrement que l'opposition trouve le cabinet du 15 avril déplorable? Oui. Est-ce bien sincèrement que le centre gauche le juge de même? Oui. Est-ce bien sincèrement, enfin, que les doctrinaires ont la même idée? Oui. Eh bien, la sincérité de chacun de ces partis, dans cette opinion commune, voilà la moralité de leur accord. » — Ceci est un sentiment qui n'est fondé sur aucun fait précis; mais un sentiment de ce genre peut trouver sa place dans l'adresse de la chambre; il l'a même déjà trouvée, et sous les mêmes termes, dans une circonstance mémorable. Ici la coalition n'a rien à faire avec ses principes si divers qui doivent la diviser si elle tient à les suivre, comme le voudrait la morale dont on parle tant. Chaque parti peut lancer le blâme de son propre point de vue. Que la coalition essaie donc ses forces, qu'elle donne hardiment la mesure de la sympathie qu'elle a fait naître dans la majorité et dans le pays; en un mot, qu'elle soit conséquente avec elle-même, en mettant dans l'adresse le mot qu'elle a sur la bouche, et qu'elle place si résolument dans ses écrits! Que le ministère de l'amnistie soit traité par elle comme le fut par une majorité le ministère de M. de Polignac, et que ce mot *déplorable*, mis en avant par un de ses chefs, soit inscrit dans l'adresse. La question ministérielle sera bientôt jugée! Mais au moins, si la coalition recule devant la pratique de ses propres pensées, et si, après avoir tenté de placer son épithète plus haut que dans un article de journal, elle échoue dans ses tentatives, elle ne trouvera pas mauvais que ce mot de déplorable retombe sur elle et sur ses projets.

Mais nous ne voulons pas limiter si étroitement le terrain de l'opposition. Le vote des fonds secrets est une belle occasion qui s'offre à elle. Si elle échoue dans la question de la présidence et dans celle de l'adresse, elle peut prendre dans cette discussion une éclatante revanche. Les partis qui composent la coalition seront bien à leur aise. La coalition n'a qu'à déclarer que le minis-

tère n'a pas sa confiance, sans même dire pourquoi. Toutes les accusations sont bonnes quand il s'agit de fonds secrets, et là encore les partis pourront voter, sans immoralité, d'une même manière, sur la question ministérielle, en traitant le cabinet de servile, d'incapable et de corrupteur; accusations banales, et de tous les temps à l'usage de ceux qui n'en ont pas de réelles à faire.

Pour le ministère, à notre sens, la réponse sur ce dernier point serait bien facile. Dans la dernière session, il a demandé une diminution de 500,000 fr. sur les fonds secrets. Qu'il propose, cette année, non pas une diminution semblable, mais une réduction plus grande encore. Le ministère du 15 avril a déjà beaucoup fait pour le pays; les désordres matériels ont disparu sous son administration, le règne des assassinats est déjà loin de nous, grace à Dieu; et ce n'est plus que par la voie de la presse que s'exhale la violence des partis, à peine contenue par les lois de septembre. Son système conciliant, et la nature de sa politique, ont déjà exercé une assez grande influence sur l'esprit public, pour lui permettre d'assurer l'ordre et de veiller à la sécurité des jours du roi, sans ce grand déploiement de moyens qui ont été nécessaires jusqu'à présent. Si un ministère peut supporter sans inconvénient une notable réduction des fonds secrets, c'est assurément celui du 15 avril. Nous n'espérons pas que cette réduction mette un terme aux attaques calomnieuses et aux indignités dont le gouvernement a toujours été l'objet; mais ces attaques n'auront plus d'excuse aux yeux des hommes impartiaux, et c'est déjà beaucoup. En prenant l'initiative de cette réduction, que nul cabinet ne subirait sans se retirer s'il la trouvait inopportune, le ministère s'assurera une fois du moins, nous l'espérons, l'approbation des doctrinaires, à qui il léguera, le cas échéant, la moralité qu'ils réclament à grands cris. Peut-être la trouveront-ils un peu nue? Mais une morale aussi austère que celle qu'ils ont toujours montrée quand ils étaient au pouvoir, sait triompher par la seule influence de sa pureté, et les fonds secrets ne pourraient que la ternir!

Voilà sur quels points l'opposition d'extrême gauche, de gauche et des doctrinaires, peut voter en commun. Mais sur la réforme électorale, sur l'intervention, sur l'abolition des lois de septembre, chacun de ces partis a les mains liées, pour peu qu'il tienne, comme il le dit, à obéir à la voix de la morale. Sur tous ces points, les doctrinaires, interrogés par nous, ont dit non. Or, si leurs principes s'opposent à ce qu'ils donnent les mains à ces changemens politiques, ces principes les contraindront aussi de voter dans le sens du gouvernement quand il s'agira de ces questions. Les boules n'ont pas trois couleurs, disent les doctrinaires. Nous compterons donc les boules; et nous verrons bien ce que pèsent, dans l'urne du scrutin, les principes de ce parti.

Les doctrinaires ne nient pas l'existence de la coalition, comme fait l'organe du tiers-parti; ils ne disent pas qu'elle est imaginaire; seulement ils déclarent qu'ils resteront doctrinaires au milieu de cette armée de républicains, de légitimistes, de réformateurs, d'interventionnistes dont ils font partie, ajoutant fièrement que la seule opposition qui fasse ombrage au gouverne-

ment, c'est l'opposition des conservateurs, la leur, celle des doctrinaires. Les doctrinaires nous diront-ils qu'en parlant des conservateurs, ils entendent parler aussi du centre gauche, de M. Thiers et de ses amis? Mais leurs paroles sont expresses. Loin d'avoir fait cette réserve, ils se sont séparés soigneusement, dans cette apologie récente, de tout ce qui n'est pas eux. D'ailleurs, sont-ils d'accord avec le centre gauche sur les grandes questions politiques, et M. Thiers, par exemple, serait-il conservateur à la manière des doctrinaires? Ce n'est pas ce que pensaient les doctrinaires durant le ministère du 22 février, quand M. Duvergier de Hauranne attaquait M. Thiers avec une si froide amertume, dans ses discours à la chambre; quand M. de Rémusat faisait rudement payer dans un journal, au président du conseil, ses succès de tribune; et quand M. Guizot disait, avec un geste inexprimable : « Jamais la politique de M. Thiers ne sera la mienne! » Où donc est la pensée qui vous réunit, et au nom de quelle sorte de moralité viendriez-vous voter en commun?

Les doctrinaires citent l'exemple de l'Angleterre. Là, disent-ils, on voit, sans se récrier, une coalition renverser un cabinet : c'est un moyen qui est devenu de droit commun. N'avons-nous pas vu, au contraire, dans la dernière session du parlement, ce moyen réprouvé à la fois par les deux partis qui votaient ensemble sur le bill du Canada, et les radicaux se séparer des tories, de peur qu'on ne les accusât d'être de connivence avec eux? Il faut dire aussi que les radicaux savaient bien qu'ils rendraient ainsi le pouvoir aux tories, aux tories seuls; tandis que la gauche ne doute pas que les doctrinaires ne la fassent entrer poliment la première au pouvoir. Les plus sages esprits de l'opposition demandent, il est vrai, des garanties aux doctrinaires; à quoi ceux-ci répondent en les traitant de ministériels. Or, il n'en faut pas tant pour faire taire les plus virulens. Ministériel! A la bonne heure, quand les doctrinaires seront devenus ministres!

L'opposition vient d'avoir, en attendant mieux, un magnifique triomphe. Ses prédications ont produit leurs fruits. Un professeur, coupable d'avoir douté de l'excellence des principes de l'opposition, a été attaqué de vive force dans sa chaire et insulté par une foule effrénée. La seconde édition des articles de l'opposition s'est imprimée en pleine place publique, avec de la boue et des gros sous! Pour la troisième, on a pu l'entendre annoncer par les cris : *A la lanterne!* que M. Lerminier a écoutés avec autant de courage que de dédain pendant trois quarts d'heure! Et les journaux de l'opposition avancée se félicitent! Ils voient là une leçon de morale donnée à un professeur, à un fonctionnaire, par la jeunesse des écoles. Il se peut que ceux qui menaçaient M. Lerminier de le pendre à la grille du Collége de France se croient de grands moralistes; mais il était facile de reconnaître en eux la vieillesse des clubs et des associations qui était venue réaliser ses principes, et non la studieuse jeunesse des écoles qui ne mérite pas, en vérité, les éloges que lui décerne l'opposition.

Après tout, rien n'est plus logique. Ne faut-il pas dégoûter les esprits

jeunes et ardens de l'envie qu'ils pourraient avoir quelque jour de revenir sur leurs pas? N'est-il pas utile de les convaincre qu'ils sont condamnés à perpétuité à attaquer l'ordre social tout entier, sous peine de se voir attaqués dans leur talent, dans leur probité et jusque dans leurs mœurs, car l'opposition ne s'est refusé aucun de ces nobles moyens de vengeance contre M. Lerminier.

Revenu depuis deux années de quelques-unes de ces illusions que presque tous les esprits actifs ont partagées, M. Lerminier avait vu le néant de certaines doctrines dont la France entière a fait justice. La virulence toujours croissante des partis avait été l'un des plus puissans motifs de la conversion de M. Lerminier; et, en se séparant définitivement de l'opposition, il lui expliqua, en termes aussi sages que modérés, les causes de son éloignement. On sait quels outrages a valus à M. Lerminier cette démarche pleine de loyauté et de franchise. Les désordres du Collége de France y ont mis le comble. La brutalité a achevé l'œuvre de la calomnie; et l'opposition a sujet de se féliciter, en effet. Les hommes de mérite qu'elle compte dans son sein savent ce qui les attend quand, une fois au pouvoir, ils seront forcés de soutenir l'ordre public et de défendre les institutions.

Il est vrai que M. Lerminier avait commis une action bien noire! Il s'était laissé corrompre par le gouvernement! Un homme laborieux, qui avait débuté, il y a dix ans, comme professeur, par l'enseignement libre, un docteur en droit, un professeur de législation, avait été nommé maître des requêtes au conseil d'état en service extraordinaire; et, pour comble de faveur, on lui avait accordé le droit de participer aux travaux d'un des comités, c'est-à-dire de servir gratuitement l'état, de lui consacrer, sans rémunération, son temps et ses lumières! Les doctrinaires et le centre gauche ont eu beau accorder le titre de maître des requêtes à des jeunes gens qui n'avaient jamais pris leurs degrés en droit, à des écrivains qui les soutenaient, et qui n'avaient pas même l'âge requis par les réglemens, la morale et la pureté n'ont pas moins trouvé un refuge dans leurs rangs, et le pouvoir actuel n'est pas moins accusé par eux de s'appuyer sur la corruption! Qui sait si ce ne sont pas ceux-là même qui ont été l'objet de ces faveurs, qui sont les plus ardens à poursuivre M. Lerminier! L'indignation des conseillers d'état en service ordinaire et des fonctionnaires bien pourvus de traitemens et de dignités, qui figurent dans l'opposition, n'a sans doute pas manqué non plus à l'homme studieux qui venait de recevoir la modeste récompense de ses travaux! L'intérêt de la morale, comme l'entendent certaines gens, est si grand, qu'il doit passer avant le devoir et la reconnaissance!

Il n'y a toutefois pas moins de logique à attaquer et à outrager M. Lerminier qu'à accuser le ministère de corruption. La presse hostile au gouvernement de juillet agit à bon escient. Elle travaille ainsi à la fois à retenir ses prosélytes par la crainte, et à isoler le gouvernement. Mais quel état monarchique se maintiendrait avec de tels principes? Quel gouvernement pourrait durer en repoussant tous les hommes de talent qui auraient été autrefois en dissidence avec lui? Quel ordre social serait-ce donc que celui où toutes

les supériorités intellectuelles ne pourraient, sans honte et sans opprobre, revenir d'une erreur, et refuser de se prêter aux vues des ennemis des institutions? Seraient-ce là le beau idéal des idées de l'opposition, et le véritable gouvernement représentatif qu'elle se met en devoir d'établir en France?

Heureusement, les passions elles-mêmes ne servent pas long-temps les calculs des partis. Les auditeurs de M. Lerminier, s'il s'en trouvait à cette séance scandaleuse qui appartinssent réellement aux écoles, auront aussi leur tour. Le temps, de saines études, leur montreront bientôt le vide et le mensonge des déclamations dont leur jeunesse est dupe. Quant à ceux au bénéfice de qui elles se font et qui y mêlent leur voix, nous les attendons au lendemain de leur entrée dans le cabinet, où retentit encore l'écho des calomnies, des injures et des outrages dont ils ont été l'objet de la part de ceux qui les portent aux nues aujourd'hui!

Le maréchal Lobau, qui vient de terminer sa glorieuse carrière, laisse une place bien difficile à remplir après lui; car le vieux soldat de Napoléon avait conquis une popularité justement méritée dans la garde nationale de Paris, qui l'avait vu avec orgueil à sa tête dans les jours de crise. On a rapporté, à l'occasion de la mort du commandant en chef de la garde nationale, tous ses titres à la gloire et aux regrets de ses concitoyens. On a parlé des gages qu'il avait donnés à la liberté comme à l'ordre, et du patriotisme qui l'avait décidé, sans hésiter, à prendre place dans la commission de l'Hôtel-de-Ville. On n'a pas ajouté que la confiance que l'illustre maréchal avait inspirée au roi comme à ceux qui étaient sous ses ordres, était d'autant mieux méritée, que le maréchal Lobau portait partout avec lui une franchise rare et une véritable indépendance. Ceux qui l'ont vu peu de temps avant sa mort exiger paternellement, mais avec fermeté, qu'on lui rendît tous les honneurs dus à son rang de maréchal de France, et que pouvaient ignorer d'augustes enfans, ne verront pas sans doute dans le vieux maréchal, dont s'apprêtent les funérailles, un homme qui avait beaucoup sacrifié à l'esprit des cours. Est-ce là ce qu'a voulu faire entendre un journal de l'opposition en disant que le maréchal Lobau n'a été « qu'un instrument passif du système mis en œuvre par les ministres qui gouvernaient et ordonnaient. » Ce journal aimerait-il mieux que le maréchal Lobau eût été un chef de faction; et n'a-t-il pas été, selon les paroles même que nous citons, un véritable fonctionnaire constitutionnel? C'est pourtant dans le parti où l'on prétend enseigner les véritables principes du gouvernement représentatif, qu'on tient un tel langage. — Parmi les personnes que l'opinion a désignées pour succéder au maréchal Lobau, on a distingué le nom du maréchal Maison, illustre guerrier, qui a également donné des gages aux institutions de juillet, dès la formation de ce régime.

— La rentrée des cours de la Faculté des Lettres est un des faits importans de cette semaine. M. Patin, M. Saint-Marc Girardin, ont rouvert leurs cours devant un public studieux et choisi. Nous aurons occasion, dans une

livraison prochaine, de revenir sur le parallèle d'Horace et de Virgile que l'un de ces maîtres a si ingénieusement tracé et revêtu d'une si élégante parole. Mais nous croyons devoir emprunter au brillant discours de M. Saint-Marc Girardin un passage où la vive éloquence du professeur le dispute à la sagacité du critique :

« Je ne conteste pas à Catarina le mérite d'exprimer des sentimens naturels. Je sens là l'horreur de la mort et l'amour de la vie; mais, si j'ose dire ce que je pense, j'entends plutôt dans cette scène le cri du corps déjà livré aux angoisses de l'agonie que le cri de l'ame. C'est la chair qui se révolte contre la mort; mais c'est une révolte toute matérielle et toute physique : l'ame n'y est pour rien. Catarina me touche, mais c'est le corps qui parle au corps; ce n'est pas le cœur qui parle au cœur. Je vois les sensations du condamné à mort, je vois la chair tressaillir, le visage pâlir, les membres trembler; j'assiste à une agonie; mais pourquoi ne me montrez-vous que la mort matérielle? Pourquoi ne me donnez-vous que la moitié de l'homme? Quand l'homme meurt, il y a un corps destiné au sépulcre et qui s'en épouvante; mais il y a aussi une ame qui souvent sait surmonter les horreurs de l'agonie et qui, a ces derniers et suprêmes instans, fait éclater une force et une grandeur qui tient déjà du ciel. Pourquoi me cachez-vous la moitié du tableau et la plus belle? Pourquoi des émotions de l'homme mourant supprimez-vous les plus nobles, les plus élevées, celles qui s'adressent à la vraie pitié de l'homme, à la pitié qui se concilie avec l'admiration et le respect, et non à celle qui touche au dégoût? J'aime qu'Iphigénie regrette la *lumière si douce à voir;* j'aime la peur des *ténèbres souterraines* (Euripide); j'aime ce regret de la vie; mais dans ses plaintes, il y a autre chose que la peur toute physique et toute matérielle de la mort; et quand elle se résigne, quelle noblesse, quelle dignité! que ce dernier regard et ce dernier baiser qu'elle veut emporter de son père émeuvent profondément! Comme cette résignation relève nos cœurs qu'elle a attendris par ses regrets, et les relève sans les fermer, si bien que la pitié qu'elle nous inspire peut se prolonger sans devenir pour nous une sorte de douleur et de malaise! Comme l'art tempère et purifie la nature! Certes il y a de la vérité dans les cris et les angoisses de Catarina; mais c'est une vérité qui est, pour ainsi dire, dans l'ordre des vérités de l'histoire naturelle. Dans les plaintes d'Iphigénie il y a une vérité plus humaine et plus noble. »

V. DE MARS.